GEO HISTOIRE

JUIN-JUILLET 2019

N° 45

IL Y A 500 ANS...

LES GRANDES HEURES DE LA RENAISSANCE EN FRANCE

GUIDE
EXPOSITIONS, SPECTACLES, CONFÉRENCES...
LE CHOIX DE GEO

POURQUOI FRANÇOIS IER A FAIT BÂTIR CHAMBORD

LÉONARD DE VINCI : LA VÉRITÉ SUR SES DERNIÈRES ANNÉES

L'ACTU DE L'HISTOIRE : EN IRAN, LA RÉVOLUTION DES MOLLAHS

BEL : 7,80 € – CH : 13 CHF – CAN : 14 CAD – D : 11€ – ESP : 8 € – GR : 8 € – LUX : 7,80 € – ITA : 8 € – Port. cont. : 8 € – DOM Avion : 7,50 € ; Bateau : 7,50 € – Maroc : 85 DH – Tunisie : 15 TND – Zone CFA : Avion : 8 000 XAF – Bateau : 6 000 XAF – Zone CFP Bateau : 1 100 XPF.

PM PRISMA MEDIA
M 01839 - 45 - F: 7,50 € - RD

GEO

CROISIÈRE DÉCOUVERTE

En partenariat avec PONANT

CROISIÈRE EXPÉDITION GEO

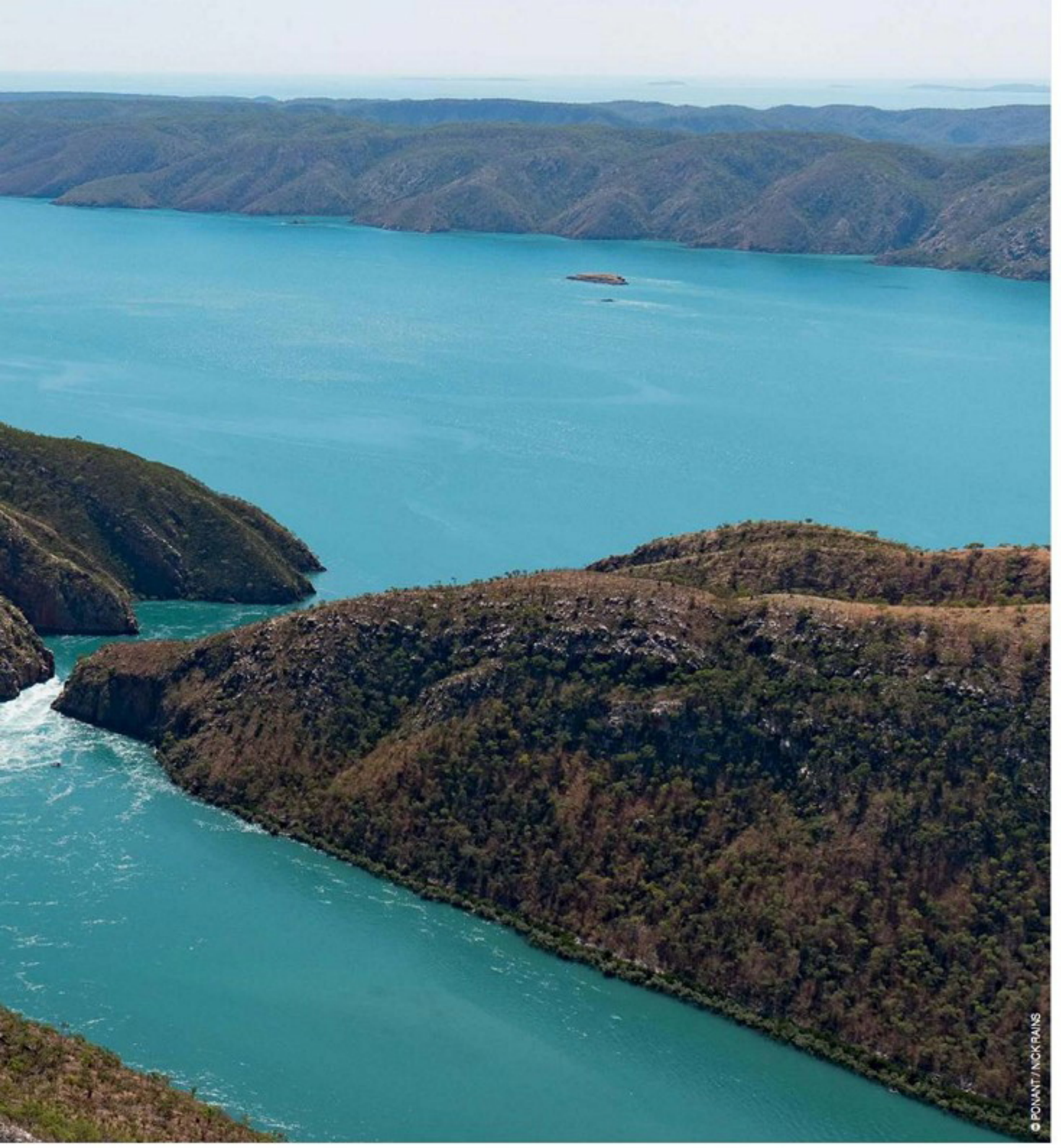
LE KIMBERLEY EMBLÉMATIQUE

GEO, en partenariat avec PONANT, vous invite pour une croisière expédition exceptionnelle de 11 jours en Australie. De Darwin à Broome, partez à la rencontre des paysages sauvages et grandioses du Kimberley.

Dans l'une des parties les plus préservées de la région, la rivière Hunter, vous pourrez observer, lors de vos sorties en zodiacs accompagnées par l'équipe de guides-naturalistes, des forêts de mangroves sauvages où vivent des crocodiles d'eau salée et autres espèces emblématiques de ce territoire. Le point d'orgue de cette croisière sera sans conteste la découverte de la rivière et des chutes jumelles du roi George, les plus hautes cascades du Kimberley.

Vous vous rendrez au récif de Montgomery, au cœur de la baie de Collier où vous longerez ce littoral qui fait partie des zones côtières les plus spectaculaires de toute l'Australie. Vous pourrez y découvrir des galeries rupestres à ciel ouvert, témoignages de la culture aborigène.

Entre cascades, gorges abruptes, savanes, eaux limpides et chaînes de montagnes désolées, les terres indomptées du Kimberley vous promettent une expérience inoubliable.



Chutes horizontales, baie de Collier

Avec GEO, mieux pratiquer la photo et comprendre l'image

Comment réussir à faire les meilleurs photos des paysages et des animaux que nous découvrirons au fil de nos sorties en zodiacs ? Comment raconter une histoire en images ? Effectuer une croisière GEO, c'est accéder au meilleur savoir-faire en matière de photo et de reportage. Qui mieux que GEO en effet peut vous proposer cette expérience unique ? Ainsi, si vous le souhaitez, vous pourrez participer à nos activités à bord tout au long de votre croisière : ateliers photos, conseils d'Olivier Touron, photographe professionnel, concours photo ouvert à tous.

ERIC MEYER
Rédacteur en chef de GEO

OLIVIER TOURON
Photographe

Réalisation d'un mini magazine GEO
orchestré par Eric Meyer, rédacteur en Chef de GEO et entièrement réalisé à bord par vous-mêmes (hors fabrication). Un très beau et enrichissant souvenir de croisière !

EXPEDITION 5 ETOILES AVEC PONANT

À bord d'un luxueux yacht de 92 cabines et suites seulement, profitez, en toute intimité, du service discret d'un équipage français, des délices d'une table raffinée, et d'inoubliables moments de détente. Vivez l'expérience unique d'une Expédition 5 étoiles alliant élégance et authenticité de la découverte.

CROISIÈRE GEO KIMBERLEY 2020

11 JOURS / 10 NUITS,
du 7 au 17 juillet 2020

7 590 € / personne
Ce tarif inclut le prix de la cabine et les taxes portuaires.

Contactez votre agent de voyage ou le **09 77 41 48 01**

(1) Tarif Ponant Bonus par personne sur la base d'une occupation double, sujet à évolution, taxes portuaires incluses. Plus d'informations dans la rubrique « Nos mentions légales » sur www.ponant.com.
Droits réservés PONANT. Document et photos non contractuels. Crédits photos : © PONANT - Philip Plisson / Christophe Dugied.

Avec Capital, éditez et publiez votre livre auprès de millions de lecteurs et percevez-en les revenus !

PUBLIEZ VOTRE OUVRAGE EN 3 ÉTAPES SEULEMENT !

1

Créez votre livre

Création de couverture, correction... mettez votre manuscrit en page

2

Imprimez et recevez votre livre chez vous

Recevez votre livre dans la quantité souhaitée à votre domicile

3

Diffusez vos livres en ebooks et en librairie

Votre livre est disponible à la vente dans des milliers de librairies et vous en percevrez les revenus

OFFRE Capital

Inscrivez-vous et testez gratuitement en 2 clics dès aujourd'hui !

EN CADEAU, téléchargez vos 2 premiers ateliers d'écritures en vous rendant sur :

www.capital.fr/autoedition

Dans la lumière de Léonard...

J. Falsimagne

On ne vient pas à Amboise sans émotion. Ce château d'abord, blanc et bleu, élancé comme une frégate de pierres, qui saisit le visiteur au bout de son immense rampe d'honneur. Comme si les siècles passés, gélifiés entre tuffeau et ardoise, attendaient votre venue dans cette cour royale en surplomb de la Loire... Et puis, au fond de la chapelle Saint-Hubert, à l'écart, dans l'ancien oratoire d'Anne de Bretagne, il y a la tombe présumée de Léonard de Vinci. Une simple dalle avec un médaillon noir. Et une volée de fleurs de lys autour, peintes au sol, comme un hommage éternel. Le géant toscan reposerait donc là, dans la douce France. On veut y croire.

Plus qu'un autre, s'il est un homme qui symbolisa son siècle, celui de la Renaissance, c'est bien le peintre de *La Joconde*, sorte de savant fou qui toucha à presque tout avec presque rien. Ne lui doit-on pas sur des carnets, entre deux chefs-d'œuvre à l'huile ou a tempera, les croquis techniques d'un avion primitif et d'un scaphandre, des équations sur l'hydrodynamique et les tourbillons des vents ? Auprès de François Ier, qui l'accueillit dès 1516, il fut aussi le Monsieur Loyal de quelques fêtes mémorables. Un personnage génial et extravagant, certes, mais qui, selon certains historiens, aurait sa part de légende. Car à se pencher sur ses dernières années, au Clos Lucé, où le roi lui avait accordé asile, la réalité serait moins flamboyante. Non, il n'y avait pas de tunnel entre Amboise et l'atelier pour que le souverain et l'artiste puissent deviser ; oui, Vinci était déjà diminué et paralysé d'une main ; non, le roi ne fut pas là pour recueillir le dernier souffle de son protégé ; oui, même s'il travailla à divers projets d'envergure (l'ahurissant palais de Romorantin), nombre de ses trouvailles auraient été empruntées... à d'autres, l'imitation et la compilation des savoirs lui étant des pratiques familières. N'empêche, le vieil homme à tête de prophète biblique (une sorte de Merlin l'enchanteur «*out of the box*») deviendrait le symbole de ce mouvement qui, venu d'Italie, féconda tout ce que l'Europe comptait de princes et de penseurs. Et François Ier, à son contact, de se métamorphoser en monarque éclairé, alors qu'il ne semblait goûter jusque-là que la chasse au cerf, les dames et le fracas des armures. Là encore, on y lit un habile storytelling qui, au gré des siècles, variera selon l'intérêt du pouvoir...

Toutefois, si cela ne changea guère le quotidien des paysans dans leurs champs, la floraison de ces idées effervescentes, puisées aux sources antiques, allait bouleverser, entre autres, l'architecture, la décoration des palais et l'art balbutiant des jardins. En témoignent ces centaines de châteaux résidentiels du Centre-Val de Loire qui, cette année, commémorent l'irruption, il y a cinq cents ans, du souffle nouveau. Celui-ci allait réveiller les consciences, infléchir les philosophies, modifier les rapports de force et changer le regard sur l'individu (ce qui sera appelé l'humanisme), impacter jusqu'au paysage et notre façon de vivre. Bref, une renaissance pour la France qui, sortie du Moyen Age, espérait d'autres lumières. Elles étaient là. ■

JEAN-LUC COATALEM,
RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

Marc Deville / AKG-images

SOMMAIRE

8 PANORAMA
A l'aube d'une ère nouvelle
Après l'Italie, la France s'imprégna des idéaux de la Renaissance, qui bouleversèrent les arts et les mentalités. Retour en images sur l'une des périodes les plus fécondes de l'histoire moderne.

24 L'ENTRETIEN
«La Renaissance ? Un concept au succès fou !»
Rencontre avec l'historien Didier Le Fur, spécialiste du XVIe siècle.

30 CHRONOLOGIE
Un siècle d'art et de guerres
De la première guerre d'Italie, menée par Charles VIII en 1494, à l'édit de Nantes (1598), mettant fin aux conflits religieux.

32 LE CHEF-D'ŒUVRE
Chambord, le manifeste absolu de François Ier
Il y a 500 ans, le monarque entamait la construction de ce qui deviendra le fleuron de la Renaissance française et le symbole du renouveau artistique et intellectuel.

46 L'ARTISTE
Léonard de Vinci : le crépuscule du génie
Invité par François Ier, le maître toscan résida en France de 1516 à sa mort en 1519. Peintre, architecte, ingénieur, il y apporta son talent. Mais son séjour continue de poser de multiples questions.

56 LE COSTUME
Quand le corps se mit en scène
La mode fit aussi sa révolution. Mêlant flamboyance italienne, austérité espagnole et dentelle des Flandres, la cour de France donna le ton.

62 LE DUEL
Chenonceau : la grande rivalité des dames de cœur
Amour, pouvoir, scandale... Les ombres de Catherine de Médicis, reine de France, et de Diane de Poitiers, favorite d'Henri II, hantent toujours le château.

68 FOCUS
Henri III face à la rumeur
Scandale à la cour : le roi serait un inverti qui aime s'entourer d'éphèbes enrubannés. Mais qui sont ces intrigants «mignons» ?

70 LA COUR
La 3D redonne vie aux châteaux
Avec un comité d'historiens, la start-up Histovery a reconstitué virtuellement le quotidien des rois et des reines. Visite guidée.

84 LA RELIGION
Amboise : le balcon des pendus
En 1560, deux ans avant le début des guerres de Religion, des protestants projettent d'enlever le roi François II. Déjouée, la conspiration sera réprimée dans le sang.

88 L'ENFANCE
Blois : une crèche royale
En accueillant les enfants royaux tout au long du XVIe siècle, ce château, transformé en pouponnière, est devenu l'un des lieux les plus vivants de la cour.

94 L'INSPIRATION ITALIENNE
Fontainebleau : le foyer des arts
En 1528, François Ier transforme une bâtisse médiévale, près de Paris, pour y loger sa cour. Le château deviendra l'épicentre d'un renouveau esthétique sans précédent.

104 GUIDE
L'agenda des festivités
Pour commémorer 1519, année faste de la Renaissance française, des manifestations sont organisées dans toute la région Centre-Val de Loire. Nous avons sélectionné les 50 événements les plus marquants parmi les 500 prévus.

L'ACTU DE L'HISTOIRE

122 RÉTROSPECTIVE
Il y a quarante ans, la révolution iranienne
En 1979, rejeté par son peuple, le chah dut fuir l'Iran qu'il avait dirigé d'une main de fer. Revenu d'exil, l'ayatollah Khomeyni s'empara alors du pouvoir. Chronique d'une insurrection en turbans.

134 À LIRE, À VOIR
Une exposition au musée du Louvre-Lens sur *L'Iliade* et *L'Odyssée* d'Homère, un livre sur les trahisons dans la Résistance, un documentaire sur Salvatore Riina, patron de Cosa Nostra, qui fit régner la terreur sur l'Italie dans les années 1950 à 1990...

AKG-images

46

En couverture : Chambord. Crédit : Emilie Chaix/ Photononstop.

Abonnement : ce numéro comporte trois cartes, deux encarts et une lettre abonnement, et un encart Linvosges pour les abonnés.

PEFC™ PEFC/04-31-1033

A l'aube d'une ère nouvelle

Après l'Italie, la France s'imprégna des idéaux de la Renaissance, qui bouleversèrent les arts et les mentalités. Retour en images sur l'une des périodes les plus fécondes de l'histoire moderne.

L'architecture

CHAMBORD, REFLET DU GÉNIE HUMAIN

Dans le Val de Loire, 2 500 châteaux furent construits ou rénovés au XVIe siècle. Avec ses deux vis imbriquées, l'escalier de Chambord (qui fête cette année ses 500 ans) permettait à deux personnes de l'emprunter sans jamais se croiser. On attribue cette merveille d'ingéniosité au génie de Léonard de Vinci, qui passa quatre années en France, de 1516 à 1519, sous la protection de François Ier.

Hulton Archive/Getty Images

La conquête

À MARIGNAN, LE TRIOMPHE DE FRANÇOIS Ier

Dès son couronnement, l'Italie était pour lui une obsession. Sacré roi de France le 25 janvier 1515, François Ier (1494-1547) fit d'emblée valoir ses droits sur Milan. Après avoir franchi les Alpes, ses troupes affrontèrent les mercenaires suisses, alliés au duché, à 15 kilomètres de la ville. On compta 12 000 morts en seize heures. Malgré ces lourdes pertes, la victoire apporta gloire et renommée au jeune monarque de 21 ans : les artistes italiens allaient alors progressivement se tourner vers la France, contribuant à la diffusion de la Renaissance.

Photo Josse/Leemage

La devise royale

PROTÉGER ET PUNIR

Cette salamandre couronnée, ici taillée dans la pierre d'une cheminée au château de Blois, fut choisie comme emblème par le jeune François d'Angoulême, avant même qu'il n'accède au trône en 1515 sous le nom de François Ier. Au Moyen Age, on prêtait des pouvoirs magiques à cet animal à la peau humide, capable de supporter les flammes durant plusieurs secondes. A Chambord ou à Fontainebleau, il apparaît dans de nombreuses gravures, souvent surmonté de l'inscription «*Nutrisco et extinguo*» que l'on pourrait traduire par «Je me nourris du bon feu et j'éteins le mauvais».

Manuel Cohen/Aurimages

La cour

GENTILSHOMMES ET DAMES GALANTES

Le 24 septembre 1551, on donne ce bal à la cour d'Henri III à l'occasion du mariage du duc de Joyeuse avec Marguerite de Vaudemont. Depuis la fin du XV^e^ siècle, la présence des femmes dans l'entourage royal a bouleversé les codes et la bienséance : les manières rustres du Moyen Age ont cédé la place au raffinement. L'art de la conversation s'est développé, tout comme la galanterie : François I^er^ menaçait d'ailleurs de pendre quiconque manquerait d'égard pour le beau sexe.

Collection Dagli Orti/Aurimages

La dynastie

SPLENDEUR ET DÉCADENCE DES VALOIS

En 1568, Catherine de Médicis (1519-1589) fit construire à la basilique Saint-Denis une chapelle, la «rotonde des Valois», destinée à accueillir les sépultures des souverains et princes de la famille qui régna de 1328 à 1589. La reine de France y repose toujours aux côtés de son époux Henri II (1519-1559). Branche cadette de la dynastie capétienne, la maison de Valois fut indissociable de la Renaissance française. Son déclin et l'influence progressive de la maison de Guise, farouche partisane de la cause catholique, plongèrent la France dans les guerres de religion.

Manuel Cohen/Aurimages

La culture

DES HUMANISTES INSPIRÉS PAR L'ANTIQUITÉ

Après les «ténèbres» du Moyen Age, les hommes de la Renaissance cherchent à retrouver la grandeur de la culture antique, comme ici sur cette fresque de l'école de Fontainebleau où des sujets de la cour d'Henri II sont représentés en divinités romaines. Pierre de Ronsard (1524-1585), le «prince des poètes et le poète des princes» (ci-dessus), fonde ainsi en 1547 la Pléiade, un mouvement humaniste ayant pour ambition d'enrichir la langue française et de créer des œuvres dignes des auteurs latins comme Virgile et Horace.

Dagli Orti/Aurimages. Photo en médaillon : coll. Vav-Grob/Kharbine-Tapabor

Les expéditions

L'AMÉRIQUE : UN REFUGE POUR LES HUGUENOTS ?

La découverte de l'Amérique en 1492 bouleverse les certitudes. Les terres vierges du Nouveau Monde inspirent à Gaspard de Coligny (1519-1572) l'idée d'une colonie française en Floride, qui pourrait accueillir les protestants victimes de l'intolérance religieuse. En 1562, une expédition est menée par le commandant Jean Ribaut, mais se solde par un échec, tout comme une seconde tentative deux ans plus tard. Il n'y aura pas de Floride française ni d'Eldorado : Coligny et 30 000 autres huguenots seront assassinés lors du massacre de la Saint-Barthélemy, le 24 août 1572.

F. Delfinum.

Granger Collection New York/Aurimages

acquestz nous / pourchasse sur Vallez pris Les fruictz par eulx prins en—
eaux que Les Gens de nostre Court aient a Vsp del Estat pris

Et affin Quetant nos Justiciers officiers que aultz nos subiectz soient en—
en toute obeissance a nostre Court / et pour oster toutes ambiguitez
a doubtes que pourroient estre faictz au moyen des premieres arrestz par la dicte
Dame nous auons declairez / declairons Tous nous premieres arrestz Au cas
declairons Modifficans Restrictions / Interpretations / Arrestz Reglemens tant sur
Delibacions Cy dessus par nous ou Lun Regnes nos predecesseurs faictes a nos Cours de—
parlemens / aultres Contraires Le Tout de Leur religion et de Vostre aduenu en—
Royaume estre de nul effect / valeur Ausquelz et aux aduocatz / procureurs nous auons
par ces nos dicte aduocz / aduocations / et de apres nommes pour Lors Les Cassons
Revocquons et annullons declarons par expres que nous voulons que ces nos dictes
Sur Simple Requeste / sans autre Jugement / obseruez tant par nosdz Justiciers officiers que aultz
subiectz / sans Sanction ny auoir aucun Regard a tout ce que pourroit estre contraire ou
aduocations affaires /

Et pour plus grande asseurance de Lobseruation / obseruacon que nous desirons
Vallez Voullons Ordonnons / nous plaist Que tous Les Commissaires / Lieutenant
generaux de nos premiers Vallez Vsp aux / et autres Juges ordinaires des Villes de nosdz Pays
Souueraine apres Lacceptation Vallez dicte Juree de Leurs Garde / obseruer Chascun
Leur Destroict Comme aussy Les Maires / Eschevins Capitouls Consulz / Juratz des Villes ausdz
Perpetuelz / Ensemble aussy a Nosdz Vallez Vsp aux ou Leurs Lieutenans / aussy Juges
Sauf Tout aux premiers Hab aux desdz Villes tant dEux que dautres Religion Lobseruer de par
dicte Souueraine apres La publicacon Vallez Mettant toute arbre desdz Villes / une protestes
Sauvegarde / de Leur Juge a La garde des autres Par chascune respectiuement / par autre publicq
de Responder Chascune des premieres ou quelconque faictes a nosdz dicte Dame Lesdz Villes par
Lordinal aux Vallez ou bien repetes / mettre en mains de Justice Lesdz Contrauenans

Mandons / Mos Nous Tenuz Par ces presentes nos Cours de parlemens Chambres
des Comptes / Courtz des Aydes / Souueraine apres le premier de Vostre Jh ayent toutes—
choses cessantes / et sur peine de nullite des actes quelz feront autrement / a Tout par premiers
que dessus / Vallez nosdz dicte fait publier / et enregistrer en nosdz Cours selon La forme et—
teneur Vallez premieres / et Simplement Sans Voir dautres modifficacons / restrictions
Declaracons / ou Reglemens Contraires / ny attendre aucz Lettres / ny Mandemens de nous—

La religion

L'ÉDIT DE NANTES, TRIOMPHE DE LA TOLÉRANCE

La période de la Renaissance est marquée d'une tache noire : les guerres de Religion, qui font 2 millions de victimes en France en trois décennies. En 1598, Henri IV (1553-1610) proclame l'édit de Nantes, un traité de paix accordant enfin, pour la durée de deux générations, des garanties aux huguenots. La liberté de culte est rétablie (bien que réglementée). On leur accorde même 150 places fortes où ils pourront se réfugier en cas de reprise des tensions. L'édit de Nantes sera révoqué par Louis XIV en 1658, provoquant une recrudescence des persécutions.

Agence Bulloz/Agence photo de la RMN

«LA RENAISSANCE ? UN CONCEPT AU SUCCÈS FOU !»

Pour Didier Le Fur, la Renaissance a prêté à de nombreuses interprétations jusqu'au XIX[e] siècle qui en fit une période fastueuse. Certains y ont vu un moment charnière de notre histoire politique et culturelle, mais la réalité fut plus complexe.

PROPOS RECUEILLIS PAR DAVID PEYRAT ET FRÉDÉRIC GRANIER. PHOTOS : VALERIO VINCENZO/HANS LUCAS.

Didier Le Fur

Docteur en histoire et spécialiste du XVI^e siècle, il a publié quatre biographies, saluées par la critique, sur Louis XII, Charles VIII, Henri II et François I^er. En 2017, il a reçu le Grand Prix de la biographie politique pour *Diane de Poitiers* (éd. Perrin).

GEO Histoire : On considère que la Renaissance française débute à la fin du XV^e siècle et se termine en 1610 avec l'assassinat d'Henri IV. Vous contestez cette limite chronologique. Pourquoi ?

Didier Le Fur : Ces bornes temporelles ont été installées par Jules Michelet (1798-1874) dans son *Histoire de France au XVI^e siècle* (1855). L'historien n'a fait que reprendre la chronologie que Turgot (1727-1781), grande figure politique sous Louis XVI, avait structurée au milieu du XVIII^e siècle. Il était alors nécessaire pour les philosophes des Lumières de trouver un point de rupture entre le Moyen Age, temps où la religion aurait obscurci l'esprit humain, et leur époque, où la raison était mise en avant. Le XVI^e siècle était donc le symbole du renouveau, avec la découverte des Amériques et la réforme protestante.

Les deux grands historiens du XIX^e siècle, François Guizot (1787-1874) et Jules Michelet, ont complété cette théorie en avançant l'idée d'une renaissance artistique par la redécouverte des références gréco-romaines. Tout l'imaginaire chrétien, dans lequel des monarques comme François I^er ont pourtant baigné, a été gommé. Les nombreuses guerres – qui ont duré presque soixante ans durant ce siècle ! – ont été présentées comme de simples promenades initiatiques, voire culturelles. Michelet fait débuter la Renaissance avec Charles VIII et sa conquête de Naples en 1494, en l'interprétant comme la découverte d'une civilisation… alors qu'elle était le fruit d'une expansion française dans une logique bien médiévale. Il s'était aussi inspiré des travaux du philosophe napolitain Giambattista Vico (1668-1744), lequel voyait l'histoire en tranches d'âge. Le XVI^e siècle représentait la naissance de l'homme libre, les XVII^e et XVIII^e, l'adolescence et l'apprentissage. Contemporain du XIX^e siècle, Michelet considère qu'il vit dans un âge adulte où tout est assumé. Il arrête, de manière arbitraire, ce «siècle d'or» en 1610 en lui donnant un nom, la Renaissance, et en l'associant à un renouveau artistique et philosophique. Le concept a eu un succès fou… mais il est imaginaire.

Le terme de «renaissance» a donc été inventé au XIX^e siècle ?

Dans les années 1500, la renaissance était un mot religieux. Rien d'autre. Il représentait le baptême après l'absolution des pêchés : on «renaissait dans le bien». Pour faire exister la Renaissance, les historiens du XIX^e siècle ont donc déchristianisé le terme tout en conservant l'idée positive. Avec le retour de la monarchie sous Louis XVIII et Charles X, de 1815 à 1830, on a demandé aux artistes de restaurer l'aura culturelle des rois. Louis XIV n'était jamais représenté en militaire dans les tableaux, mais en monarque protecteur de Molière ou de Boileau. A travers l'art, il fallait, de la même manière, remercier François I^er d'avoir été le précurseur d'un mécénat artistique et architectural, et d'avoir su relier son temps à celui de l'Antiquité.

Mais cette Renaissance française ne possède-t-elle pas une identité qui lui serait propre ?

Non. C'est une abstraction totale. Au XVI^e siècle, le peuple français n'espérait qu'une chose : qu'un roi devienne l'initiateur d'une renaissance faisant de la Terre un paradis. Ce siècle était chrétien, et non guidé par la raison. François I^er était porté par une idée mystique, persuadé qu'il mettrait un terme à la misère et à la pénitence des hommes en partant à la conquête de l'Europe, en particulier de l'Italie. Un destin messianique. Elle est ici, la notion de «renaissance». Au XIX^e siècle, on lui a collé une étiquette moins religieuse et surtout plus concrète : l'art a été mis en avant pour incarner l'époque. Ce n'est pas gênant, à condition de préciser que ce progrès n'était pas du tout perçu comme un bouleversement. Il n'y avait aucune intervention divine dans le renouveau artistique, il s'agissait d'une évolution technique comme on peut l'observer aujourd'hui avec le digital ou l'intelligence artificielle. L'architecture des châteaux de la Loire, jugée extraordinaire de nos jours, n'était pas considérée comme un miracle.

La France du XVI^e siècle n'a-t-elle fait que s'approprier l'art italien, qui irriguait toute l'Europe ?

C'est encore une vision de Michelet. Et elle est incorrecte. La France avait son savoir-faire artistique. Léonard de Vinci, par exemple, s'est inspiré du travail de Jean Perréal (1455-1528), l'un des peintres les plus à la mode sous le roi Louis XII. Ses aquarelles ayant disparu, on a commencé à dire qu'il était sans talent majeur… Idem pour Jean Bourdichon, artiste reconnu dans les années 1520, qui a organisé de nombreuses fêtes à Paris mais aussi en Italie, alors constellation de royaumes qui espéraient une unification sous une même couronne. Une aubaine pour les prétentions impé-

«L'ARCHITECTURE DES CHÂTEAUX DE LA LOIRE N'ÉTAIT PAS

riales des rois français. De Charles VIII à Henri II, tous se voyaient à la tête d'un nouvel empire chrétien en menant les guerres d'Italie, cette suite de conflits meurtriers qui a parcouru la première moitié du siècle.

Les artistes italiens trouvaient difficilement des mécènes à cause de ces conflits. En courant de Florence à Rome, de Bologne à Milan, Vinci cherchait une protection financière. Certains ont choisi la France. Mais l'influence, dans le royaume, n'a pas été qu'italienne. Les arts flamand et bourguignon, très chrétiens, prédominaient. Les murs des appartements royaux étaient tapissés d'une multitude de peintures de scènes bibliques qui sont aux antipodes de la romanisation dont on parle aujourd'hui. Ce n'est pas parce qu'on a construit des colonnes et des chapiteaux sur certains édifices que la France était italienne. Seule exception : les jardins. Qu'ont vu les Français quand ils sont partis à la conquête de la péninsule ? De superbes espaces verts à la nature apprivoisée. Les Valois s'en sont inspirés pour leurs châteaux.

L'auteur d'*Une autre histoire de la Renaissance* (éd. Perrin, 2018) explique à nos journalistes que les châteaux de la Loire ont été mis en avant au XIXe siècle pour masquer «un temps où les guerres et les épidémies faisaient des ravages».

La Renaissance a été rythmée par nombre de conflits entre les rois de France et Charles Quint, empereur du Saint-Empire romain germanique. Cette période semble aussi violente que celle du Moyen Age…

Oui, elle a été tout aussi meurtrière. Dans les années 1520-1530, l'Italie n'était qu'un champ de bataille. Les guerres, d'une durée de deux mois maximum, répondaient à un schéma brutal : on attaquait, tuait, pillait et brûlait les villes. Mais l'ascension de Charles Quint a changé la donne. La puissance militaire française s'est retrouvée dans l'obligation de mieux entretenir ses soldats pour gérer des conflits bien plus longs. A Metz, en 1552, la victoire des Français sur le Saint-Empire romain germanique avait monopolisé l'armée d'Henri II durant presque cinq mois, ce qui était colossal pour l'époque.

L'image des rois de France, notamment celle d'Henri II (1519-1559), Charles IX (1550-1574) et Henri III (1551-1589), a été ternie par les guerres de Religion. N'est-ce pas réducteur ?

Sans doute, mais l'éclatement de la chrétienté avec l'émergence du protestantisme a été le plus grand fait de ce siècle. Pendant cinq cents ans, la foi chrétienne, conduite par Rome, était inébranlable au sein de la royauté française. François Ier, comme son fils Henri II, étaient soumis à l'Eglise. Un legs du Moyen Age. Ce rapport s'est déréglé lorsque les protestants ont remis en cause les dogmes de la religion catholique. Même si le protestantisme a échoué en France, avec des cas dramatiques comme celui d'Etienne Dolet, cet imprimeur catholique, devenu protestant, qui finira au bûcher en 1546, la Réforme a eu un impact sur toutes les couches sociales du pays et a fait éclore d'autres communautés catholiques, comme celles des jésuites et des jansénistes. C'est un tournant capital dans l'histoire religieuse de la France.

La Saint-Barthélemy a été présentée comme un symbole de la décadence des Valois. Mais ce massacre, déclenché par les catholiques le 24 août 1572, aurait-il pu se produire à un autre moment ?

Il aurait en effet pu arriver n'importe quand ! Certes, Henri II, avant de mourir, voulait expulser les protestants du territoire. Mais où commence et où s'arrête la responsabilité royale dans ce massacre ? Nous ne le savons pas et ne le saurons sans doute jamais. Les historiens du XIXe siècle ont considéré, sans avancer la moindre preuve, que Catherine de Médicis, alors reine mère, avait tout déclenché. Il ne faut pas oublier que dans les années qui ont suivi le drame, les catholiques •••

CONSIDÉRÉE COMME EXTRAORDINAIRE À L'ÉPOQUE.»

«LOIN DES LUMIÈRES DE LA RENAISSANCE, LA VIE DANS

●●● n'ont rien trouvé à y redire. Pendant les éloges funèbres du roi Charles IX, en 1574, les plus grands poètes de la Pléiade ont remercié les Valois d'avoir «purgé la France de ce mal infernal». Jusqu'au milieu du XVII[e] siècle, le massacre est «normalisé». A partir du règne d'Henri IV, et surtout sous Louis XIII, on a fustigé l'événement. Pourquoi ? Parce que ces deux monarques étaient des Bourbons, trop heureux de voir décriée la dynastie précédente, celle des Valois.

Vous relativisez la nature extraordinaire de François Ier. Pourtant, comment un roi, âgé d'à peine 20 ans, a-t-il pu diriger la France pendant trente-deux ans malgré la guerre et les révoltes ?
Il est vrai que son règne a été bien plus long que celui de son fils Henri II qui n'aura duré que douze ans. Mais, pour autant, il n'a pas été meilleur que lui. Les historiens du XIX[e] siècle ont fait un «nettoyage» dans les monarques du XVI[e] siècle pour élire ceux qui auraient servi le progrès. Henri II, Henri III et Charles IX, par exemple, ont été considérés comme des «mauvais», coupables d'avoir replongé le pays dans un obscurantisme médiéval à travers les guerres de Religion.

Mais cela a aussi concerné le règne de François Ier. Michelet, qui vivait dans une France unie au XIX[e] siècle, voulait le montrer en exemple : il devait être celui qui était à l'origine de la situation actuelle du pays. Or, au XVI[e] siècle, ce roi ne correspondait en rien aux critères du monarque idéal. Il devait être un vainqueur : il a connu plus de défaites que de victoires. Il était censé être un bon économiste : le pays s'est retrouvé endetté. On s'est donc tourné vers le milieu artistique pour lui construire une image de chevalier protecteur des arts et des lettres. Il fallait bien trouver quelque chose... N'oublions pas qu'au XIX[e] siècle, les musées se développent et le patrimoine français est restauré. On redécouvre ainsi Chambord, Blois... Et donc François Ier devient l'incarnation de cette hypothétique Renaissance.

Léonard de Vinci, qui avait connu la gloire à Milan et à Florence, a passé quatre ans en France avant d'y mourir en 1519. Sa présence, voulue par François Ier, a-t-elle marqué le royaume à ce moment-là ?
Léonard de Vinci entretenait des liens avec la France bien avant le règne de François Ier. Louis XII, son prédécesseur, lui avait déjà donné un vignoble à Milan. Après la victoire de Marignan, en 1515, l'artiste était âgé et ruiné. Il ne travaillait pratiquement plus, et François Ier lui a proposé une retraite dorée... Il a réalisé quelques travaux, organisé certaines mises en scène de fêtes. Puis il est mort. C'est tout. A la fin du XVIII[e] siècle, un regain d'intérêt pour le recueil biographique *Les Vies des meilleurs peintres* (1550) de Giorgio Vasari (1511-1574) a fait «ressortir son cadavre du placard». Les peintres François-Guillaume Ménageot (1744-1816) et, plus tard, Ingres (1780-1867) ont représenté le génie italien mourant dans les bras de François Ier. C'est faux, mais quelle allégorie du passage de flambeau d'une Renaissance italienne à une Renaissance française ! L'histoire de France n'était pas enseignée à cette époque. Les artistes ont joué les professeurs.

Quand on évoque la France de la Renaissance, on pense aux châteaux de la Loire, à la cour itinérante... Mais comment vivait-on dans les campagnes au XVI[e] siècle ?
Nous n'avons presque aucune information sur le sujet. Et c'est fâcheux. On sait que la Champagne, la Picardie et la Bourgogne furent ravagées par de nombreuses tempêtes. Les catastrophes naturelles étaient régulières. La Provence, elle, était constituée d'une population très pauvre, et la prostitution y était développée. D'un autre côté, d'autres régions, comme la Sologne, ont prospéré car elles étaient éloignées des conflits, même si elles étaient assommées par les impôts et les réquisitions de matériel pour les armées, telles que les charrues, vitales pour les récoltes. Un seigneur de la Beauce pouvait posséder 100 hectares, mais il gagnait bien moins d'argent que le propriétaire d'un modeste vignoble près de Paris. Une petite bourgeoisie s'installait dans les villes mais la France demeurait essentiellement un Etat rural. Plus de 90 % de la population vivait dans les campagnes et restait très sédentaire !

La cour, itinérante, relançait les activités économiques locales pour le logement, la nourriture, les fêtes... Mais globalement, la vie était précaire. L'employé avait droit à une miche de pain en plus d'un maigre salaire. Les grèves étaient violentes, à l'image de celle des imprimeurs, à Lyon, dans les années 1530. Ces employés, qui n'acceptaient pas de voir leur

Didier le Fur vient de publier *Et ils mirent Dieu à la retraite* (éd. Passés/composés, 2019) où il revient sur des figures historiques qui ont remis en cause le pouvoir divin, comme Nicolas Copernic (1473-1543) ou Francis Bacon (1551-1626).

LES CAMPAGNES ET LES VILLES RESTAIT PRÉCAIRE.»

ration du midi supprimée, pensaient que les moines avaient stocké la nourriture dans une abbaye. Ils l'ont ravagée alors qu'il n'y avait rien du tout.

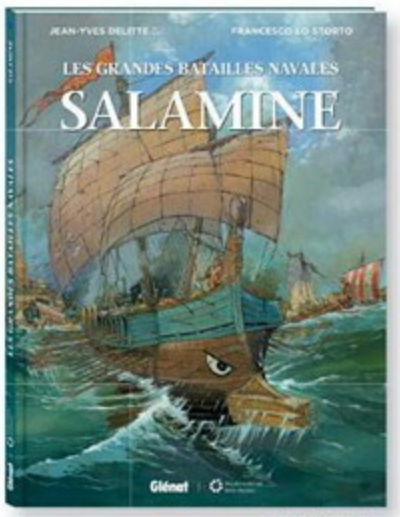
La Renaissance met en valeur le rôle joué par les femmes au sein de la noblesse et des lettres. Peut-on parler d'une politique «matrimoniale» ?

On doit cette vision à l'abbé Brantôme (vers 1540-1614), auteur de la *Vie des dames galantes*, publié en 1665, longtemps après sa mort. L'ouvrage connaît encore aujourd'hui un grand succès. Il a diffusé l'idée que ces femmes, au XVI[e] siècle, auraient exercé un pouvoir sur les hommes. C'est la légende de Diane de Poitiers, maîtresse du roi Henri II, qui gouverne la France plus que le monarque, ou encore celle de la puissante Louise de Savoie, écrasant psychologiquement son fils François I[er]... Il faut nuancer. Tout d'abord, au XVII[e] siècle, on voulait décrédibiliser la dynastie des Valois en présentant leurs épouses et amantes comme leur faiblesse. Mais ces femmes, qui étaient très jeunes, n'avaient aucun pouvoir politique du vivant de leur mari ou amant royaux. Elles n'avaient le droit que de les accompagner et de faire des enfants.

En revanche, en devenant veuves, elles devenaient l'égal d'un homme. Elles pouvaient régir le royaume et devenir mécène, à l'instar de Catherine de Médicis. A partir du XVII[e] siècle, les écrits et les poèmes la concernant sont d'une rare violence et la présentent comme un personnage malfaisant... Un roi étant élu par Dieu, alors qu'une régente est nommée par les hommes, on avait le droit de la critiquer. Et pourtant, elle passait plus de temps à écrire des lettres pour meubler ses appartements et obtenir des nouveaux tissus pour ses robes qu'à empoisonner les gens ! Cette image abîmée et déformée traduit bien la misogynie à l'œuvre dans l'Histoire... ■

PROPOS RECUEILLIS PAR DAVID PEYRAT ET FRÉDÉRIC GRANIER

NOUVEAUTÉ



LES PLUS GRANDES BATAILLES NAVALES EN BD

INCLUS
UN CAHIER DOCUMENTAIRE DE 8 PAGES

50 ans d'édition Glénat

Musée national de la Marine

© Editions Glénat 2019

UN SIÈCLE D'ART ET DE GUERRES

CHARLES VIII (règne : 1470-1498)

1494

Charles VIII part à la conquête du royaume de Naples. C'est le début de la première guerre d'Italie (1494-1497). Il y en aura onze au total.

1495

Une vingtaine d'artistes italiens sont invités à Amboise pour embellir le château. Parmi eux, les architectes Giovanni Giocondo et Dominique de Cortone (dit Boccador), le sculpteur Guido Mazzoni (Il Paganino) ou le jardinier Pacello da Mercogliano.

1530

François Ier fonde le Collège royal (Collège de France). Dirigé par l'humaniste Guillaume Budé, on y enseignera le grec, l'hébreu et les mathématiques – disciplines absentes de l'Université de Paris.

1528

Début des travaux de construction du château de Fontainebleau à l'emplacement de l'ancienne demeure féodale. Le souverain souhaite en faire le foyer des arts de la Renaissance.

1524

Mort de la reine Claude de France. François Ier délaisse Blois au profit de Fontainebleau.

1523

Missionné par François Ier, le navigateur florentin Giovanni da Verrazzano part explorer le continent américain. L'année suivante, il découvre la baie de New York qu'il nomme la Nouvelle-Angoulême.

1531

Le peintre florentin Giovanni Battista di Jacopo, dit le Rosso, décore la galerie François Ier à Fontainebleau.

1532

L'écrivain François Rabelais publie *Pantagruel*, ouvrage dans lequel il dénonce l'éducation traditionnelle et développe le principe de libre arbitre.

1533

Henri d'Orléans, fils de François Ier, épouse Catherine de Médicis, fille de Laurent II de Médicis.

1534

▶ Jacques Cartier atteint l'embouchure du Saint-Laurent.
▶ Des textes anticatholiques sont placardés au château d'Amboise. Cet épisode marque le début de la répression contre les protestants.

1537

▶ Traduction en français du *Livre du courtisan* de Baldassare Castiglione, manuel de savoir-vivre qui remporta un grand succès à la cour.
▶ François Ier fonde le port du Havre.

FRANÇOIS II (1559-1560)

1560

Conjuration d'Amboise : des protestants tentent d'enlever le roi dans ses appartements. Dénoncés, les responsables du complot seront massacrés.

1559

La paix du Cateau-Cambrésis, signée le 3 avril, met un terme à un demi-siècle de guerres d'Italie.

1553

Première représentation de *L'Eugène* – une comédie humaniste d'Etienne Jodelle – devant le roi. C'est la première pièce en langue française.

CHARLES IX (1560-1574)

1560

Charles IX accède au trône à l'âge de 10 ans. Catherine de Médicis devient régente de France.

1562

▶ Début des guerres de Religion.
▶ Une épidémie de peste noire fait 25 000 morts à Paris.

1564

▶ Catherine de Médicis confie à l'architecte Philibert Delorme la construction du Palais des Tuileries.
▶ L'édit de Roussillon instaure le début de l'année au 1er janvier dans tout le royaume.

1572

Des milliers de protestants sont massacrés dans toute la France le jour de la Saint-Barthélemy.

Illustrations : Sandrine Lucas

LOUIS XII (1498-1515)

1496
Mercogliano réalise le premier jardin de la Renaissance française à Amboise, sur le modèle des jardins italiens.

1500
Les armées françaises s'emparent du duché de Milan, puis, l'année suivante, de celui de Naples.

1503
Louis XII fait construire une aile au château de Blois. Des éléments de style Renaissance sont intégrés à l'architecture gothique.

1507
Il Paganino réalise à Blois une statue équestre du roi à l'entrée du château. Elle sera détruite à la Révolution.

FRANCOIS Ier (1515-1547)

1515
► En septembre, à l'issue de la victoire de Marignan, les Français prennent le contrôle de la Lombardie et du Milanais.
► Le souverain commande une nouvelle aile pour le château de Blois.

1516
A l'invitation du roi, Léonard de Vinci arrive à Amboise. Il s'installe au Clos Lucé.

1518
► En juin, Vinci organise une fête pour le roi et reproduit la voûte céleste au Clos Lucé.
► Le peintre florentin Andrea del Sarto peint *La Charité* pour François Ier (visible au Louvre).

1519
► Début du grand chantier de Chambord.
► Mort de Léonard de Vinci.
► Charles Quint est élu empereur du Saint-Empire germanique.

1521
La faculté de théologie de Paris condamne les *95 thèses* de Martin Luther, à l'origine de la Réforme.

1539
► L'ordonnance de Villers-Cotterêts fait du français la langue officielle et crée l'état civil.
► Titien peint le portrait du roi (visible au Louvre).

1540
► Mort du Rosso.
► Le Primatice prend la direction des travaux de Fontainebleau.
► Le sculpteur Benvenuto Cellini réalise *La Nymphe de Fontainebleau* (au Louvre).

1544
Fondation de la bibliothèque royale de Fontainebleau dirigée par Guillaume Budé. Elle sera à l'origine de la Bibliothèque nationale de France.

HENRI II (1547-1559)

1546
L'architecte Pierre Lescot se voit confier la reconstruction du vieux château du Louvre.

1547
Henri II offre Chenonceau à sa favorite Diane de Poitiers. Elle y crée les jardins qui portent toujours son nom.

1548
Pierre Lescot réalise la fontaine des Innocents à Paris, qui sera décorée par le sculpteur Jean Goujon.

1549
Le poète Joachim du Bellay rédige *Défense et illustration de la langue française*. Ce sera le manifeste de la Pléiade, groupe de sept poètes, dont fera partie Ronsard.

1552
Pendant le siège de Damvillers (Lorraine), Ambroise Paré expérimente la ligature des artères lors d'une amputation.

HENRI III (1574-1589)

1579
L'ordonnance de Blois impose la tenue de registres paroissiaux pour les mariages afin de limiter les unions multiples.

1580
Dans ses *Essais*, Michel de Montaigne formule les principes de l'humanisme – liberté, justice, respect de l'homme, droit au bonheur...

1588
Le duc de Guise, chef du parti catholique, est assassiné dans les appartements royaux à Blois.

1589
Mort de Catherine de Médicis et assassinat d'Henri III par Jacques Clément.

HENRI IV (1589-1610)

1598
Henri de Bourbon, devenu roi de France sous le nom d'Henri IV, promulgue l'édit de Nantes et met ainsi fin aux guerres de Religion.

CHAMBORD

Le manifeste absolu de François Ier

Il y a 500 ans, le souverain entamait la construction de ce qui deviendra le fleuron de la Renaissance française et le symbole du renouveau artistique et intellectuel.

PAR FRANCISQUE OESCHGER, BALTHAZAR GIBIAT (TEXTES) ET JOAN BARDELETTI (PHOTOS)

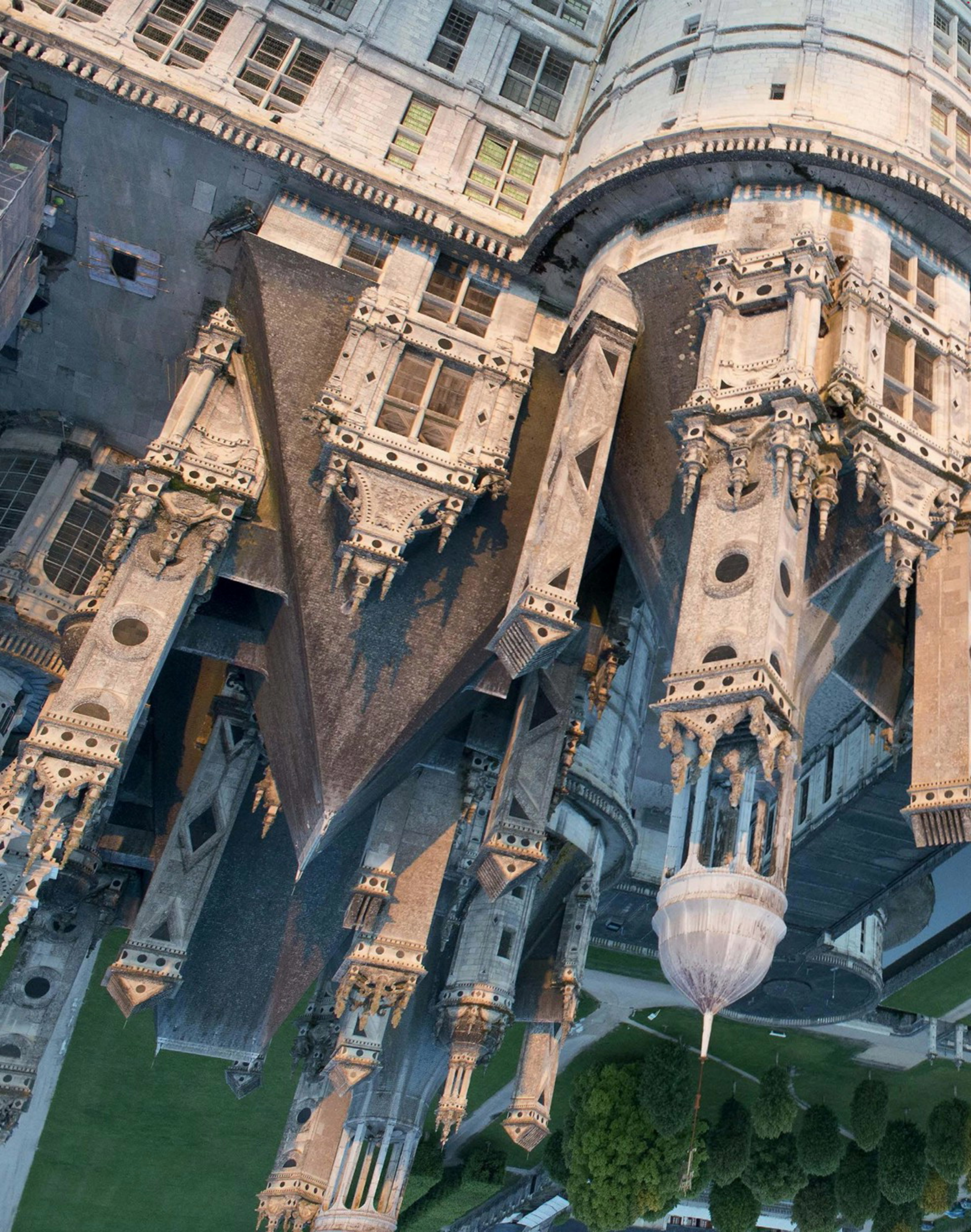
Profusion et richesse des ornements... François Ier voulait que la silhouette de son château ressemble à la ligne d'horizon de Constantinople.

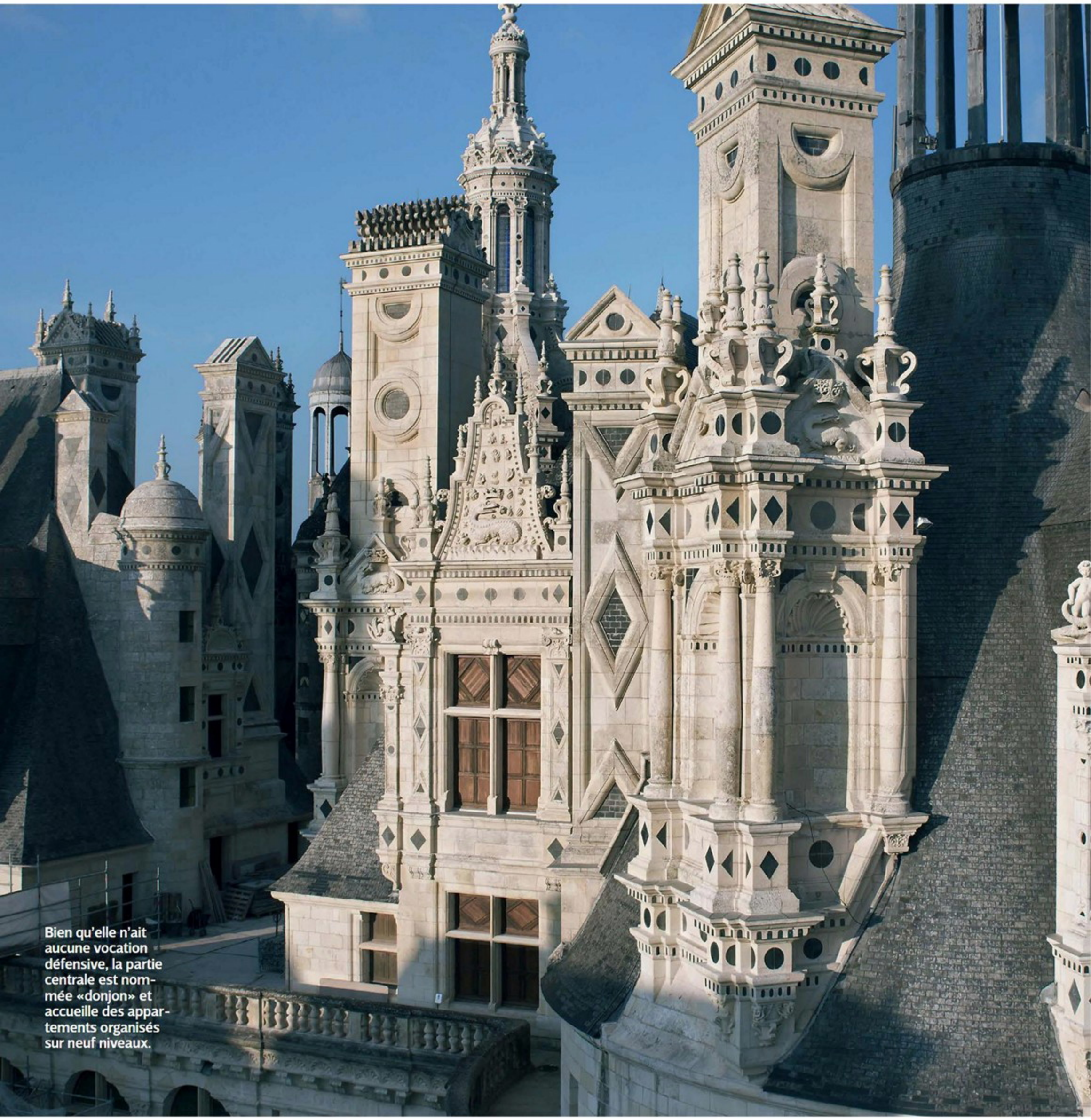
L'éblouissante architecture du palais évoque le pouvoir royal et son essence divine

Chambord ou la démesure… Entre ciel et terre, la tour-lanterne domine de ses 32 mètres le plus grand parc forestier clos d'Europe : 5 440 hectares.

Sur les terrasses, tourelles d'escalier, lanternons, fenêtres ornementées et cheminées forment un étonnant entrelacs de pierre. Un décor foisonnant qui tranche avec la sobriété des façades.

Il fallut vingt ans pour bâtir ce gigantesque vaisseau de tuffeau et d'ardoise





Bien qu'elle n'ait aucune vocation défensive, la partie centrale est nommée «donjon» et accueille des appartements organisés sur neuf niveaux.

Le 6 septembre 1519, François Ier ordonne à son chambellan, François de Pontbrian, d'édifier un «grand, bel et somptueux édifice» en lieu et place d'un ancien château médiéval ayant appartenu aux comtes de Blois, où il a l'habitude de forcer le cerf et le sanglier avec ses amis. Ce sera Chambord. L'idée est née après sa victoire à Marignan, en Italie, en 1515. A l'époque, le souverain français bat les armées de la Sainte-Ligue, la coalition rassemblant, autour du pape Jules II, l'Espagne, le Saint-Empire romain germanique et l'Angleterre, A l'issue d'une brève campagne, le monarque de 21 ans fait immédiatement reconnaître ses droits sur le duché de Milan, avant de rentrer, auréolé de gloire, à Amboise où se tient la cour. Lors des grandes fêtes données en son honneur, François Ier, épris de chevalerie, brille alors tout autant dans les tournois que dans le cœur des dames. «Mon César», comme le surnomme avec orgueil et dévotion sa mère, Louise de Savoie, affiche déjà une autre ambition. Il rêve de se faire élire empereur du Saint-Empire romain germanique, une mosaïque d'Etats et de principautés à l'est de l'Europe. Le titre, détenu par le vieux Maximilien de Habsbourg, est surtout honorifique. Mais la couronne octogonale en or des successeurs de Charlemagne garde en Occident un immense prestige.

Les circonstances lui sont plutôt favorables. La France vient de faire la démonstration de sa puissance. Le royaume, qui compte de 16 à 18 millions d'habitants, est riche. «Gras pays, abondant en toutes choses, fertile en grains et en vins», résume l'historien Jean Jacquart dans son ouvrage *François Ier* (éd. Fayard, 1994). La cour y est brillante. Les Valois, après avoir été chassés de l'Ile-de-France par la guerre de Cent Ans, avaient trouvé refuge en Touraine. Si Paris est redevenu leur capitale, ils restent très attachés au Val de Loire et à cette «douceur de vivre angevine» que chantera Joachim du Bellay. Ils y ont construit de nombreux châteaux. C'est au cœur de cette «vallée des rois» que Charles VIII et Louis XII, à la fin du XVe siècle, ont introduit en France la Renaissance, venue d'Italie, qui va révolutionner la peinture, la sculpture, l'architecture et, plus généralement, la façon de vivre et de penser de l'Occident. Les châteaux forts se transforment en palais. Les vieilles résidences royales de Blois et Amboise, remaniées, s'ornent de jardins. Quand il n'était encore que duc d'Angoulême, François a été élevé au château d'Amboise où son cousin Louis XII, sans héritier mâle, l'a préparé au métier de roi après lui avoir donné en mariage sa fille, Claude de France. Il a assisté au plus près à ces bouleversements culturels. Et quand il rentre triomphalement sur les bords de Loire, le vainqueur de Marignan, enthousiasmé par l'Italie, ramène dans sa suite Léonard de Vinci, l'humaniste emblématique de cette Renaissance.

François Ier, ce «coq de rue [...] avec la taille et la mine d'un héros, avec une merveilleuse adresse dans tous les nobles arts d'un cavalier, brave, libéral, magnifique, civil, débonnaire et bien disant», comme le présente Jean Giono dans son livre *Le Désastre de Pavie* (éd. Gallimard, 1963), n'est pas seulement un guerrier, un chasseur et un homme de plaisir. Il a un sens aigu de la grandeur de la monarchie. De son éducation classique, le roi a retenu que rien ne marque mieux un règne qu'une construction extraordinaire, capable d'éblouir ses contemporains et de défier les siècles. Que serait Périclès sans le Parthénon, Saint Louis sans la Sainte-Chapelle ? Il envisage d'installer la capitale du royaume à Romorantin, au cœur de la Sologne. Bâtir de toutes pièces une ville nouvelle, le projet est ambitieux et inédit pour l'époque. Il demande à Léonard de Vinci d'en tracer les plans, mais il doit y renoncer après qu'une épidémie de peste a ravagé la région.

Le roi de France veut éblouir Charles Quint qui lui a ravi la couronne impériale en 1519

Le jeune roi, qui courait jusque-là de succès en succès, va connaître un autre revers. A la mort de Maximilien de Habsbourg, il se porte officiellement candidat à la couronne du Saint-Empire et dépense des fortunes pour convaincre les sept princes électeurs de voter pour lui. En vain. Le 28 juin 1519, c'est Charles de Habsbourg, le petit-fils de Maximilien, qui est élu sous le nom de Charles Quint. Déjà maître, à 19 ans, des Pays-Bas, de l'Autriche et d'une Espagne riche de ses immenses colonies, le jeune empereur, qui revendique par ailleurs la Bourgogne, se pose d'emblée comme le principal rival du roi de France. Ce dernier compte donc bien prendre sa revanche sur un autre terrain. Il décide d'éblouir Charles Quint en faisant construire un édifice somptueux, qui sera aussi son grand rendez-vous de chasse. Il choisit Chambord.

Le site, situé à 15 kilomètres de Blois et 6 de la Loire, n'a rien de grandiose. Alfred de Vigny, dans *Cinq-Mars*, décrit «une petite vallée fort basse, entre deux marais fangeux et un bois de grands chênes». Les 2 500 hectares du domaine, traversés par le Cosson, un affluent de la Loire, et •••

••• parsemés de mares et d'étangs, sont peu adaptés à un tel chantier. Le sol est spongieux et sablonneux, le climat malsain et les infrastructures inexistantes. Un défi à la nature et à la sagesse. «Mais le roi a choisi d'être fou. Il veut bâtir le plus grand château du monde sur du sable», écrit Xavier Patier, ancien commissaire de Chambord, dans son livre *Le Château absolu* (éd.de la Table Ronde, 2004). On rase l'ancienne forteresse. Sur place, il ne reste qu'une immense clairière vide, une page blanche sur laquelle François Ier va pouvoir donner libre cours à son imagination. Jusque-là, il s'était contenté d'agrandir et embellir les résidences royales de Blois et Amboise. A Chambord, il va construire un palais ex nihilo, au milieu de nulle part.

Les archives ayant été en partie perdues, on ne sait pas qui est chargé d'établir les premiers plans. Le souverain dispose de deux brillants architectes dans son entourage. Deux Italiens : Dominique de Cortone, dit le Boccador, et Léonard de Vinci, son «*padre*», comme il appelle avec respect le vieux maître. Le premier a laissé des croquis et des maquettes dans lesquels figurent certains éléments architecturaux que l'on retrouve à Chambord. Le second, décédé en 1519, bien avant la mise en chantier du château, passe pour avoir inspiré le célèbre escalier autour duquel se développera le projet. Mais François Ier, «l'un des plus enragés bâtisseurs de toute l'histoire de France [...] maniait lui-même le crayon», selon Monique Chatenet, auteur de *Chambord* (éd. du Patrimoine, 2001) et il sera le seul maître d'œuvre de l'ouvrage.

Plus de 200 000 tonnes de pierres sont acheminées sur place

Le premier défi consiste à établir des fondations. Compte tenu de la nature marécageuse du terrain, le radier reposera sur une forêt de pilotis enfoncés à plus de 5 mètres de profondeur, une technique bien connue, proche de celle utilisée à Venise. Ce travail pharaonique, qui va durer cinq ans, exige des moyens considérables. A quelques kilomètres de là, on aménage sur la Loire le port de Saint-Dyé afin d'y loger les quelque 2 000 ouvriers qui seront mobilisés en permanence sur le chantier et d'y réceptionner les matériaux de construction. Onze carrières de tuffeau, un calcaire tendre et poreux, ont été ouvertes dans les environs. Plus de 200 000 tonnes de pierres sont acheminées sur place par des gabares à fond plat, tandis que les troncs de chêne viennent du Bourbonnais. Plus tard, on y recevra l'ardoise de Trélazé et le plomb d'Angleterre destinés aux toitures. François Ier surveille lui-même l'avancement des travaux qui ont été confiés à Nicolas de Foyal, nommé superintendant du projet, et au maître-maçon Pierre Nepveu, dit Trinqueau. •••

Premier roi humaniste ou souverain absolutiste ?

Certains le voient comme un amoureux des arts et des lettres, d'autres comme un prince dépensier et intolérant... Mais qui était François Ier ?

François Ier, de son vivant, ne tenait pas en place. Depuis sa mort, c'est sa mémoire qui n'a cessé d'être trimballée, de gloire en gémonies, de légende noire en clichés dorés. Héroïque chevalier, galant séducteur, ami des artistes et incomparable bâtisseur pour les uns. Poltron manipulé par ses maîtresses et conseillers, ayant ruiné son royaume dans la poursuite d'ambitions chimériques, initié la dérive absolutiste de la monarchie française et massacré sans pitié les réformés pour les autres. Il est «le roi sur lequel on a le plus inventé», selon l'historien Didier le Fur, auteur d'une biographie corrosive (*François Ier*, éd. Perrin, 2015) qui fait la juste part des choses et montre comment son image a évolué au gré des préoccupations, tout en démontant une à une les idées reçues héritées des portraitistes qui l'ont tantôt embelli, tantôt enlaidi.

Ses propres fidèles furent, durant son règne, les premiers à se saisir des pinceaux. La propagande des publicistes royaux, auxquels le développement de l'imprimerie donnait un écho inédit, sculpta la statue d'un roi idéal, que Dieu avait désigné pour unifier et diriger le nouvel empire chrétien, conquérir Jérusalem, et y guetter le retour du Christ sur terre. Sa retentissante victoire de Marignan acheva sans doute de le convaincre lui-même de sa prédestination. Puissance et beauté : ses qualités personnelles, expression d'une nouvelle dynastie, furent systématiquement mises en exergue.

Le nouveau «César» était un colosse héroïque à la mesure des temps modernes. Les chroniqueurs lui ont alors cousu une légende sur mesure : le sanglier abattu de ses mains dans sa jeunesse, son duel victorieux contre Henri VIII au camp du Drap d'or ou encore, après le désastre de Pavie, son adoubement par le chevalier Bayard, destiné à effacer la tache de la trahison du connétable de Bourbon, qui l'avait lui réellement adoubé lors de son sacre. A sa mort, les éloges fleurirent de plus belle. On fit même déjà de lui un «père des lettres». Qu'importe qu'il ait peu pratiqué la lecture, activité trop peu virile aux yeux d'un guerrier de l'époque...

Mais, avec l'avènement des Bourbons, la louange fit soudain place à la critique. Pour célébrer la nouvelle dynastie, il fallait dénigrer l'ancienne, à commencer par son plus éminent représentant. François Ier fut rhabillé en roi faible, érotomane pervers manipulé par les femmes... Sa vie amoureuse, dont on ne sait pourtant rien, comme de son carac-

Manuel Cohen/Aurimages

François Ier accueille l'empereur Charles Quint et le cardinal Alessandro Farnese à Paris, en 1540.

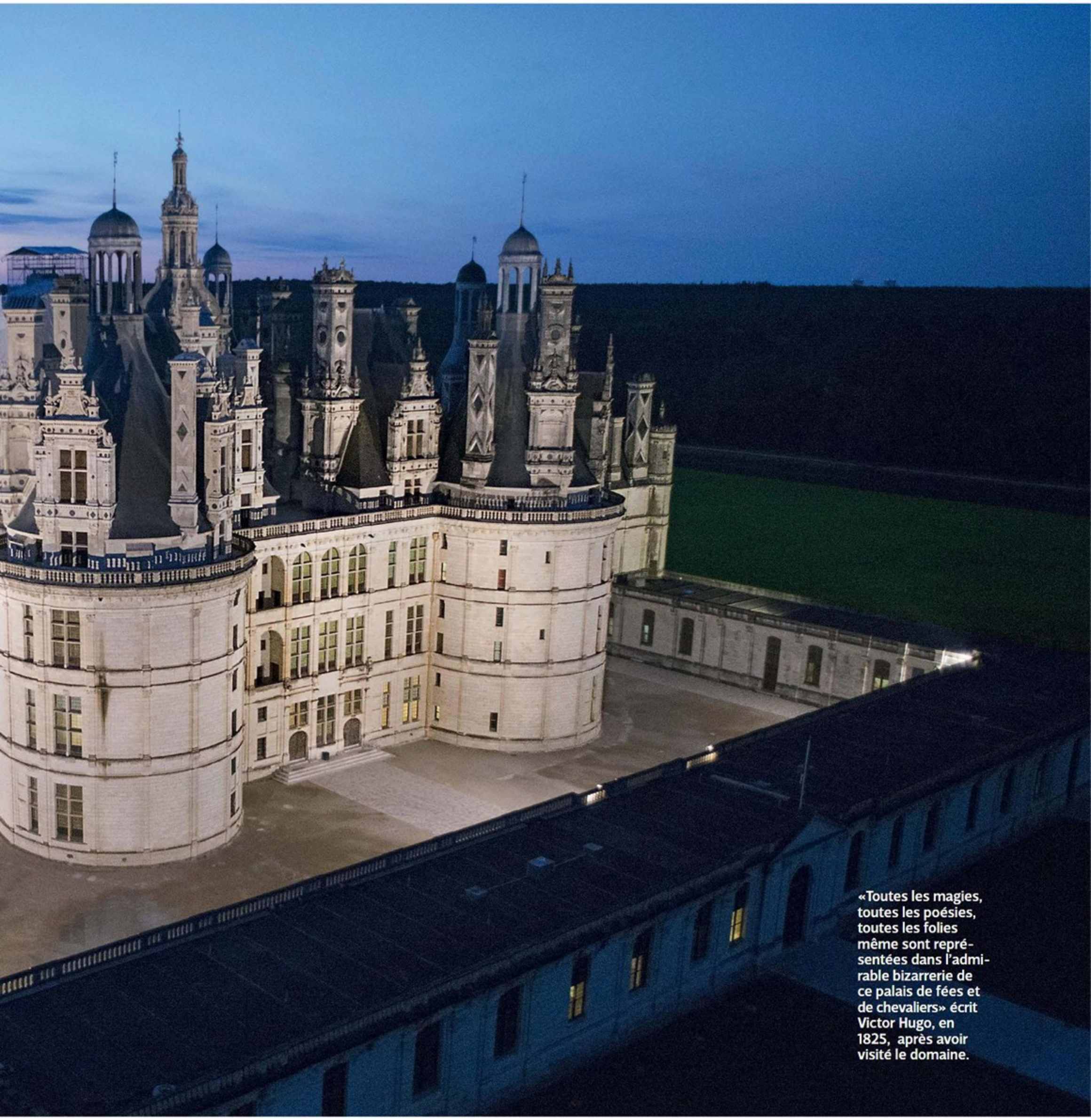
tère, devint alors la source de tous les fantasmes, alimentés par les récits de Brantôme écrits quarante ans après sa mort mais où puisèrent à l'envi les romanciers. On mit par exemple en scène ses pseudo-maîtresses pour évoquer, de façon détournée, celles de Louis XV. On ne lui en connaît pourtant que deux, et la fameuse duchesse d'Etampes ne fut en réalité qu'une liaison passagère. Qu'importe : à l'instar d'un Victor Hugo, les dramaturges le firent coucher avec Mary Tudor, Diane de Poitiers et Anne Boleyn, tandis que les historiens soulignaient son intolérance religieuse et sa tyrannie fiscale, fruit d'un vain conflit avec Charles Quint.

La condamnation était donc générale. C'est durant la Restauration (1814-1830) qu'il commença à être réhabilité. Ce régime qui souhaitait exalter une monarchie idéale, pré-absolutiste, l'enrôla pour incarner cette France de jadis, brillante, guerrière et chevaleresque. Puis le XIXe siècle forgeant la notion d'une lumineuse Renaissance succédant à l'obscur Moyen Age, il en devint l'incarnation française, tandis que l'invention du patrimoine surexposait ses châteaux... Pour Sainte-Beuve et tant d'autres, François Ier fut un flamboyant porte-étendard de la civilisation !

LA IIIE RÉPUBLIQUE L'INSCRIRA AU PANTHÉON DU ROMAN NATIONAL

Certes, il avait été un bâtisseur, mais n'est-ce pas le cas de tout souverain qui se respecte ? Quant aux peintres italiens et poètes français de son époque, ils avaient bien plus profité du mécénat de sa mère, de sa sœur ou de ses fils que du sien... Mais au diable ces détails : la IIIe République l'inscrivit d'emblée au panthéon du roman national, entre Vercingétorix et Jeanne d'Arc, avec le titre officiel d'inventeur de la France moderne. Un souverain d'exception, quintessence de l'esprit français, fondateur du Collège de France et même père de notre langue par l'effet d'une interprétation abusive de la fameuse ordonnance de Villers-Cotterêts, qui ne fit au mieux qu'entériner une mutation linguistique déjà presque achevée. A la suite d'Ingres, les peintres d'histoire se chargèrent de fixer ces images d'Epinal, des événements pittoresques d'une vie totalement fantaisiste. Le roi chevalier, épris de culture et séducteur galant, fit son entrée au musée. On le voit pleurer auprès d'un Léonard de Vinci agonisant, une pure invention qui va pourtant longtemps illustrer les manuels scolaires. Très peu d'historiens s'étant intéressés à son cas au XXe siècle, cette légende a pu perdurer, reprise et enjolivée par des générations de conteurs. ■

BALTHAZAR GIBIAT



«Toutes les magies, toutes les poésies, toutes les folies même sont représentées dans l'admirable bizarrerie de ce palais de fées et de chevaliers» écrit Victor Hugo, en 1825, après avoir visité le domaine.

●●● «Le souverain se rend une fois par an sur le chantier. A chacune de ses visites, il apporte ses propres modifications aux plans, donne son avis», rapporte Jean-Michel Turpin dans son livre, remarquablement illustré, *Chambord : cinq siècles de mystère* (éd. de La Martinière, 2018).

Les fondations sont tout juste achevées quand, au début de l'année 1525, le roi doit quitter le Val de Loire pour l'Italie où le duché de Milan s'est à nouveau révolté avec l'appui de Charles Quint. En dépit des accords conclus lors de la rencontre du camp du Drap d'or, où il l'avait reçu avec faste, le roi d'Angleterre, Henri VIII, se range au côté de l'empereur. Le 25 février, à Pavie, l'affrontement des deux armées tourne au désastre pour les Français. François Ier est fait prisonnier par les Espagnols. Tandis que Louise de Savoie assure la régence du royaume, il est conduit de prison en prison jusqu'à Madrid où il doit négocier âprement sa libération. Il ne rentre en France que le 21 février 1526. «Tout est perdu fors l'honneur», aurait-il écrit selon la légende à sa mère, le soir de sa capture. Et «fors les rêves de grandeur», pourrait-on ajouter. A la mi-septembre, François Ier est de retour sur le site de Chambord. En dépit d'un contexte politique difficile – sa rançon a asséché le trésor royal, la Réforme de Martin Luther entraîne les premiers troubles dans le pays, et le Turc Soliman le Magnifique menace les frontières orientales de l'Europe –, les travaux reprennent.

Concession à la vieille conception féodale du pouvoir, le bâtiment prend la forme d'un donjon carré, massif, flanqué aux quatre coins de tours rondes, calées sur les quatre points cardinaux, et entouré de douves. L'intérieur, en revanche, s'articule selon un plan en forme de croix grecque mis à la mode par le Quattrocento italien. Au centre, le fameux escalier à double révolution, attribué à Léonard de Vinci, dessert les cinq niveaux principaux. «L'édifice semble tourner autour de l'axe central de l'escalier en se prolongeant vers son sommet par la tour-lanterne, telle une hélice s'élevant dans les airs», observe Jean-Michel Turpin. Soutenus par 200 chapiteaux, ces deux escaliers à vis jumeaux permettent à deux personnes de monter et descendre sans jamais se croiser, tout en s'apercevant à travers les rampes ajourées de fines colonnades. «Tout y est fait pour les mystères de la guerre et de l'amour», écrira François-René de Chateaubriand à propos de Chambord. Pour l'amour, sans doute. Connaissant la réputation de François Ier à ce propos – il affirmait qu'«une cour sans femmes, c'est comme un jardin sans fleurs» – on imagine le plaisir qu'il prenait à ces galantes parties de cache-cache. La guerre, en revanche, semble absente du château. A l'exception des douves et du plan en forme de donjon, rien ne rappelle l'architecture militaire du Moyen Age. Les meurtrières ont fait place à de vastes fenêtres et, sur les toits, des terrasses d'agrément remplacent créneaux et chemins de ronde.

Si la construction représente déjà une prouesse technique pour l'époque, c'est dans la décoration que François Ier va exprimer le mieux sa conception de la puissance et de la magnificence royales. Chambord, édifice à la fois politique, spirituel et métaphysique, sera l'écrin de son pouvoir absolu, le théâtre prestigieux sur lequel il va se mettre en scène sous les regards émerveillés de l'Occident. A l'extérieur, des murs de tuffeau rehaussés par des motifs d'ardoise rappellent les marbres blancs soulignés de noir de la Rome antique. Ils sont couronnés par un foisonnement extraordinaire de cheminées (on en compte 282), d'arcs en pierre, de lucarnes et de lanternes dont la plus haute, au-dessus de l'escalier central, est coiffée d'une énorme fleur de lys. A l'intérieur, les cages d'escalier, les couloirs et les quelque 426 pièces du château sont ornés de chapiteaux sculptés et de plafonds à caissons où se mêlent des motifs religieux, philosophiques et cabalistiques dont certains, codés, gardent encore leur mystère. Partout se répètent le monogramme «F» de François, agrémenté de fleurs de lys et des cordons franciscains à nœuds du blason des Savoie, la famille de sa mère, et la salamandre, ce petit amphibien réputé résister aux flammes, emblème personnel du souverain, surmontée d'une couronne et soulignée de sa devise, en italien : «*Notrisco al buono stingo el reo*» («Je me nourris du bon feu et j'éteins le mauvais»). Sans oublier le cerf, rappelant que la chasse reste la vocation première du domaine. Pour parachever ce chef-d'œuvre, François Ier envisage même de détourner le cours de la Loire afin que les eaux du fleuve viennent remplir les douves et servent de miroir au château, projet titanesque qui sera finalement abandonné.

Hormis les douves, rien ne rappelle ici l'architecture médiévale et guerrière

Il est difficile, tant les images de Chambord nous sont aujourd'hui familières, d'imaginer la surprise et l'émerveillement des visiteurs des siècles passés qui le découvraient pour la première fois, au détour d'une de ces longues allées qui convergent vers la façade. Un des «miracles du monde», écrit Brantôme, un château ●●●

La chasse pour le bon plaisir du roi

On ne saurait réduire Chambord à son château : le domaine gigantesque qui l'entoure, constitué de forêts, de landes et d'étangs, fut aussi pour François Ier une manière d'éblouir sa cour et ses rivaux.

« Cette cour n'est pas faite comme les autres ! s'émerveille l'ambassadeur du grand-duc de Toscane. On ne pense ici qu'à la chasse, aux dames, aux festins et à changer de lieux. Lorsque la cour s'abat sur quelque contrée, elle y reste tant que durent les hérons, et ils durent peu, car entre le roi et les grands de sa suite, ils ont plus de 500 faucons. On court deux fois le cerf, une autre fois on va aux toiles [chasse aux sangliers], puis l'on change de logement.» Les grands princes de l'époque ont beau être tous piqués de chasse, l'enthousiasme de François Ier paraît sans équivalent.

A peine couronné, il a pris une ordonnance confirmant que seuls les «princes, seigneurs, gentilshommes» étaient autorisés à chasser dans son royaume. Une exclusive justifiée par leur double statut de propriétaires fonciers et de guerriers. Les roturiers doivent eux se cantonner au travail de la terre. Ils n'ont pas, dans les forêts, le droit de porter «arbalestres, arcs, filets, cordes, toiles, collets, tonnelles, linière», ni même de promener leurs chiens. Les contrevenants risquent de lourdes amendes et des châtiments corporels, un braconnage du gros

British Library/Kharbine Tapabor

Au XVIe siècle, la chasse représentait le passe-temps favori des gentilshommes (enluminure de 1530).

gibier pouvant même conduire au gibet en cas de récidive...

François Ier fut initié très jeune à une activité faisant, depuis le haut Moyen Age, partie du métier de roi. C'est une école de courage et d'honneur, et une plaisante préparation à la guerre. Machiavel la juge indispensable au bon prince, dont elle endurcit le corps et l'âme, lui apprenant à maîtriser la topographie et anticiper les mouvements de l'ennemi. Infatigable, François Ier en est fanatique. Presque chaque jour, quels que soient le temps et la saison, il s'engage dans d'interminables parties. Les ambassadeurs se plaignent qu'elles saturent son emploi du temps, dictant jusqu'à ses déplacements. Le souverain «obéit à la fantaisie des cerfs» et consacre des sommes considérables à ses équipages, qui atteignent des tailles inédites : 60 chiens, 300 oiseaux pour la fauconnerie, sans compter les chevaux, l'équipement et les provisions. Accompagné d'une interminable cohorte de 100 pages et 200 écuyers vêtus de vert, de rouge ou de gris suivant le type de chasse, et du demi-millier de gentilshommes et dames d'honneur de la cour, il suit la trace des bêtes de Compiègne à Fontainebleau, de Saint-Germain à Chambord, ne s'accordant que de courtes haltes dans les somptueux relais qu'il possède au cœur de ses forêts favorites.

Dans celle de Bruadan, près de Romorantin, terrain de jeu de son enfance, il a fait tracer des allées en étoile pour la «vénerie» (chasse à courre) – une première en France. Mais c'est à Chambord qu'il destine son «rendez-vous de chasse idéal». La forêt de Boulogne, formidablement riche en «bêtes noires et rousses» (sangliers et cerfs), appartient depuis vingt ans à la Couronne. Avec son beau-père, Louis XII, autre veneur infatigable, il l'a souvent parcourue. Ayant acquis une à une les propriétés mitoyennes, il a fait ceindre son parc d'un immense mur de clôture et créé une capitainerie royale chargée d'assurer «très étroitement» sa surveillance et la conservation du gibier, qui pullule dans ses 2 500 hectares. C'est dans ce repaire, loin des axes de communication et des sollicitations permanentes, qu'il aime se retirer avec «sa petite bande» d'intimes. Et convier ceux qu'il désire éblouir, comme Charles Quint à l'hiver 1539.

L'enclos de Chambord est un miroir de sa puissance. François Ier porte le divertissement de la chasse au cerf au rang d'un art chevaleresque et savant dont il est le maître. Ses prouesses montrent que sa domination s'étend même au monde sauvage. Sa performance devient donc spectacle, dont les terrasses du château doivent permettre de jouir au mieux de la vue. La chasse à courre, dont les règles sont définies pendant son règne, est aussi un très sérieux jeu de cour. Grand veneur et lieutenant de vénerie sont des personnages influents. Et être invité à chasser avec le roi est un honneur des plus recherchés et le moyen privilégié de l'approcher.

DOMPTER LE MONDE SAUVAGE, UN SYMBOLE DE PUISSANCE

Rien d'étonnant à ce que les chroniqueurs du régime aient fixé pour la postérité l'image de François Ier en «père des veneurs». Sa légende dira qu'adolescent, à Amboise, il avait occis d'un seul coup d'épée un sanglier s'étant échappé d'un enclos. Son bibliothécaire Guillaume Budé, auteur d'un *Traité de vénerie*, n'oubliera pas de le flatter : «Sire, vous avez tellement dressé et poli l'exercice de la vénerie, qu'elle semble être parvenue à sa perfection.» **B. G.**

••• «magique» pour Alfred de Vigny, un «palais de fées et de chevaliers» pour Victor Hugo. D'autres, comme Jean d'Haussonville, l'actuel directeur général du domaine national de Chambord, y voient une «évocation de la cité idéale de la Jérusalem céleste», telle qu'elle est décrite dans *L'Apocalypse selon saint-Jean*.

Les guerres, la rivalité permanente avec Charles Quint et Henri VIII, les troubles intérieurs suscités par la Réforme, ajoutés à la nécessité de centraliser la gouvernance du royaume, contraignent François Ier à délaisser le Val de Loire. Mais si la cour séjourne de plus en plus fréquemment en Ile-de-France, se partageant entre le Louvre et les châteaux de Saint-Germain, Fontainebleau et Compiègne, le roi n'oublie pas Chambord. «Allons chez moi !» dit-il à ses compagnons de chasse quand il les invite à forcer les bêtes «rousses et noires» (cerfs et sangliers) en Sologne.

Il ne séjournera que soixante-douze jours dans ce palais qui devait marquer son règne

A la fin des années 1520, François Ier se prend de passion pour le château de Fontainebleau dont il veut faire une «nouvelle Rome». Pourtant, c'est dans ce Chambord, qui n'est toujours pas achevé après douze ans de travaux – il vient d'ordonner la construction de deux ailes de part et d'autre du donjon –, qu'il choisit de recevoir Charles Quint en décembre 1539. L'empereur, qui a demandé à traverser le royaume de France avec ses troupes pour aller mater la révolte des Pays-Bas espagnols, y est reçu avec faste. Ce monarque calculateur et prudent, «bourgeois dans un monde chevaleresque», selon la formule de Jean Giono, est ébloui à son tour par la magnificence des lieux. «Je vois là un abrégé de ce que peut effectuer l'industrie humaine», déclare-t-il avec admiration. François Ier, vingt ans après la bataille perdue pour la couronne du Saint-Empire romain germanique, tient sa revanche.

Il ne profitera pas de ce Chambord qui devait marquer son règne. Quand il meurt, le 31 mars 1547, il n'y aura séjourné en tout que soixante-douze jours. Le château ne sera achevé qu'au XVIIe siècle par Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII. Ses propriétaires successifs – le maréchal de Saxe, le prince Stanislas Leczinski, le maréchal Berthier, le comte de Chambord et, pour finir, le prince Elie de Bourbon-Parme – peineront à entretenir ce domaine porté, entretemps, à 5 440 hectares et entouré d'un mur d'enceinte de 32 kilomètres de long, ce qui en fait le plus grand parc forestier d'Europe. Après François Ier, les rois de France s'en sont désintéressés. Ce sera paradoxalement la chance de ce palais féerique qui nous est parvenu presque intact au bout de cinq siècles. ■

FRANCISQUE OESCHGER

LÉONARD DE VINCI

LE CRÉPUSCULE DU GÉNIE

PAR INGRID PERBAL ET MARINE JEANNIN (TEXTES)

Invité par le roi François Ier, le maître toscan s'installe en France en 1516. Une réputation de peintre, d'architecte et d'ingénieur de talent le précède. Il organise, entre autres, des fêtes

resplendissantes données à la cour. Mais malade depuis son arrrivée dans le royaume, il meurt en 1519.

Ce séjour, qui prête à controverses, continue de poser de multiples questions.

Du haut de ses 64 ans – âge considérable pour l'époque –, Léonard se doute, quand il s'installe en France, que ce pays sera son ultime demeure. Il y passera ses quatre dernières années.

AKG - images

POURQUOI EST-IL VENU EN FRANCE ?

Photo Josse / Leemage

Ce tableau peint par Lemonnier, en 1814, montre François Ier aux côtés de Vinci, recevant une toile de Raphaël à Fontainebleau. Une scène fictive.

Les relations entre Léonard de Vinci (1452-1519) et les souverains français ne datent pas de 1516, l'année de son arrivée dans le royaume. Selon Laure Fagnart, auteure de *Léonard de Vinci à la cour de France* (éd. PUR, 2019), «il y avait déjà eu des contacts à la fin du XVe siècle, pendant le règne de Charles VIII (1470-1498)», car dans la première guerre d'Italie (1494-1497), contre Naples, le roi français s'était allié au duc de Milan, où vivait l'artiste. Environ dix ans plus tard, en 1507, son successeur Louis XII (1462-1515), qui hérite des droits des Valois sur le royaume de Naples et le duché de Milan, intervient auprès de Florence pour commander des travaux à Léonard de Vinci, qui s'y est récemment installé. C'est ainsi que ses peintures *La Vierge aux Rochers* (vers 1490) et *La Belle Ferronnière* (entre 1495 et 1497) seraient entrées dans les collections royales de France. Mais les contacts sont rompus lors de la quatrième guerre d'Italie (1508-1513), lorsque les Français sont chassés de Toscane par la Sainte-Ligue (troupes papale, vénitienne, anglaise et suisse)... Ils perdent aussi Milan en 1512, que Vinci venait de rejoindre ! Il faudra donc attendre François Ier pour que l'artiste devienne «français».

Le nouveau roi de France, qui veut faire valoir ses droits sur le Milanais, gagne rapidement la cinquième guerre d'Italie (1515-1516) par son éclatante victoire à Marignan, le 14 septembre 1515. Le destin de Leonard bascule alors de l'autre côté des Alpes par un incroyable coup du sort. Alors qu'il n'a toujours pas rencontré le souverain, il reçoit une lettre, le 14 mars 1516, de son conseiller Guillaume Gouffier de Bonnivet l'invitant à rejoindre François Ier et sa mère, Louise de Savoie, en France, «car ledit Seigneur l'actend à une grande dévotion [...]». Trois jours plus tard, son mécène, Julien de Médicis, décède ! L'artiste, qui séjourne à Rome depuis 1514 pour étudier la Basilique Saint-Paul-hors-les-Murs, se retrouve sans protecteur. La proposition royale de François Ier, devient pour lui, vieil homme de 64 ans, une formidable aubaine. Il ne peut refuser. ■ **I. P.**

Château du Clos Lucé / Léonard de Serres

«Ici tu seras libre de rêver, de penser, de travailler», aurait dit François Ier en accueillant le maître. Son atelier, au rez-de-chaussée du Clos Lucé, a été reconstitué dans le détail.

COMMENT VIVAIT-IL AU CLOS LUCÉ ?

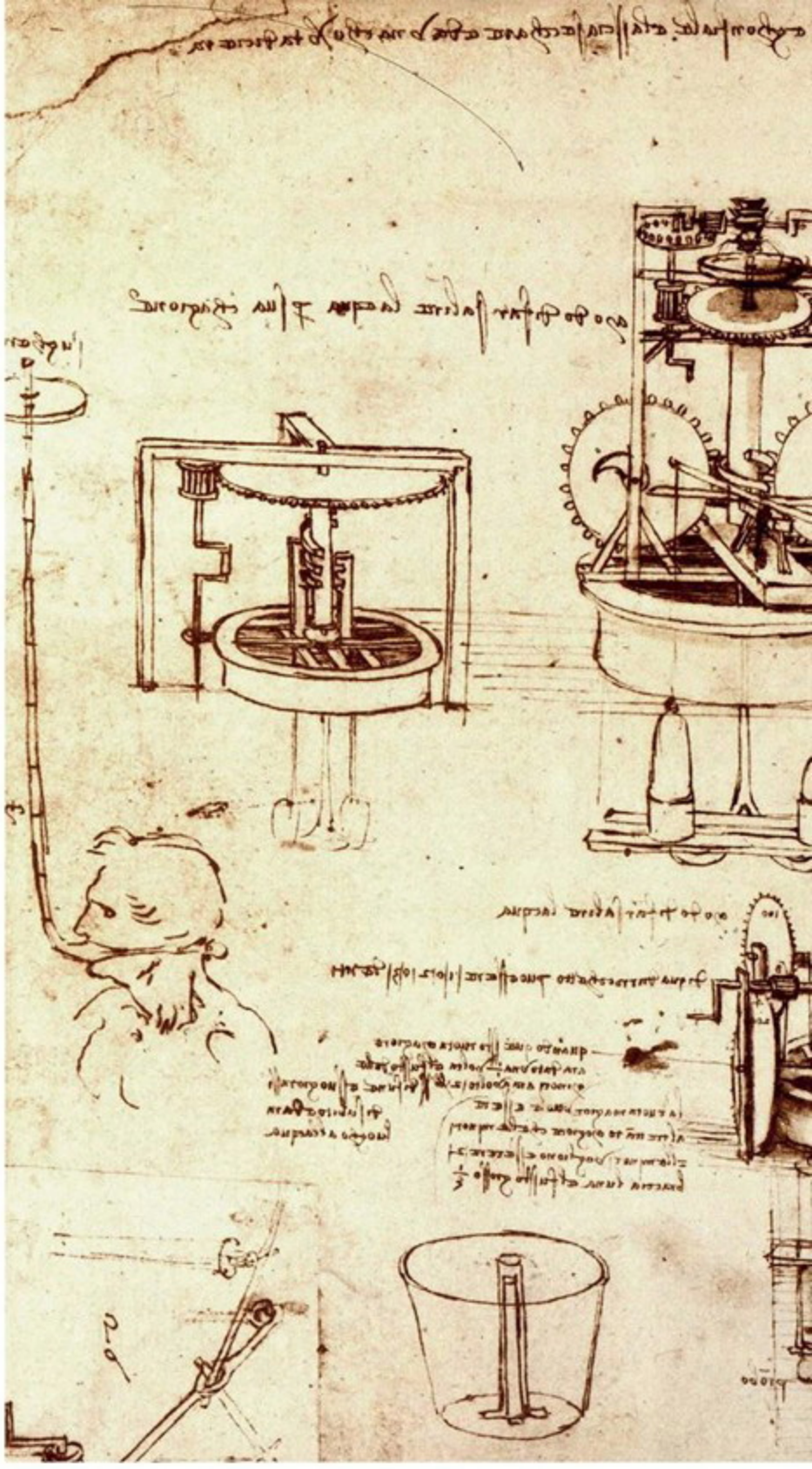
C'est à l'automne 1516 que l'artiste franchit les Alpes avant d'entreprendre un long périple à travers le royaume de France. Destination : Amboise, sur les bords de la Loire, l'une des demeures royales de François Ier. Immédiatement, le monarque l'installe au manoir du Cloux, aujourd'hui le Clos Lucé, à quelques pas du château. Le roi est attaché à ce lieu où il a passé une partie de son enfance, comme à Blois. «Cette résidence appartenait à Louise de Savoie. Elle a sans doute joué un rôle primordial dans le choix du domicile offert au Toscan», explique Laure Fagnart. Contrairement à Florence et Milan, où Léonard évolue dans une *bottega* (atelier) agitée et grouillante d'apprentis, ici il passe ses journées dans une atmosphère studieuse, entouré de sa table de pigments et d'une bibliothèque d'ouvrages anciens. C'est dans cet atelier-bureau qu'il travaille sur ses croquis et qu'il sculpte une statue équestre pour François Ier. Pour subvenir à ses besoins, le roi accorde à l'artiste une pension annuelle de 2 000 livres, l'équivalent de 150 000 euros. Une somme exorbitante, proche de celle que touchent les officiers au commandes de l'armée et bien supérieure à celle dont disposent les autres artistes de la cour. De quoi vivre dans la plus grande sérénité et attiser bien des jalousies...

S'il participe volontiers à la vie pleine de faste de la cour d'Amboise, les échanges avec le roi sont quasi inexistants. A cette époque, la cour est itinérante, et François Ier n'est pas souvent au château. Ainsi l'amitié sans faille entre les deux hommes relatée dans les premiers récits sur la vie de Léonard après son décès, en 1519, tient-elle plutôt de la légende. L'artiste Benvenuto Cellini (1500-1571), par exemple, qui travaille pour François Ier de 1540 à 1545, rapporte dans son *Discorso dell'architettura* (1568) : «Le roi dit qu'il ne pensait pas qu'il eût jamais existé un homme qui en sût tant que Léonard [...] en sculpture, peinture et architecture.» De quoi nourrir la fausse rumeur selon laquelle le roi protecteur des arts rejoignait l'artiste par un tunnel secret entre Amboise et le Cloux. ■ **I. P.**

QUEL FUT SON PROCHE ENTOURAGE ?

Pendant ses quatre années en France, de 1516 à 1519, des disciples l'ont accompagné, parmi lesquels Francesco Melzi (vers 1491-1570) et Andrea Salai (vers 1480-1524), les plus dévoués. Si le premier, issu de la noblesse milanaise, n'a pas quitté le manoir du Cloux, le second, beau jeune homme provenant d'une modeste famille de viticulteurs toscans, ne semble pas y avoir vécu en permanence. Autre fidèle de la première heure, Battista de Vilanis, son serviteur attitré, est resté auprès de l'artiste jusqu'à sa mort.

Connu par les peintres français grâce au cardinal et mécène Georges d'Amboise (1460-1510) qui avait diffusé la mode italienne dans tout le royaume (et possédait une copie de *La Cène* au château de Gaillon, en Normandie), Vinci ne côtoie pas ce milieu artistique. Tout juste pense-t-on qu'il a rencontré Jean Clouet (vers 1480-1541), le portraitiste officiel de François Ier, et le peintre italien Andrea del Sarto (1486-1530) qui séjourne en France entre 1518 et 1519, à l'invitation de François Ier. Le roi voulait attirer les plus brillants artistes transalpins. Une ambition qu'il concrétisera à Fontainebleau, à partir de 1529. Dix ans après le décès du génie. ■ **I. P.**



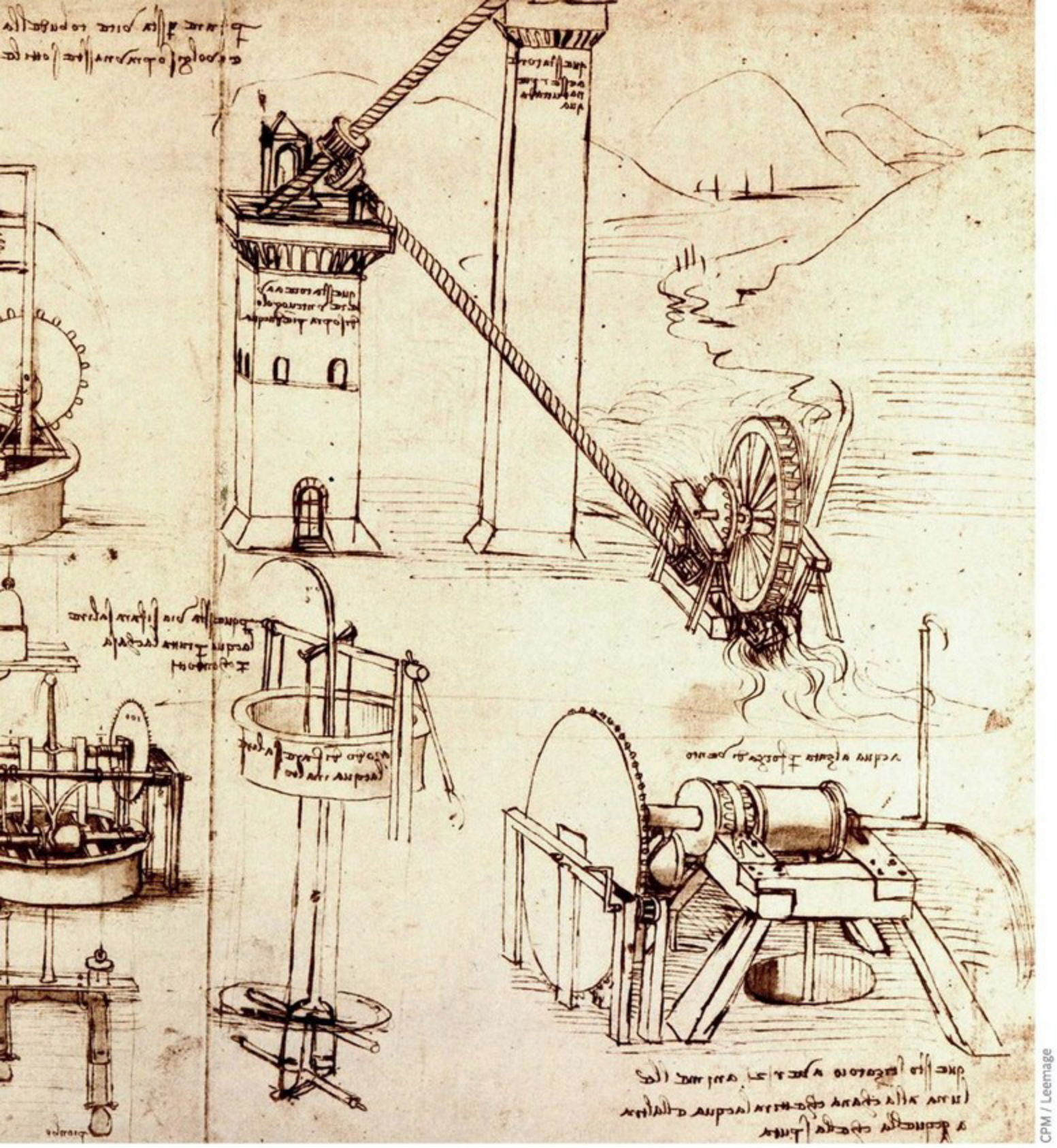
QU'A-T-IL CRÉÉ DURANT CES QUATRE ANNÉES ?

Une fois au Cloux, Léonard de Vinci met en ordre ses codex, dont la plupart sont aujourd'hui exposés à Florence. Depuis les années 1490, il a pris l'habitude de dessiner des schémas et de noter ses réflexions dans des carnets destinés, entre autres, à un *Traité de peinture*, qui sera compilé et publié en... 1651. Le 10 octobre 1517, le secrétaire de Louis d'Aragon, prince de Naples, raconte dans son journal que le peintre leur a présenté «un ouvrage sur l'anatomie appliquée spécialement à l'étude de la peinture [...]». L'ingénieur s'intéresse aussi aux canaux. Il étudie les effets dévastateurs de l'eau dans une série de dessins sur le déluge qui est aujourd'hui conservée au château de Windsor, près de Londres.

Mais c'est à la cour, lors de fêtes grandioses, que le Toscan marque les esprits. A Milan, au service du duc Ludovic Sforza (1482-1499), il s'était illustré comme metteur en scène. Il se surpasse en France en devenant le grand ordonnateur de trois cérémonies restituant les fastes italiennes, avec costumes, jeux de lumières et autres mécanismes ingénieux. Le 1er octobre 1517, à Argentan, il fait sensation lors d'une fête donnée par la duchesse de Nemours et Marguerite d'Angoulême, avec un lion automate d'où surgissent des fleurs de lys (une réplique existe au Clos Lucé). En 1518, pour la féerie nocturne de la Fête du Paradis, au Cloux, il reproduit la voûte céleste – et le mouvement des astres – à l'aide de bougies installées sur 400 candélabres. La même année, à l'occasion de la double célébration du mariage de Madeleine de la Tour d'Auvergne, cousine du roi, avec Laurent II de Médicis, et du baptême royal du dauphin François de France, il reconstitue la bataille de Marignan avec 10 000 figurants en costumes de soldats. Le fait de gloire de François Ier devient le sien. ■ **I. P.**

Château du Clos Lucé à Amboise

Un lion faisant jaillir de ses flancs des fleurs de lys. Cet automate, imaginé par Léonard de Vinci, a marqué les mémoires lors d'une fête royale donnée en 1517.



CPM / Leemage

POURQUOI SON PLUS GRAND PROJET N'A-T-IL PU ABOUTIR ?

Dès son arrivée en France, le maître toscan s'investit dans un programme colossal. Faire de Romorantin, petite ville de Sologne, la future capitale du royaume. Un souhait de François Ier et surtout de Louise de Savoie, sa mère, propriétaire des terres alentour. «Romorantin se situant dans des espaces marécageux, il fallait un architecte capable de maîtriser cet aspect. Léonard avait une réputation solide pour ce qui concerne l'hydraulique, notamment grâce à ses travaux sur les canaux de Milan», précise Laure Fagnart. Dans les années 1970 le célèbre «léonardologue» italien, Carlo Pedretti, professeur d'histoire de l'art, a retrouvé, dans un de ses codex, le plan d'un palais. Un édifice imposant situé sur une île de la rivière de la Sauldre et raccordé par deux ponts au reste de la ville. On y voit aussi des gradins descendant vers le rivage, des écuries avec système d'auto-nettoyage, un quartier pour la cour, un pavillon de chasse proche d'une forêt et, surtout, un tentaculaire réseau de canaux.

Car Léonard de Vinci souhaitait réaménager toutes les voies navigables de la région pour vider les eaux stagnantes – porteuses de maladies et d'épidémies – et faire dériver le cours de la rivière du Cher jusqu'à la Sauldre. Ces routes fluviales du centre de la France devaient atteindre la Saône et le Rhône pour favoriser le développement économique de la ville et son rayonnement ! Romorantin n'a pas été qu'un projet sur le papier, des travaux ayant débuté entre 1516 et 1518. Les archives municipales en ont d'ailleurs gardé la trace, à travers les comptes de la ville. On sait que des travaux de terrassements ont été financés par un impôt sur le sel.

Moulins, poulies, engrenages... Tous ces dessins, en majorité conservés au Victoria & Albert Museum de Londres, montrent que Vinci avait imaginé comment détourner des voies d'eau.

Pourquoi ont-ils finalement été abandonnés ? La mort subite de l'architecte, le 2 mai 1519, en est sûrement l'une des principales raisons, mais de nombreux historiens pensent que le coût pharaonique de l'ouvrage ne lui aurait pas permis d'aller jusqu'au bout... Lorsque François Ier décide de construire le château de Chambord, il n'existe aucune preuve matérielle d'un transfert des plans de Romorantin à ceux de Chambord. Pourtant l'influence de l'architecte y est présente, notamment dans le premier projet qui prévoyait un plan en croix grecque avec un donjon doté de quatre tours d'angle desservies par un escalier central. Une idée léonardienne étayée par ses codex... En Italie, ses mécènes César Borgia, Ludovic Sforza ou encore les Médicis avaient fait appel à ses talents dans l'ingénierie militaire. Si, en France, il n'existe aucun édifice construit par le maître, certaines de ses pensées architecturales semblent s'être diffusées. Ainsi, la tour-forteresse de Monthoiron, dans la Vienne, construite en 1517 par Jacques II Turpin de Crissé – un proche de François Ier –, a fait l'objet, en 2010, d'expertises internationales qui l'ont authentifiée comme étant un concept du génie italien. Le bastion correspond point par point à l'un de ses croquis qui se trouve dans un codex intitulé *Madrid II*. ■ **I. P.**

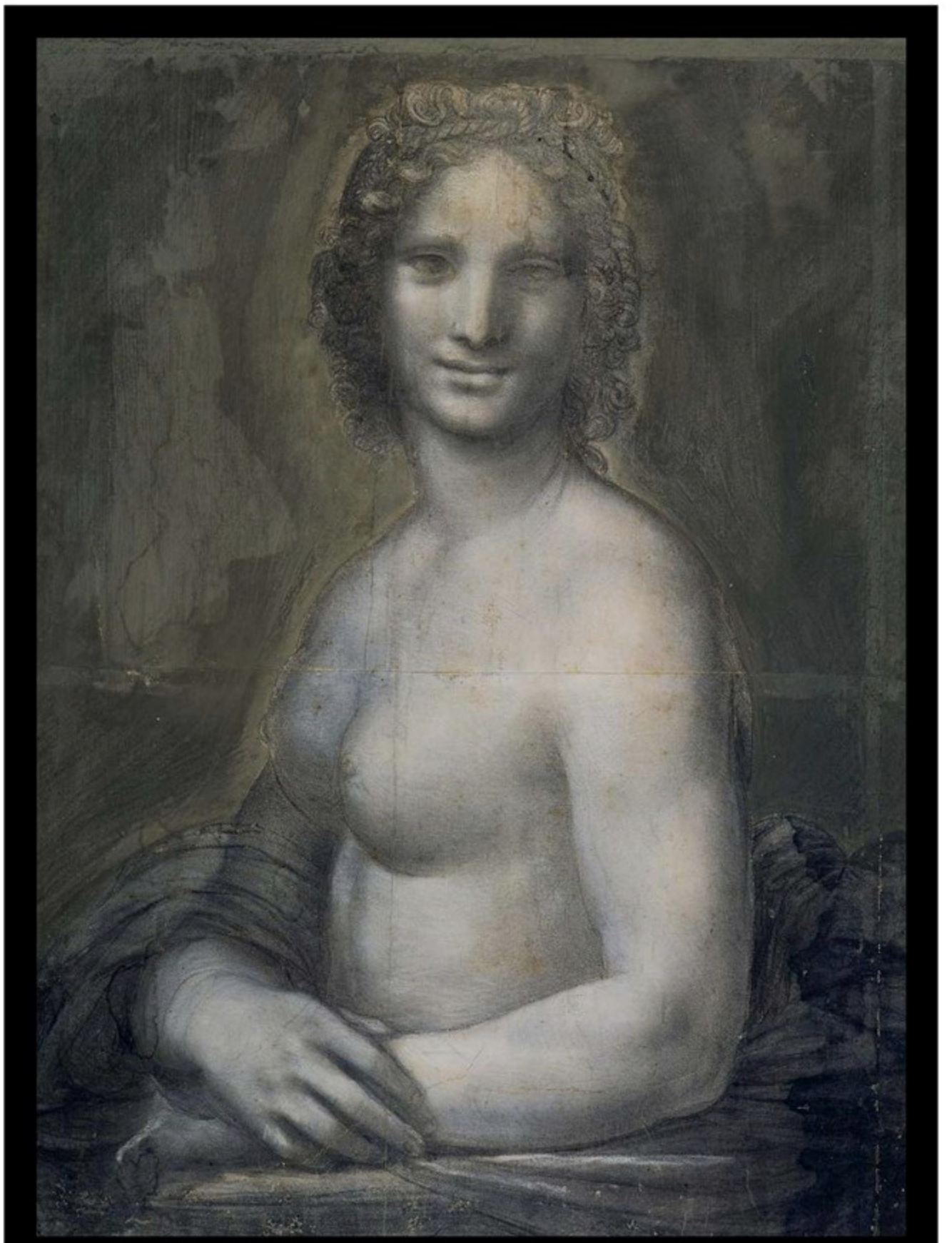
SON TITRE DE «PREMIER PEINTRE DU ROI» ÉTAIT-IL JUSTIFIÉ ?

La Sainte Anne occupa le maître jusqu'à sa mort, en 1519. Installé au Louvre en 1651, ce tableau représentant Marie entourée de sa mère et de l'enfant Jésus a influencé des générations d'artistes.

René-Gabriel Ojéda / Agence Photo de la RMN

Concernant la peinture, Vinci n'a pas été d'une folle productivité pendant ces quatre années. A Florence et à Milan, le maître avait pour habitude de travailler de longues années sur ses tableaux, ne les livrant parfois jamais à leurs commanditaires. En France, il n'a sans doute pas eu le temps nécessaire de s'atteler à une nouvelle œuvre. Nommé par François Ier «premier peintre ingénieur et architecte du roi», il avait emmené dans ses bagages trois œuvres déjà peintes en Italie : *La Sainte Anne* (entre 1503 et 1519), *Saint Jean Baptiste* (non daté) et *La Joconde* (entre 1503 et 1519), visibles aujourd'hui au Louvre. Une information confirmée le 10 septembre 1517 dans le journal de bord d'Antonio de Beatis, secrétaire du prince de Naples et cardinal Louis d'Aragon : «L'un d'une certaine dame florentine faite au naturel sur les instances de feu le Magnifique Julien de Médicis. L'autre de saint Jean-Baptiste jeune et l'un d'une Madone et de l'Enfant se tenant dans le giron de sainte Anne, tous absolument parfaits», écrit-il.

Si l'artiste ne produit aucune nouvelle œuvre en France, il a néanmoins retravaillé ces trois peintures. Une restauration de *La Sainte Anne* achevée en 2012 a montré qu'il l'a remise sur le métier dans son atelier du Cloux. On sait que François Ier est entré en possession de ces trois tableaux dès 1518, directement auprès d'Andrea Salai, l'élève de Léonard, lequel lui aurait donné un accord verbal. Ils seront ensuite transférés à Fontainebleau, puis dans différentes résidences royales comme Versailles. Sous Louis XIV, ils ne sont pas exposés avec les chefs-d'œuvre : on lui préfère les peintres italiens comme Raphaël (1483-1520) et Michel-Ange (1475-1564)... Pourtant la fascination pour ses œuvres va perdurer à travers les années après leur conservation, au XIXe siècle, au Louvre... ■ **I. P.**



www.bridgemanart.com

ÉNIGME

LA JOCONDE NUE, UNE DE SES ŒUVRES ?

En 1862, Henri d'Orléans, duc d'Aumale (1822-1897), pense acquérir pour sa collection du musée Condé, dans le château de Chantilly, un dessin de Léonard de Vinci intitulé *La Joconde nue*. Il s'agit du portrait, au charbon de bois, d'une femme à la poitrine dénudée dans la même posture que la célèbre Mona Lisa. Mais l'attribution de ce carton, qui n'était pas destiné à être conservé, a été remise en cause. Etait-il bien de la main du génie italien ? En 2017, il a été examiné par le Centre de recherche et de restauration des musées de France (C2RMF). Traits de gaucher, techniques du sfumato, mains superposables avec celles de la Joconde du Louvre... L'œuvre a bien été réalisée dans l'atelier du maître, avec sa participation probable. Reste à savoir si elle était présente à ses côtés dans la France de la Renaissance. «Cette *Joconde nue* figurait sans doute dans la collection de François Ier», assure Mathieu Deldicque, conservateur du patrimoine au musée Condé, à Chantilly, où elle est exposée.

POURQUOI SA MORT A-T-ELLE

Le maître s'est éteint le 2 mai 1519 au manoir du Cloux, sur les bords de la Loire. Le roi François Ier était-il présent à son chevet ? Son corps repose-t-il toujours à Amboise ? Ces questions subsistent.

Léonard de Serres / Château du Clos Lucé

Au-dessus de sa barbe grise, ses yeux lorgnent le ciel. A l'agonie, le peintre croise le regard de François Ier qui le prend dans ses bras. Nous sommes le 2 mai 1519 et Léonard de Vinci est sur le point de mourir ! Cette scène émouvante a été peinte en 1781 par François-Guillaume Ménageot (1744-1816). Soit plus de deux siècles après le décès du génie toscan. Le thème de ce tableau, sobrement intitulé *La Mort de Léonard de Vinci,* sera maintes fois repris, notamment par Jean-Auguste-Dominique Ingres (1780-1867) dès 1818. Ce moment poignant, s'il est esthétique, n'en est pas moins faux sur le plan historique. La présence de François Ier au chevet du mourant est a priori impossible : la cour se trouve alors au château de Saint-Germain-en-Laye, où la reine Claude a accouché, le 31 mars, du futur roi Henri II. Soit à plus de 200 kilomètres du manoir du Cloux. Preuve irréfutable, les ordonnances royales du 1er mai sont signées par François Ier à Saint-Germain-en-Laye. Peu d'informations existent sur l'entourage du maître italien au dernier instant. «On pense que son disciple le plus fidèle, Francesco Melzi – l'un des plus anciens, entré à son service en 1508 –, était présent, ainsi que sa servante Mathurine, la cuisinière tourangelle qui le sert au manoir du Cloux», rapporte Jean-Louis Sureau, directeur du château royal d'Amboise. Alors pourquoi avoir peint le roi parmi l'assistance ? «Sa présence exalte le prestige de la cour de France, elle est le témoin de l'ambition culturelle de François Ier pour son royaume», avance le conservateur. Et en 1550, dans la première édition de ses *Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes,* le peintre et écrivain Giorgio Vasari (1511-1574) mentionne une épitaphe sur le tombeau de Léonard contenant les mots «Sinu Regio», expression signifiant «sur la poitrine du roi», qui est sans doute à l'origine du tableau de Ménageot.

Léonard de Vinci expire dans les bras de François Ier qui le couve d'un regard plein de compassion... L'image peinte par Ménageot en 1781 est trop belle pour être vraie.

Mais de quoi est mort l'artiste ? Léonard de Vinci reçoit, le 10 octobre 1517, un hôte de marque : Louis d'Aragon, membre de la famille royale de Naples. Dans son journal, son secrétaire, Antonio de Beatis, décrit le génie comme un «vieillard septuagénaire qui éprouve des difficultés à travailler». C'est que depuis son arrivée en France en 1516, à l'âge de 64 ans, Léonard de Vinci est rongé par la maladie. «De Vinci aurait eu un accident vasculaire cérébral lors de son séjour à Rome, entre 1514 et 1516», explique Jean-Louis Sureau. Après une perte de connaissance, il a encore du mal à se mouvoir et sa main droite est paralysée. Il continue cependant à dessiner et à travailler sur ses codex, manuscrits où sont rassemblées ses recherches scientifiques et artistiques. Mais sa santé se dégrade. Au printemps 1519, ses facultés motrices diminuent. Le 23 avril, il dicte son testament au notaire d'Amboise, Guillaume Boureau, à qui il affirme être dans «la certitude de la mort et l'incertitude de son heure». Le document

ALIMENTÉ LES FANTASMES ?

révèle l'étendue des avantages accordés au peintre : dispensé du droit d'aubaine, qui permet à un seigneur d'hériter des biens d'un étranger lorsque celui-ci meurt dans son fief, il peut léguer ses possessions à ses serviteurs. Et ne s'en prive pas. Sur son testament, son servant, Baptiste de Villanis, et son apprenti préféré, Salai, se partagent son vignoble près de Milan, offert par son ancien mécène milanais, le duc Ludovic Sforza, en 1498. Il confie aussi à Salai, qui les vendra au roi, trois tableaux majeurs : *Saint Jean-Baptiste*, *La Sainte Anne*, ainsi que *La Joconde*, qui aurait été acquise contre 5 000 livres, l'équivalent actuel de 440 000 euros. La fidèle Mathurine reçoit, quant à elle, «un habillement de bon drap noir garni de peau, une coiffe de drap et dix ducats». Francesco Melzi hérite de l'ensemble considérable de ses textes, en particulier d'écrits théoriques sur la peinture qu'il compilera vers 1542 sous le nom de *Codex Urbinas*.

Conscient de son importance dans la France de la Renaissance, Vinci ordonne des funérailles dignes d'un prince. Pour ses obsèques, il exige de fournir à quatre églises «cinq kilos de chandelles chacune» et son cercueil devra être accompagné par soixante «pauvres» portant autant de torches. «Il y a une volonté de théâtralité et de solennité», indique Jean-Louis Sureau. Léonard de Vinci a été, durant toute sa vie, et particulièrement en France, l'organisateur de fêtes grandioses. Un sens de l'esthétique et du spectaculaire qui sera au rendez-vous lors de ses funérailles. Si sa sépulture n'a toujours pas été identifiée, on sait que François Ier l'a fait inhumer à Amboise. Un privilège auquel seul un noble ou un clerc pouvait prétendre. ■ **M. J.**

A. Berthet / Château d'Amboise

AUTHENTIFICATION

QUI SE TROUVE DANS SA TOMBE À AMBOISE ?

Inhumée dans la collégiale de Saint-Florentin, au château d'Amboise, sa dépouille y demeurera jusqu'en 1802. Trop coûteux à entretenir, le bâtiment est détruit par le nouveau propriétaire. La sépulture de l'artiste tombe dans l'oubli jusqu'en 1863. Mais un regain d'intérêt pour la Renaissance déclenche des fouilles. On découvre alors un caveau contenant des fragments de dalle avec l'inscription «LEO DUS VINC» et un corps dont la haute stature correspond à celle de Léonard de Vinci (il mesurait entre 1,73 mètre et 1,77 selon les sources). Les restes sont transférés dans la chapelle Saint-Hubert, au château d'Amboise, où ils se trouvent toujours (photo ci-dessus). Mais le doute subsiste. Depuis 2014, une équipe de chercheurs internationaux tente d'authentifier les ossements en comparant leur ADN à celui de ses père et demi-frères, enterrés en l'église Santa Maria Assuntanella, à Florence. Aucun résultat n'a pour l'instant été publié. Des recherches similaires ont pourtant déjà permis d'authentifier les dépouilles de Richard III et de Miguel de Cervantès.

Quand le corps *se mit en scène*

Les arts ne furent pas seuls à connaître un bouleversement, la mode elle aussi fit sa révolution. Mêlant flamboyance italienne, austérité espagnole et dentelle des Flandres, la cour de France donna le ton.

PAR VALÉRIE KUBIAK

AKG-images (X2) ; Agefotostock.com

LE VERTUGADIN : LA FEMME MISE SOUS CLOCHE

Terminé les étoffes souples qui épousaient le corps des dames jusqu'au XVe siècle. Sous le règne de François Ier (1515-1547), la mode venue d'Espagne redessine la silhouette, et la jupe devient évasée. Le vertugadin, constitué d'arceaux façonnés avec des tiges de fer ou des branches de roseaux cousues au jupon, assure sa bonne tenue et lui donne la forme d'un cône. Petite coquetterie spécifiquement française, un bourrelet de tissu est attaché autour des hanches pour les arrondir. A la fin du siècle, le phénomène s'accentue encore avec le vertugadin en tambour, qui fait reposer le tissu sur un large plateau et le laisse retomber tout autour. On l'appelait d'ailleurs le «cache-enfant» pour sa capacité à tout dissimuler.

LA BRAGUETTE : UN ACCESSOIRE TRÈS EN VUE

Cette poche rembourrée assortie au pourpoint ou comme ici au haut-de-chausse est du dernier chic sous François Ier. Comble du raffinement pour ces messieurs, l'orner de fil d'or ou d'argent, de rubans, de perles, voire de pierres précieuses. Malgré ces afféteries, la braguette n'en demeure pas moins un symbole de force et de virilité. Sa forme s'inspire de l'armure des guerriers, qui arborait une proéminente coque de protection. Mais cette mode n'est pas du goût de tout le monde. Montaigne, par exemple, n'y voyait que «fausseté et imposture». Ainsi, la braguette disparaîtra peu à peu sous Henri II (1547-1559). Pourtant l'objet était éminemment pratique : on pouvait y ranger sa monnaie ou son mouchoir !

Lyon, musée des Tissus - Sylvain Pretto. Image extraite de Duplessis (Georges), Lechevallier-Chevignard (Edmond), *Costumes historiques des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, 1867, vol. 2, pl. 84 (Lyon, musée des Tissus, inv MT 19697. Achat A. Lévy, 1866).

Collection Dagli Orti/Aurimages

LA FRAISE : LA TÊTE SUR UN PLATEAU

Simple garniture de dentelle ou bord froncé de la chemise, au début du XVIe siècle l'artistocratie soignait déjà ses cols. Mais c'est dans les années 1560 que cette parure prend de l'ampleur. De plus en plus plissée, la dentelle se transforme en collerette amidonnée. Le succès est immédiat, chez les hommes comme chez les femmes. L'extravagance parvient à son apogée une décennie plus tard, quand la fraise s'étend à la fois en hauteur et en largeur jusqu'à atteindre 40 centimètres ! Au même moment, et toujours dans le souci de mettre en valeur leur visage, les femmes arborent derrière leur tête une large armature métallique recouverte de lin ou de dentelle, appelée la surpotasse.

LE POURPOINT : UNE VESTE QUI DÉVOILE BEAUCOUP

La mode des vêtements déchirés n'a pas attendu le XXe siècle. A la Renaissance, le summum du luxe était de tailler son pourpoint, cette veste courte et rembourrée qui enserre le corps comme une armure. A la fin des années 1540, ces incisions – les crevés – deviennent si nombreuses que l'habit n'est plus qu'une succession de bandelettes, ce qui lui donne une allure bouffante. Le but de la manœuvre est de laisser apparaître la chemise. Car ce sous-vêtement, longtemps cantonné à une fonction hygiénique – protéger la robe ou la veste de la transpiration – est désormais un objet de fierté. Plus le gentilhomme est riche, plus le tissage sera fin, et la dentelle abondante.

Collection NBL/Kharbine-Tapabor

LE CORSET : UNE SILHOUETTE GÉOMÉTRIQUE

La droiture du corps comme reflet de la droiture de l'âme : une analogie venue tout droit de la cour d'Espagne et qui va chambouler la garde-robe féminine. Car quoi de mieux que le corset pour assurer une bonne tenue. Allongeant artificiellement la taille, il gomme les rondeurs, donnant au buste une forme parfaitement triangulaire. Constituée de simples baleines au début du XVI[e] siècle, la basquine, comme on l'appelait, se dote, aux alentours des années 1560, d'un busque. Cette longue tige de métal, de bois ou d'ivoire, large de quelques centimètres, se glissait sur le devant du corset pour écraser encore davantage le ventre et la poitrine. Maintien garanti.

Collection Vav/Kharbine-Tapabor

Collection Jonas/Kharbine-Tapabor ; AKG-images (X2)

LE HAUT-DE-CHAUSSES : LA CULOTTE QUI DÉVOILE LA JAMBE

Nul besoin de s'inquiéter des dessous que l'on porte quand la mode est aux longues tuniques. Ce qui était le cas jusqu'à la fin du règne de François Ier. Mais le raccourcissement du pourpoint au milieu du XVIe siècle met le haut-de-chausse à l'honneur. La culotte bouffante devient objet de coquetterie. Portée sur les bas, elle découvre largement la cuisse et, dans les années 1540, épouse sa forme. Puis, au fil des décennies, elle devient plus large, se garnit de rembourrages, prend un aspect trapézoïdal : un festival de formes et de couleurs. Cette fantaisie coexiste avec un modèle long qui arrive au genou, dans un style moins aristocratique, mais qui finira par s'imposer.

CHENONCEAU

La grande rivalité des

Amour, pouvoir, scandale... Les ombres de Catherine de Médicis, reine de France,

dames de cœur

et Diane de Poitiers, favorite d'Henri II, hantent toujours le château.

Sur le monogramme du roi, dans la chambre de Diane de Poitiers, les initiales entrelacées de Henri et de Catherine, «H» et «C», forment malicieusement le «D» de Diane.

Manuel Cohen/Aurimages

On aurait du mal à imaginer aujourd'hui que ce palais dédié aux princes et aux princesses fut à l'origine une demeure... bourgeoise. Chenonceau, la perle des châteaux de la Loire, n'est pas modelé à l'époque par un monarque mais par Thomas Bohier, riche notable et ancien maire de Tours, qui l'offre à son épouse Catherine Briçonnet. Construit de 1513 à 1521 sur les fondations d'un moulin, Chenonceau se dresse alors sur l'eau du Cher comme un palais vénitien, lointain écho de l'Italie rayonnante. Ce n'est pas un hasard : Bohier connaît la péninsule. Il y a tenu les finances des armées de Louis XII et y a aussi fréquenté le doge de Venise, Andrea Gritti, alors prisonnier des Français à Milan. La demeure n'est pas encore prolongée par son fameux pont-galerie, mais la beauté des lieux, les nombreux éléments gothiques qui parsèment harmonieusement le bâtiment, en font déjà une splendeur. L'alcôve italienne échappe pourtant bien vite à son propriétaire... Criblé de dettes, accusé de malversations, Bohier est contraint, en 1535, de céder Chenonceau à François Ier, qui apprécie le domaine «près de nos fourêts d'Amboise et de Montrichard où nous allons souvent chasser et prendre nostre passe-temps». Mais c'est sous le règne de son fils, Henri II, que Chenonceau va entrer dans l'Histoire, au moment où il devient le théâtre d'une rivalité qui va en faire, pour toujours, le «château des Dames».

Diane, habile courtisane, a assisté à la naissance... de son futur amant

D'un côté, Catherine de Médicis, reine de France. De l'autre, Diane de Poitiers, favorite d'Henri II. Ou plutôt, comme la légende fut soufflée par la propagande anticatholique des protestants et par la misogynie de l'époque : le monstre machiavélique venu d'Italie face à la catin avide de pouvoir et d'argent... L'intrigue se trouve condensée dans la chambre de Diane de Poitiers, qui s'était vue offrir le domaine par son amant en 1547. Sur la cheminée et au plafond, on retrouve le monogramme du roi : les initiales entrelacées d'Henri et de Catherine, «H» et «C» forment malicieusement le «D» de Diane. Ce ménage à trois a pour première particularité la différence d'âge : la maîtresse est de 19 ans plus âgée que son amant. Diane de Poitiers (un nom qui n'a rien à voir avec la ville, puisqu'il est une déformation de Peytieu, et lui vient de sa famille originaire du Dauphiné) est née en 1500. Mariée à 15 ans à Louis de Brézé, sénéchal de Normandie, de 40 ans son aîné, Diane se retrouve très vite veuve avec deux filles, en 1531. Habile courtisane, elle a assisté à la naissance d'Henri, le

René Gabriel Ojéda/Agence de la RMN

Diane de Poitiers

(1500-1566)

Comtesse de Saint-Vallier, duchesse de Valentinois, celle qui fut surnommée la «plus que reine» demeura pendant plus de vingt ans la favorite d'Henri II, malgré leur différence d'âge.

Dagli Orti/Aurimages

Catherine de Medicis

(1519-1589)

Fille de Laurent II de Médicis, cette Florentine devint reine de France en 1547 puis régente en 1560. Longtemps jugée malfaisante, elle est aujourd'hui réhabilitée pour son rôle politique.

deuxième fils de François Ier et de la reine Claude, qu'elle a pu tenir dans ses bras, nouant avec le petit prince des liens qui allaient connaître un singulier développement. Elle a peut-être consolé l'enfant de 7 ans, terrorisé d'être envoyé comme otage à Madrid, en échange de la libération de son père, fait prisonnier à Pavie par Charles Quint. Il se peut que le futur roi, orphelin de mère, peu aimé par son père, n'ait jamais oublié cette tendresse, cette présence... Il saura montrer sa gratitude : en 1531, relâché par les Espagnols, le petit duc d'Orléans, lors d'un tournoi, désigne publiquement Diane de Poitiers comme sa «dame de cœur». Il a 12 ans. Elle est la grande sénéchale de Normandie, comme on l'appelle désormais en hommage à la dignité de son veuvage. En 1533, elle est du voyage de Marseille, avec François Ier et toute la cour, pour y accueillir Catherine de Médicis, âgée de 14 ans, que l'on a promise à Henri. Les fêtes s'achèvent par la consommation du mariage dans un lit doré, sous le regard de François Ier qui veut s'assurer que «chacun d'eux se montre vaillant dans la joute».

Catherine, qui n'arrive pas à donner un héritier à son époux, craint d'être répudiée

Il se trouve que Diane et Catherine sont apparentées, cousines au troisième degré, par la mère française de la petite Florentine, Madeleine de la Tour d'Auvergne. Leurs positions à toutes deux changent brutalement en 1536, avec la mort du dauphin François de France, fils aîné de François Ier. Le prince préféré de Diane, Henri, devient donc l'héritier du trône. Ils deviennent amants quelques mois plus tard, en 1538, alors que la grande sénéchale affiche une superbe quarantaine. Le dauphin est un garçon d'à peine 20 ans, grand, athlétique, ombrageux, très aimé de sa jeune épouse qui rumine en silence l'humiliation de se voir préférer cette maîtresse dans la fleur de l'âge.

D'autant plus que Catherine peine à devenir mère. Le couple n'a toujours pas d'enfants, et cette stérilité va durer encore cinq ans. Catherine craint même d'être répudiée – car preuve est faite que le problème ne vient pas d'Henri, qui a eu, en Italie, avec une certaine Filippa Duci, un enfant naturel. Pensant être stérile, Catherine s'informe, épie les ébats des deux amants en pleurant de rage et de dépit, selon les dires du chroniqueur Brantôme. Le cœur du dauphin vibre plus que jamais pour Diane : «[J'ai] peu de plésyr que j'aré à Fontainebleau sans vous voyr, car ellongné de sèle de quy dépant tout mon byen, il est bien malésé que [je] puisse avoir joie.» Catherine, de son côté, ressasse sa haine : «Jamais femme qui aimait son mari ne put aimer sa putain», dira-t-elle. Elle aura sa revanche, lorsque, le 19 janvier 1544, elle met au •••

Musée de la vie romantique/Roger-Viollet

De 1556 à 1559, Diane de Poitiers confie à l'architecte du roi, Philibert Delorme, la construction d'un pont à cinq arcs surplombant le Cher. Elle fait aussi agrandir et rénover les jardins du domaine, contribuant à faire de Chenonceau l'un des joyaux des châteaux de la Loire.

••• monde un premier enfant (le futur François II) et se hâte d'en donner neuf autres au roi, en moins de douze ans !

La jeune femme n'est donc pas répudiée, mais Henri n'abandonne pas sa favorite pour autant. Il déteste le scandale par-dessus tout, et sa relation avec Diane reste discrète. Les contemporains en parlent peu, même si certains se risquent à critiquer l'influence de cette favorite sur son prestigieux amant. L'ambassadeur de Venise la décrit dans des termes peu flatteurs : «Laide et maigre ; son visage est blême, son nez laid, sa bouche laide.» Elle est, prétend-il, «tellement intime avec sa majesté qu'elle s'ingère dans les affaires de l'Etat». Elle aurait, en outre, «plus de pouvoir que la reine». Dans les couloirs des palais, on nomme d'ailleurs Diane la «plus que reine».

Catherine finira par s'accommoder de ce ménage à trois... au point que Diane est nommée gouvernante des enfants royaux, en 1546. L'année suivante, François Ier meurt après trente-deux ans de règne. La couronne échoit alors à Henri II qui, d'emblée, tâche de récompenser sa maîtresse en lui accordant le titre de duchesse de Valentinois et en lui offrant Chenonceau. Elle aura même droit à une partie de la somme nécessaire à l'embellissement du domaine en reconnaissance des services qu'elle rend «à [la] très chère et très aimée compagne la Reyne». L'architecte de la monarchie, Philibert Delorme, qui a déjà construit pour Diane le château d'Anet, restaure l'intérieur de la bâtisse. Il agrandit le jardin et, contre les crues de la rivière, le fait surélever comme un bastion militaire. Ce superbe parterre s'orne d'un «dédalus», ou labyrinthe de verdure, d'arbres fruitiers et même de mûriers blancs pour l'élevage du ver à soie – la mode des bas de soie s'étant répandue à la cour. Enfin l'architecte, à la demande de Diane, trace un pont à cinq arches, qui prolonge le corridor intérieur du château jusque sur l'autre rive du Cher où se dresse un petit châtelet (aujourd'hui disparu). Les nuits de fête, on éclaire avec des flambeaux les parapets de bronze de ce pont aérien de 60 mètres de long...

Mais si Diane de Poitiers a laissé pour toujours au château son empreinte élégante, elle en aura peu profité. La mort du roi, en août 1559, tué accidentellement lors d'un tournoi, met fin à son règne de favorite. Catherine prend alors sa revanche, son fils François II accédant au trône. Elle en profite pour s'emparer du château de Chenonceau (elle en rêvait) et, magnanime, offre en dédommagement à sa rivale celui de Chaumont-sur-Loire. Diane ne peut guère refuser. La favorite, qui a atteint les 60 ans, se retire en son château d'Anet et s'y éteint sans bruit en 1566.

www.lacollection.com

Catherine de Médicis prêtait des vertus magiques à cet étrange talisman représentant Vénus avec son emblème, une croix surmontée d'un cercle.

La période des fêtes galantes et baroques prend fin au crépuscule de la dynastie des Valois

D'une femme à l'autre... Chenonceau devient alors l'un des séjours de prédilection de la «reine noire», comme ses détracteurs commencent à appeler la veuve d'Henri II, à jamais en deuil. En pleines guerres de Religion, Chenonceau est pour Catherine un havre de paix, de réflexion et, si possible, de réconciliation. C'est dans ce but qu'elle fait bâtir sur le pont, de 1576 à 1581, deux galeries superposées de combles, où l'on pourra loger les princes, les courtisans et leurs serviteurs. Au lendemain de la conjuration d'Amboise, qui a vu les membres du parti protestant (accusés d'avoir voulu enlever le jeune François II) pendus à tous les gibets de la ville, la reine organise à Chenonceau une mémorable fête de l'oubli. François II et sa femme Marie Stuart, reine d'Ecosse, y sont acclamés par toute la cour. Malheureusement, le jeune roi tombe malade et meurt la même année. Son frère, un enfant de 10 ans, lui succède sous le nom de Charles IX. Catherine alors devient régente jusqu'à sa majorité. La bâtisse est à nouveau le théâtre d'un triomphe en l'honneur du jeune roi, en 1565 : lors d'une fête de quatre jours, on se déguise en nymphes et en satyres. On chasse dans la forêt, on installe les barques sur le Cher...

C'est ici aussi que sept ans plus tard, la veille des massacres de la Saint-Barthélemy, Catherine se porte à la rencontre de Jeanne d'Albret, venue marier son fils Henri de Navarre (futur Henri IV) à Marguerite de Valois. Les deux mères se retrouvent à Chenonceau où la licence des mœurs, notamment «l'escadron volant» de la reine, 80 jeunes demoiselles très délurées, chargées de séduire les gentilshommes, scandalise l'austère huguenote. La réputation de Chenonceau comme lieu de débauche n'en est pourtant qu'à ses prémices... D'une constitution fragile, Charles IX meurt à 24 ans, sans laisser d'héritier mâle. C'est donc son frère, Henri III, qui lui succède le 30 mai 1574. Il a beau avoir toujours été le fils préféré de Catherine de Médicis, les notables et la cour voient d'un mauvais œil ce jeune monarque efféminé, aux mœurs réputées dissolues.

En 1577, les pudibonds de tous bords crient au scandale lorsqu'une grande fête est organisée à Chenonceau pour célébrer une victoire militaire sur les huguenots. Le roi apparaît, lors de ce bal dit «des seins nus», habillé en femme, avec robe ample, poitrine découverte et collier de perles, entouré de ses mignons fardés, frisés et pommadés – Catherine de Médicis trônant au bout de la galerie, impassible et tout en noir. C'est le dernier coup d'éclat des Valois à Chenonceau. En 1589, la glorieuse période de fêtes galantes, guerrières et baroques prend fin. Alors qu'elle se rend à Blois pour la réunion des états généraux, Catherine de Médicis, qui tirait en coulisses les ficelles du pouvoir depuis la mort de son mari, prend froid. Elle meurt le 5 janvier d'une pleurésie, au moment où sa politique de conciliation se trouve dans une impasse et que l'ère des Valois entre dans son crépuscule. Huit mois après sa mort, son fils Henri III, dernier de la dynastie, est assassiné par un dominicain ligueur. Chenonceau, comme l'avait voulu Catherine de Médicis, échoit à sa belle-fille inconsolable, Louise de Lorraine. Elle y devient la «reine blanche», selon la couleur du veuvage des reines, qu'elle ne quitte plus. Elle y vit confite en dévotion, mélancolique, contemplant depuis les fenêtres d'un quasi-couvent les deux parterres fleuris et rivaux de Diane, la «plus que reine», et de Catherine, la «reine noire». La «reine blanche» les rejoint dans la tombe en 1601.

La coupe dite de «Diane de Poitiers» conçue par Gasparo Miseroni, est surmontée d'un croissant de lune, motif ésotérique qui fut celui d'Henri II avant son règne.

www.lacollection.com

La cour s'installe à Versailles et quitte Chenonceau qui redevient un palais bourgeois

Reines, duchesses, maîtresses royales désertent alors le château, la cour s'étant fixée en Ile-de-France, puis à Versailles. En 1733, on assiste à un retour au temps des Bohier et de l'ère bourgeoise des débuts : Claude Dupin, un richissime financier, et sa femme Louise achètent le domaine. Expert en économie, Dupin collabore à *L'Encyclopédie* et reçoit dans son hôtel parisien de l'île Saint-Louis les beaux esprits du temps : Marivaux, Buffon, Voltaire et Jean-Jacques Rousseau, qui séjourne à Chenonceau pendant tout l'automne de 1747. «On s'amusa beaucoup dans ce beau lieu, on y faisait très bonne chère, j'y devins gras comme un moine», se souvient le philosophe dans ses *Confessions*. Il y conçoit ce qui va devenir *Emile ou De l'éducation*, à l'intention du petit-fils de Louise Dupin. Le respect dont jouit bientôt, dans toute la région, cette vieille dame des Lumières, sauve le château pendant la Révolution. Elle y meurt en 1799, à l'âge de 92 ans, ayant porté jusqu'à nous ce «château des Dames», auquel elle a su donner, en plus de ses lettres de noblesse, celles de l'esprit. ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL

HENRI III *face à la rumeur*

Scandale à la cour : il se murmure que le roi de France est un inverti, qui aime s'entourer d'éphèbes enrubannés et parfumés. Mais qui sont ces intrigants «mignons» ?

On n'a jamais vu pareille soirée de débauche. Lors d'un bal grandiose donné à Chenonceau, le 9 juin 1577, les femmes «les plus belles et les plus honnêtes de la cour» servent «à moitié nues» les convives, comme l'évoque le mémorialiste Pierre de l'Estoile. Henri III y est comme un poisson dans l'eau. Les oreilles alourdies de diamants, délicatement parfumé, le roi converse avec ses «mignons», des favoris apprêtés comme lui.

Pour certains, le bal a pour objectif de contenter l'esprit paillard de François d'Alençon, frère du roi et membre du parti des «Malcontents», allié des huguenots. Pour d'autres, la fête a été organisée par Catherine de Médicis afin de prouver à la cour l'attirance de son fils pour la gent féminine. Maniéré et adepte du travestissement, Henri III est en effet depuis des années moqué comme un «roi-femme», une «putain fardée» coupable de «bougrerie», un terme fleuri pour désigner l'homosexualité.

«Petitz mignons molz, efféminez» : ainsi persiflent parfois les aristocrates de la cour au passage des favoris du roi. Ronsard lui-même dénonce en vers ses mœurs dissolues : «Le Roi, comme l'on dit, accole, baise et lèche / De ses poupins mignons le teint frais nuit et jour. /Eux, pour avoir argent, lui prêtent tour à tour / Leurs fessiers rebondis et endurent la brèche.» Dans une période marquée par les guerres de Religion, ces jeunes précieux réussissent l'exploit d'être détestés aussi bien par les catholiques de la Sainte-Ligue, emmenés par le duc de Guise, que par les protestants, amateurs de l'écrivain et calviniste intransigeant Agrippa d'Aubigné. Partout dans Paris, les pamphlets les font passer pour «blasphémateurs», «épicuriens», «athéistes». Une réputation qui les poursuivra à travers les âges, si l'on en croit les peintures du XIX[e] siècle de Charles Durupt ou Ulysse Besnard, qui les représentent un bilboquet à la main, en pourpoints aux couleurs vives, le cou engoncé dans des fraises disproportionnées. En bons courtisans, ils ne font pourtant que copier l'attitude du roi. «Henri III aime les parfums, les costumes, les diamants... Ce raffinement tranche avec le caractère rustre des habitués de la cour. Il surprend et choque, rappelle Jean-François Solnon, auteur de *Henri III, un désir de majesté* (éd. Perrin, 2001).

Choquante aussi était la confiance accordée par le roi à ses protégés. Un privilège acquis par ces derniers sur les champs des premières batailles menées par Henri, alors simple duc d'Anjou. «Le futur roi a rencontré ses premiers mignons lors des sièges des villes huguenotes : Jarnac et Moncontour en 1569, puis La Rochelle en 1573, poursuit l'historien. A cette époque, l'armée est divisée par les querelles d'ego et les rivalités entre catholiques et convertis récents, comme Henri de Navarre [le futur Henri IV]. Le jeune homme ressent le besoin de pouvoir compter sur un groupe de fidèles gentilshommes.» Saint-Luc, La Valette, Caylus, François d'O... Ces petits nobles lui jurent fidélité et le suivent jusqu'en Pologne : à l'âge de 21 ans, Henri s'était porté candidat pour le trône vacant du pays. Il y sera élu sous le nom d'Henryk Walezy, roi de Pologne et grand-duc de Lituanie. «Pour eux, cela impliquait de tout quitter pour aller chez les "Barbares" et d'assumer des coûts de transports exorbitants», explique Jean-François Solnon.

Il ne restera pas longtemps à l'Est : à la mort de son frère Charles IX, Henryk devient Henri III, roi de France, et sait se montrer généreux à l'égard de ceux qui l'ont toujours soutenu. Il couvre ses mignons de cadeaux, de charges et d'argent. En 1581, il marie même un de ses favoris, le duc Anne de Joyeuse, à Marguerite de Lorraine qui n'est autre que... la demi-sœur de la reine. Et, honneur suprême, le souverain et son mignon décident d'arborer à la cérémonie les mêmes habits «tant couverts de broderies, perles et pierreries qu'il était impossible de les estimer», rapporte de l'Estoile. Le mariage est, dit-on, prolongé de dix-sept festins.

Les fêtes luxueuses données par le roi, ses cadeaux onéreux, passent mal... «Une partie du peuple ne com-

Gianni Dagli Orti/Aurimages

Les mœurs du quatrième fils de Catherine de Médicis inspireront les artistes du XIXe siècle (peinture d'Ulysse Besnard).

prend pas les largesses de ce roi qui, par manque d'argent, ne parvient pas à lever suffisamment de troupes pour régler les problèmes politiques et religieux du royaume», souligne Jean-François Solnon. A la cour aussi, les distinctions accordées aux mignons font jaser. Pour les opposants au roi et pour les familles aristocratiques jalouses de ces honneurs, tout est bon pour critiquer ces favoris. Puisqu'ils dorment avec le roi, ils sont donc qualifiés de «mignons de couchette», allusion à leur homosexualité supposée. Pourtant, la présence de favoris auprès des personnages importants de la cour n'a rien d'une révolution. Le duc de Guise tout comme François d'Anjou entretiennent leurs propres mignons. Quelques années plus tôt, Henri II invitait régulièrement un grand connétable, le duc de Montmorency, dans sa chambre, sans que jamais il ne lui en ait été fait reproche. «Cette marque de confiance fait partie des mœurs, estime l'historien. Mais, dans le contexte des guerres de Religion, on fait passer l'habitude pour l'exception. On attaque les mignons pour mieux atteindre le roi.»

TOUS SES FAVORIS SONT INHUMÉS DANS L'ÉGLISE SAINT-PAUL

Mais le souverain sait aussi se venger quand on l'attaque. En février 1578, François d'Anjou, alors en froid avec le roi, décide de snober les noces de Saint-Luc, mignon d'Henri III. Fâché, le roi, aidé de Catherine de Médicis, somme le malotru d'assister aux fêtes du lendemain. Là, à peine paru, il se retrouve sous le feu des moqueries des favoris du roi qui singent son maintien, critiquent sa petite taille et son physique disgracieux, sous l'œil impassible du roi.

Le 27 avril 1578, six de ses mignons se retrouvent pour un duel illégal au marché aux chevaux, près de Bastille. La rumeur les veut peu doués pour les choses militaires. Ils sont en réalité ardents au combat et bretteurs dans l'âme. Ce dimanche-là, l'affrontement dégénère. Deux participants meurent sur place, un autre le lendemain. Enfin, Caylus, très aimé d'Henri III, se retrouve percé de dix-neuf coups de dagues. Averti, le souverain propose 100 000 écus au chirurgien qui sauverait son mignon, fait recouvrir les rues alentour de paille afin d'amortir le bruit des sabots et se rend quotidiennement au chevet du blessé pendant les trente-trois jours que dure son agonie. A la mort de Caylus, le roi récupère sur son cadavre une touffe de cheveux et ses boucles d'oreille. Par la suite, ses favoris seront inhumés en grande pompe dans des mausolées érigés pour l'occasion dans l'église Saint-Paul, ironiquement renommée «sérail des mignons».

Cette tristesse affichée alimente encore un peu plus les rumeurs d'homosexualité qui pèsent sur Henri III. Pourtant, le roi est connu pour aimer les femmes, et tout particulièrement son épouse Louise de Lorraine, avec laquelle il n'aura pas d'enfant. «Ce que j'aime, c'est avec extrémité», écrit Henri III en 1579. La phrase pourrait tout aussi bien être attribuée à la reine. Après l'assassinat de son mari par un moine fanatique en 1589, la veuve revêt les habits immaculés du deuil. «Dame Blanche» en son château, elle fait peindre les murs de sa chambre en noir, la décore d'objets funéraires et de croix. Les fêtes dantesques, le froufrou des robes et les gentilshommes poudrés ne sont alors plus qu'un lointain souvenir. ■

JULES PRÉVOST

LA COUR

LA 3D REDONNE

Amboise

LA GRANDE SALLE DU CONSEIL

En juin 1518, François Ier, ici sous un dais brodé de fleurs de lys, accueille Laurent II de Médicis. Ce dernier lui offre des présents, dont quatre tableaux de Raphaël. Sur le mur de droite est adossé l'un d'entre eux : *Saint Michel terrassant le dragon*. Le banc et le sol sont recouverts de tapis d'Orient, très en vogue à l'époque. On en a dénombré près de 200 dans l'inventaire des collections de Louise de Savoie, la mère de François Ier.

VIE AUX CHÂTEAUX

Rien de mieux que les reconstitutions numériques pour plonger au cœur du quotidien des rois et des reines. Avec un comité d'historiens, la start-up française Histovery nous propose une visite guidée grâce à sa tablette HistoPad. Troublante de vérité.

PAR VALÉRIE KUBIAK (TEXTE) ET HISTOVERY (IMAGES 3D)

Amboise

LA SALLE DES GARDES

Une table, un tapis, des porte-hallebardes... Le mobilier et la décoration sont sommaires dans cette pièce à l'entrée du château. Ces hommes font partie de la garde rapprochée du roi. Ils contrôlent l'accès à ses appartements. Tous deux portent les attributs de la noblesse, et notamment une épée. Suspendues sur le mur de droite, deux tentures situent la scène : elles portent les couleurs de Charles VIII (1470-1498) et son monogramme (KA).

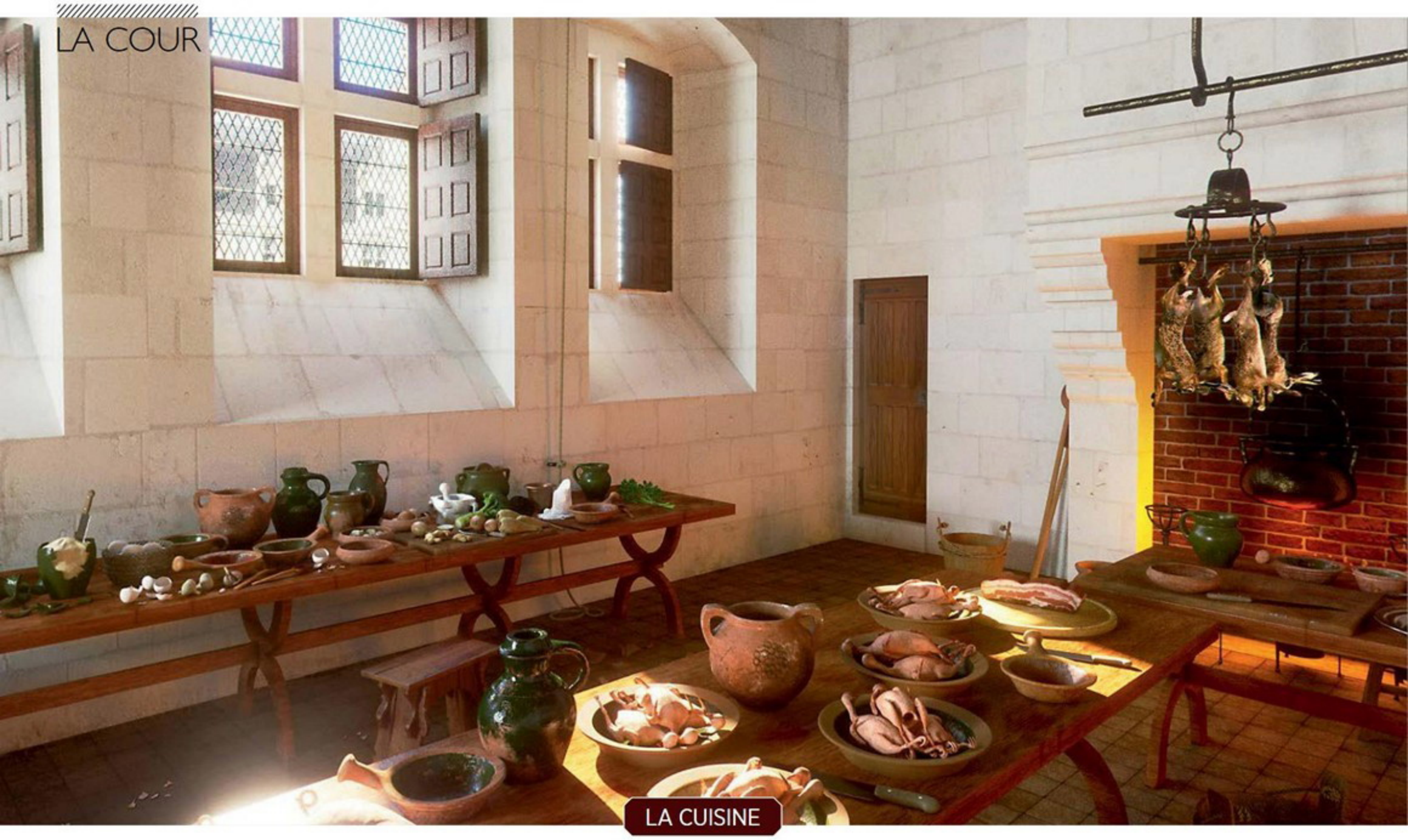
LA COUR

Amboise

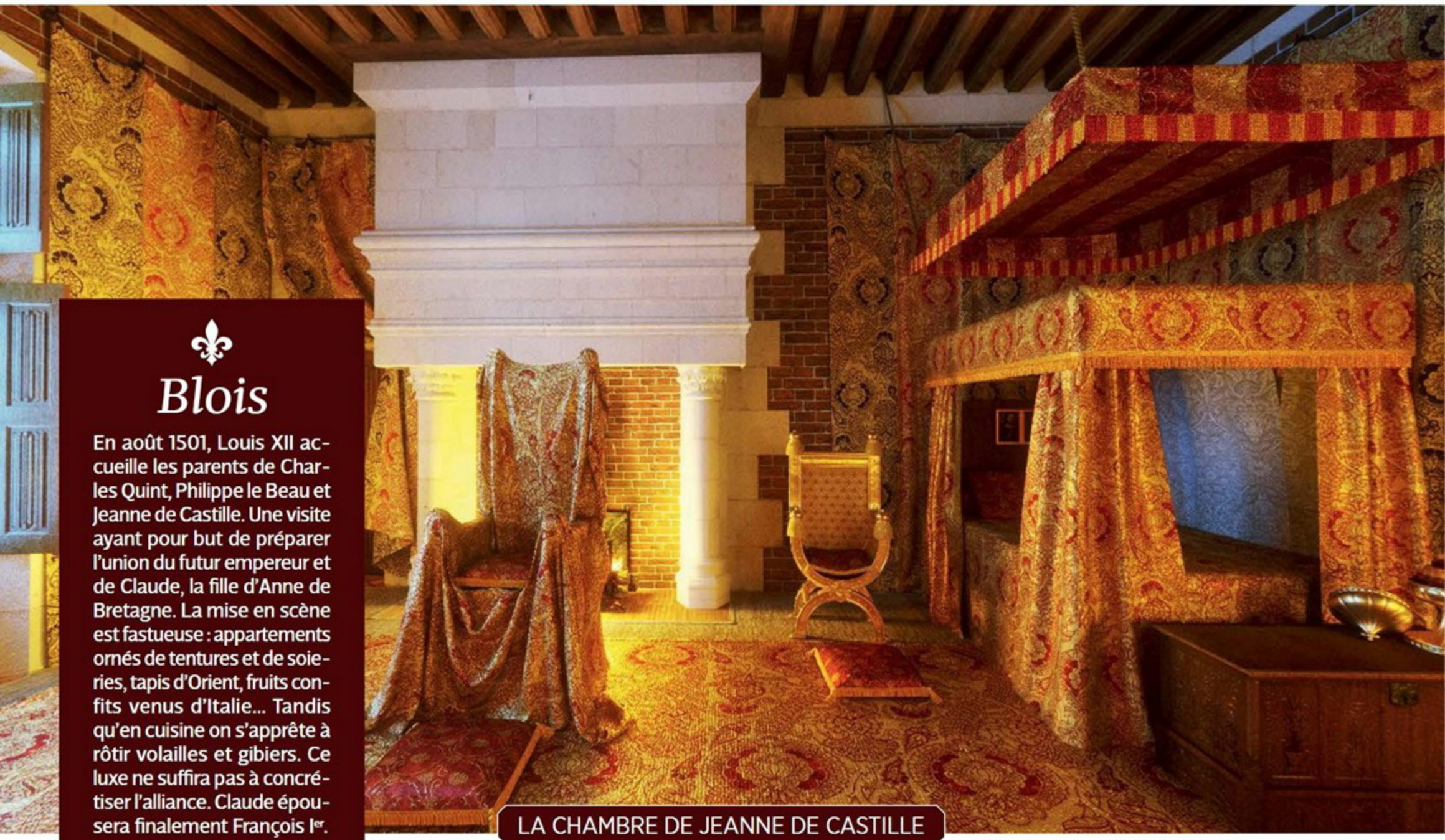
LE JARDIN

Le jardin Renaissance du château, premier du genre dans le royaume, a été conçu par Pacello da Mercogliano en 1495. Sur le modèle italien, il mélange parterres géométriques et profusion d'arbres et de fleurs. Venus de la péninsule, orangers et citronniers entrent dans les compositions. C'est également l'apparition de l'art topiaire comme l'indiquent les ifs taillés (à droite). Au fond, le kiosque abritait une volière pour les oiseaux de chasse ou domestiques.

LA COUR



LA CUISINE



LA CHAMBRE DE JEANNE DE CASTILLE

Blois

En août 1501, Louis XII accueille les parents de Charles Quint, Philippe le Beau et Jeanne de Castille. Une visite ayant pour but de préparer l'union du futur empereur et de Claude, la fille d'Anne de Bretagne. La mise en scène est fastueuse : appartements ornés de tentures et de soieries, tapis d'Orient, fruits confits venus d'Italie… Tandis qu'en cuisine on s'apprête à rôtir volailles et gibiers. Ce luxe ne suffira pas à concrétiser l'alliance. Claude épousera finalement François Ier.

LA GRANDE SALLE DE L'AILE LOUIS XII

CONFISERIES DANS LA CHAMBRE DE JEANNE DE CASTILLE

Blois

LA SALLE DES ÉTATS GÉNÉRAUX

Cette salle a accueilli deux fois les états généraux à la demande d'Henri III, en 1576 et en 1588. Ce sont les comptes rendus de la seconde assemblée qui ont permis de reconstituer cette pièce. Clergé, noblesse et tiers état s'y étaient réunis sur fond de conflit entre le roi et la Ligue catholique. Durant ces journées, Henri III fit assassiner le duc de Guise.

Chambord

LA SALLE DU BANQUET

Serviettes, fourchettes à deux dents, récipients remplis de glace pour conserver les boissons au frais... Dans ses moindres détails, cette reconstitution montre le raffinement dont se parent les tables du XVI[e] siècle. Chaque banquet se composait de cinq services. Ici est représenté le moment des rôts, comme en témoignent ces tourtes à la viande. Quant aux citrons, ils évoquent l'influence de l'Italie sur la gastronomie française.

LES LOGIS DE SERVICE

LA CHAMBRE DE MARGUERITE DE NAVARRE

TENTURES, MEUBLES, LUSTRES... AUCUN DÉTAIL N'EST NÉGLIGÉ

Lorsque l'on visite un château Renaissance, il faut parfois beaucoup d'imagination pour se représenter l'atmosphère qui y régnait au XVI[e] siècle. Au fil du temps, les demeures royales ont été transformées, adaptées au goût du moment, le mobilier dispersé... A moins de disposer d'une machine à remonter le temps, il semble impossible de restituer les fastes du passé. La société Histovery a relevé le défi. Depuis 2013, cette start-up française développe une tablette numérique qui reconstitue des scènes en 3D avec des vues à 360°. Une réalité augmentée qui permet au visiteur de se transporter dans les salons de François I[er], de découvrir la chambre de Marguerite de Navarre ou encore de profiter de l'exubérance des jardins italiens d'Amboise... «Ces immersions expriment bien plus qu'un simple discours, estime Marc Métay, directeur adjoint du château d'Amboise. Elles permettent d'incarner l'histoire.» Car il s'agit bien ici d'histoire. Chaque détail, depuis la texture des tissus jusqu'à la serrure d'un dressoir, est méticuleusement représenté. L'équipe d'iconographes d'Histovery fouille les collections du monde entier pour y dénicher la perle rare. Des recherches qui sont ensuite validées par des comités scientifiques composés d'experts en histoire, en art ou encore en architecture.

Les objets disparus sont parfois recréés d'après gravures. C'est le cas du mobilier par exemple : «Au XIX[e] siècle, on ne supportait pas la polychromie qu'affectionnait la Renaissance. Les meubles anciens étaient systématiquement poncés pour obtenir une couleur brune», explique Yvan Boukef, assistant de conservation à Blois. Les textes sont aussi une aide précieuse. A Chambord, les appartements de Marguerite de Navarre ont été en partie reconstitués d'après les lettres de la princesse à son frère François I[er], et c'est grâce à une ode que la chambre de Charles Quint a pu être recréée précisément. Et quand des salles entières étaient tombées dans les oubliettes de l'histoire, les archéologues du bâtiment sont entrés en scène. A Blois, par exemple, dans l'une des pièces, des marques au mur laissent supposer la présence autrefois de plusieurs cheminées. Les historiens en ont conclu qu'il pouvait s'agir de la salle des rôts, où l'on faisait cuire les viandes. Dans la salle des états généraux, des traces indiquent l'emplacement d'anciennes fenêtres... Une vraie besogne de détective. En charge ensuite aux graphistes 3D et aux développeurs de s'approprier ces indices surgis du passé. Avec un seul but : donner à voir l'invisible. ■

VALÉRIE KUBIAK

Pour en savoir plus sur la tablette HistoPad : histovery.com.

Chambord

Tous les appartements disposaient de leurs dépendances. Dans l'image ci-dessus, on trouve, au rez-de-chaussée, un oratoire et une pièce pour la toilette, avec son baquet. Au premier étage, une autre chambre et le cabinet du médecin personnel de Marguerite de Navarre. Et, partout, des lits d'appoint pour les domestiques. Une simplicité qui tranche avec le mobilier et la décoration dans la chambre de la sœur de François I[er] (ci-contre).

AMBOISE

Le balcon des pendus

En 1560, deux ans avant le début des guerres de Religion, des protestants projettent d'enlever le roi François II. Déjouée, la conjuration sera réprimée dans le sang.

Le 15 mars 1560. Ce jour-là, sur la terrasse du château d'Amboise, ils sont tous là : le jeune roi François II, accompagné de sa mère, Catherine de Médicis, le duc de Guise, le prince de Condé et quelques courtisans. Sous les créneaux des tours, un chapelet de cadavres est accroché. Quelques mètres plus bas, le spectacle est effroyable : des dizaines de têtes sont fichées sur des poteaux. Un homme, sur le point d'être décapité, joint ses mains ensanglantées devant un autre qui se balance sur une potence. Sur la poitrine du pendu s'affiche en toutes lettres «chef des rebelles». Pourtant, le vrai responsable se trouve un peu plus haut, parmi les spectateurs du balcon. Sans mot dire, le prince de Condé assiste au supplice des siens, les «luthériens».

Cette scène effarante fait partie d'un ensemble de quarante estampes réalisées dix ans après les faits par Jacques Tortorel et Jean Perissin. Réfugiés à Genève, à l'instar de milliers d'autres huguenots, ces graveurs lyonnais ont ●●●

Cette gravure d'époque illustre avec force détails le massacre d'Amboise. Sous cette image, les auteurs ont pris soin de désigner nommément les acteurs de la conjuration ratée.

A. La Renaudie pendu, ayant eſté tué par le ſeruiteur de Pardillian, auec vn eſcriteau diſant: la Renaudie dict la Foreſt chef des rebelles. Et depuis ſon corps fut mis en quatre cartiers & ſa teſte ſur le bout d'vne lance deſſus le pont d'Amboiſe.

B. Le baron de Caſtelnau & ſes compaignons deſcapitez.

C. Villemongis ayant trempé ſes mains au ſang de ſes compaignons deſcapitez.

D. Sept penduz aux Creneaux du chaſteau auec longues cordes.

E. Trois teſtes attachees pour memorial ſur vne potence.

F. D'aultres menés au ſuplice.

G. Chaſteau d'Amboiſe.

H. Iardin du Roy dans ledit Chaſteau.

Photo Josse/Leemage

••• mis en images, selon leurs propres mots «les troubles et les massacres advenus en France». Destinées à marquer les esprits – certains diront à «diffuser la propagande» –, les œuvres de Jacques Tortorel et Jean Perissin sont les premiers documents visuels jamais produits sur les guerres de Religion et sur la persécution des protestants. Partout en Europe, elles ont fait office de catalyseurs et provoqué des vagues d'indignation. Or, parmi toutes les séquences qui ont ravagé la France durant la seconde moitié du XVI[e] siècle, la «conjuration d'Amboise» occupe une place particulière : elle n'est ni la plus sanglante ni même la plus mémorable, mais elle est la première. Comme un préambule funèbre aux hostilités à venir.

Tallandier/Rue des Archives

En 1560, le complot des protestants se heurtera à la répression du camp catholique, incarné par François de Guise et son frère Charles de Lorraine (ci-dessus).

Plus d'un quart de l'aristocratie est alors acquise aux idées de la Réforme

Tout commence huit mois plus tôt par un fâcheux accident de tournoi. Blessé à l'œil par le comte de Montgommery, capitaine de la garde écossaise, Henri II passe de vie à trépas le 10 juillet 1559. Le roi est mort, vive le roi ! Sauf que le nouveau souverain en question, François II, n'a que 15 ans. Il est immature et pâle comme la mort. Marié quelques mois plus tôt à Marie Stuart, la reine d'Ecosse, il confie les rênes du pouvoir à ses deux oncles par alliance – François II de Guise et le cardinal Charles de Lorraine. Par une ironie de l'histoire que leurs adversaires ne manqueront pas de relever, les maîtres du royaume de France sont français de fraîche date. Le duché de Lorraine, dont ils sont issus, dépendait du Saint-Empire romain jusqu'en 1542, date à laquelle il devint un Etat souverain «libre et non incorporé» mais placé sous la protection du Saint-Empire. Les deux Guises ont beau été naturalisés français, l'étiquette d'étrangers leur colle à la peau.

D'abord soulagés par la mort d'Henri II, réputé pour son intolérance à l'égard des «hérétiques», les protestants déchantent vite. En décembre 1559, le conseiller au Parlement de Paris, Anne du Bourg, est pendu en place de Grève pour avoir professé ses opinions. Il n'est pas le seul à avoir basculé du côté de la «nouvelle religion» : à cette époque, rapporte l'historien Jean-Marie Constant dans *La Noblesse en liberté* (éd. Presses Universitaires de Rennes, 2004), plus d'un quart de l'aristocratie française est acquise aux idées de la Réforme. Le faubourg Saint-Germain, quartier de la noblesse parisienne, est appelé «la petite Genève», tant il est gagné par la doctrine de Calvin. Deux grands seigneurs de la cour sont les porte-étendards des huguenots : Antoine de Bourbon, roi de Navarre et père du futur Henri IV, et son frère, le prince de Condé, tous deux tenus à l'écart du trône en raison de leurs convictions religieuses.

Au sein du parti réformé – constitué d'une coalition de gentilshommes et de cadres des armées – se fait jour une idée audacieuse : soustraire le roi à l'influence des «Guisards» de gré ou de force. Comme le consentement est exclu, la contrainte paraît s'imposer. Mais l'unanimité est loin d'être acquise : Calvin et la plupart des pasteurs protestants réprouvent la voie de la violence. Quant au prince de Condé, craignant de se compromettre, il ne donne qu'un accord implicite. Sa discrétion est telle qu'il apparaîtra sous le nom de «capitaine muet» dans la correspondance des conjurés.

L'exécution de l'opération est confiée à Jean du Barry, seigneur de La Renaudie, un petit noble du Périgord qui avait été en délicatesse avec la justice pour usage de faux. Homme impétueux en

1 200 conjurés sont accusés de lèse-majesté puis exécutés

quête de respectabilité, il conserve une rancune personnelle contre les Guises. Un an et demi plus tôt, le 4 septembre 1558, ces derniers ont fait exécuter au château de Vincennes son beau-frère, Gaspard de Heu, pour activisme religieux. Réfugié en Suisse, le gentilhomme périgourdin tente de rallier Calvin à la cause des conjurés. En pure perte : «Si le fait me déplaisait, affirmera le théologien, la personne de La Renaudie m'en dégoûtait encore plus.» Dont acte. Le projet rencontre davantage de succès auprès des nobles et des soldats.

En quelques semaines, La Renaudie parvient à recruter un demi-millier de partisans dans tout le royaume. Une assemblée extraordinaire est même organisée à Nantes le 1er février 1560. C'est en effet à cette date que le parlement de Bretagne doit se réunir et qu'un procès retentissant doit s'y tenir. Rien de mieux pour se fondre dans la foule. Au moment convenu, 500 conspirateurs issus de toutes les régions de France convergent vers Nantes. Prêtant serment au «capitaine muet», dont ils ignorent l'identité, ils s'engagent à ne pas agresser la personne du roi, mais se promettent d'évincer «les étrangers», c'est-à-dire les Guises. Le terme «évincer» se prête à plusieurs interprétations. S'agissait-il de les bannir ? De les traduire en justice ? De les passer au fil de l'épée ? Cinq siècles après les faits, la réponse est toujours ambiguë. Seule certitude : l'opération est fixée au 10 mars 1560, au château de Blois où la cour a pris ses quartiers d'hiver. Fort de ces résolutions, La Renaudie court vers la capitale pour en informer le prince de Condé.

Las ! Le gentilhomme ne sait pas tenir sa langue. A Paris, il s'épanche auprès de son ami, l'avocat huguenot Pierre des Avenelles. Affolé, ce dernier s'empresse de divulguer le secret au dénommé Millet, secrétaire des Guises. Les «Lorrains» décident alors de déplacer la cour de Blois à Amboise. Le château du bord de Loire se prêtant davantage à la défense. Ignorant qu'ils ont été découverts, les conjurés se contentent de reporter l'opération de quelques jours. En attendant le signal, ils se retranchent dans la place forte de Noisay, située à une dizaine de kilomètres d'Amboise. C'est alors que les Guises entrent en action et débusquent les conspirateurs : le 15 mars, le repaire de Noisay est pris d'assaut. La plupart des rebelles sont arrêtés sans résistance, les autres se rendent contre la promesse d'avoir la vie sauve. Le 18 mars, La Renaudie lui-même est tué par une décharge d'arquebuse dans la forêt de Château-Renault. Le lendemain, tentant le tout pour le tout, les derniers insurgés attaquent sans succès le château d'Amboise.

Les conjurés ont toujours affirmé qu'ils souhaitaient présenter leurs doléances au jeune roi pour l'affranchir des «usurpateurs». Et si ces «simples» pétitionnaires étaient armés de pied en cap, c'est qu'ils s'attendaient à être freinés par les Guises. Mais pour ces derniers, la question ne fait aucun doute : ils persuadent François II que le coup de main des protestants était destiné à l'éliminer pour le remplacer par Antoine de Bourbon.

La répression est impitoyable : jusqu'à la fin mars, 1 200 conjurés sont accusés de lèse-majesté et exécutés sur-le-champ. François de Guise lance à la cantonade : «J'en tuerai tant qu'il en restera», écrit Jules Michelet dans son *Histoire de France* (Tome 3, 1876, éd. Hachette, 2017). Les pendaisons et les décapitations se succèdent à un rythme tel que les bourreaux, débordés, finissent par jeter des anonymes pieds et poings liés dans la Loire.

Fin mars 1560, l'odeur de la mort est partout présente aux abords d'Amboise

Les acteurs de premier plan, eux, sont conservés pour le spectacle… avec vue plongeante depuis le premier balcon. Le supplice de La Renaudie en est le clou : suspendu à la potence, son corps est écartelé avant d'être ensuite méthodiquement découpé en cinq morceaux pour être exposé aux portes de la ville. Contraint de désavouer ses comparses, le prince de Condé est traîné aux fenêtres «pour qu'il vît mourir ceux qui mouraient pour lui» poursuit Michelet. Pour l'heure, son rang le protège des persécutions. Loin d'éteindre la flamme insurrectionnelle, cette orgie macabre annonce l'heure des représailles. Des gouttes de sang répandues à Amboise, prédit Calvin, «des rivières en découle[ront] par toute l'Europe».

Aux derniers jours du mois de mars 1560, l'odeur de la mort est partout présente aux abords d'Amboise. Un gentilhomme huguenot passe à cheval devant le château où se balancent des grappes de cadavres. Il est accompagné de son fils de 8 ans. «Ils ont décapité la France, les bourreaux !» s'exclame-t-il. Puis, posant la main sur l'enfant, il lui fait cette déclaration solennelle : «Pour venger ces chefs pleins d'honneur, il ne faut pas que ta tête soit épargnée. Si tu l'épargnes, tu auras ma malédiction.» Le père s'appelle Jean d'Aubigné et son petit garçon, Agrippa. Il deviendra l'auteur des *Tragiques* (1616), le plus grand poème héroïque jamais composé sur les persécutions des protestants. ■

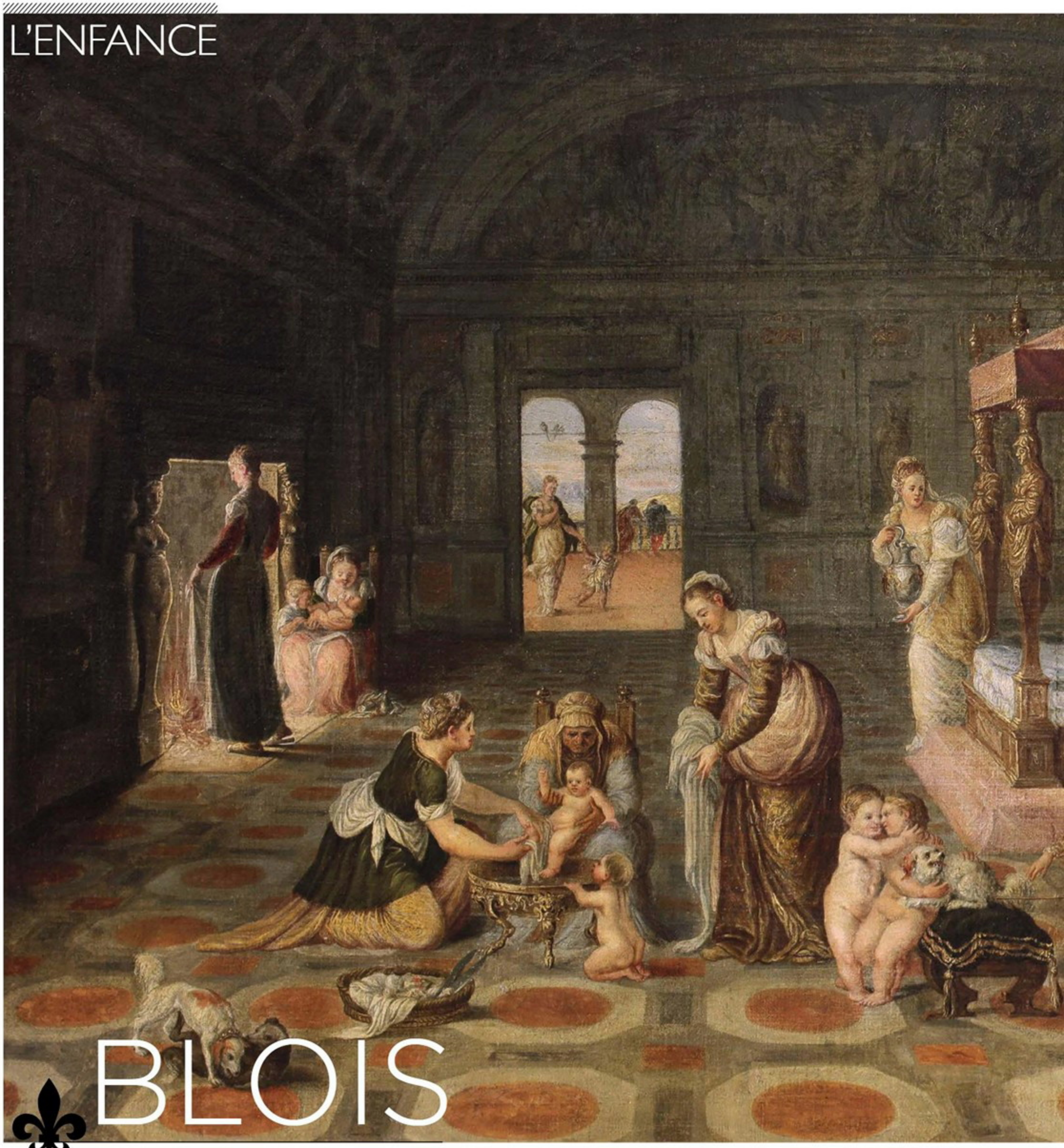
CHRISTÈLE DEDEBANT

Photo Josse/Leemage

Louis Ier de Bourbon, prince de Condé

Sans preuves de sa participation au complot, ce prince de sang ne sera pas inquiété. Il deviendra ensuite le chef des protestants.

L'ENFANCE



BLOIS

Une crèche royale

Carole Bell, ville de Troyes

En accueillant, tout au long du XVI[e] siècle, les enfants des rois et reines de France, ce château, transformé en pouponnière, est devenu l'un des lieux les plus vivants de la cour.

F. Langinie/château royal de Blois

C. Camus

DES PORTRAITS DEMANDÉS PAR LES PARENTS

Les couples royaux avaient pour habitude de commander à des artistes des portraits de leurs enfants. L'occasion pour eux de conserver une image de leurs chérubins qu'ils voyaient rarement. A gauche, Marie de Médicis (1575-1642) est représentée aux côtés de son fils aîné, le dauphin Louis – bientôt Louis XIII –, qui se plaignait d'être moins aimé que son frère Gaston de France. Ci-dessus, le beau Charles d'Angoulême (1522-1545), sixième enfant de François Ier (1494-1547) et Claude de France (1499-1524), avait les faveurs de ses parents.

Tous les jeunes princes et princesses ont été les hôtes de la «Maison des enfants»

Fundación Jakober Collection

RMN-Grand Palais (château de Pau)

À CHACUN SES JOUETS
Cette princesse, probablement Madeleine de France (1520-1537), tient une poupée, tandis que le jeune Henri IV (1553-1610) arbore une épée d'enfant.

BNF

LES GRIBOUILLAGES DE LOUIS XIII (1601-1643)
Le dauphin Louis aimait dessiner. Ce portrait, à la fois précis et maladroit, a été réalisé à l'âge de 4 ans. Il a été retrouvé dans un «journal de la vie active», tenu quotidiennement par son médecin.

Stéphane Maréchalle/RMN

TABLEAU DE FAMILLE Une scène rare : Henri II (1519-1559) et Catherine de Médicis (1519-1589) sont entourés de leur progéniture. Sur leurs dix enfants (ici, on en voit sept), trois devinrent rois de France : François II, Charles IX et Henri III.

Chaque nourrice était considérée comme une «seconde mère»

On l'appelait la «Maison des enfants». Dès leur naissance, les futurs héritiers du trône étaient envoyés dans cette «crèche» constituée d'un personnel dévoué jour et nuit à leur service. «Sous Catherine de Médicis, elle rassemblait plus de 300 personnes !» raconte Elisabeth Latrémolière, conservatrice du château royal de Blois. Cette «maison» dédiée n'avait pas de lieu fixe. Elle changeait de demeure royale, adoptant le même mode de vie itinérant que celui de la cour, qui se déplaçait de château en château pour éviter les épidémies sévissant dans tout le royaume – mais aussi les complots.

Parmi les lieux d'accueil, le château de Blois était le plus apprécié des jeunes princes et princesses car il incarnait «une douceur de vivre digne d'une demeure familiale», souligne Elisabeth Latrémolière. La reine Claude de France, qui grandit à Blois avant d'épouser en 1515 François Ier, resta fort attachée à cette résidence. Après avoir donné naissance à sept enfants – dont le futur roi Henri II – dans les châteaux d'Amboise et de Fontainebleau, elle décida de les faire élever ici. Ils y demeurèrent jusqu'à sa mort en 1524... De 1551 à 1559, ce sont les dix enfants royaux d'Henri II et Catherine de Medicis qui restèrent 189 jours à Blois. Parmi eux, les futures têtes couronnées François II, Charles IX et Henri III. Même la jeune reine d'Ecosse Marie Stuart, alliée catholique de la France contre l'Angleterre protestante, y passa une partie de sa jeunesse, de 1548 à 1560, recevant ainsi une éducation à la française.

Comment fonctionnait cette «Maison des enfants» ? Parmi le personnel présent, on trouvait des médecins, des cuisiniers, mais aussi des fruitiers ou encore des ébénistes chargés de fabriquer berceaux et chaises hautes. Au milieu de ces serviteurs, la nourrice jouait un rôle primordial. Elle partageait la chambre du prince ou de la princesse jusqu'à ses 7 ans, âge de la fin de cette éducation élémentaire. Nombreux sont les jeunes enfants qui conservaient cette seconde mère auprès d'eux une fois la majorité atteinte, à 14 ans. Les jouets étaient présents, «notamment des services de vaisselle que l'on appellerait aujourd'hui des dînettes», explique Elisabeth Latrémolière, mais l'éducation passait surtout par l'apprentissage des bonnes manières et par l'alphabétisation, si chère à la dynastie des Valois. Les enfants apprenaient à lire dans des livres de prières et suivaient des cours de danse et de musique. Une école de l'art de vivre en société assurée par des précepteurs, des musiciens et des danseurs, dirigés eux-mêmes par un gouverneur et sa femme, nommés par le couple royal.

Les exercices guerriers faisaient aussi partie de l'éducation des garçons, dès la petite enfance. Entraînés à l'art de combattre sur un champ de bataille, ils possédaient des armures façonnées à leur taille et recevaient des cours de stratégie militaire. Une façon de les préparer à leurs responsabilités futures. Ainsi, certains chérubins montraient très tôt un fort tempérament. A 3 ans, François de France, fils aîné de François Ier mort prématurément en 1536, ne souhaitait plus mettre de robe, habit traditionnel porté par les enfants jusqu'à 7 ans. Le roi soutint cette décision dans une lettre adressée au gouverneur. «Je ne fais point de doute qu'il ne sache très bien ce qui lui est nécessaire», écrivit-il. Autre forte tête, le futur Louis XIII (1601-1643), «qui recevait parfois des coups de fouets», indique Elisabeth Latrémolière. Il fut le dernier enfant à habiter Blois, délaissé ensuite par Louis XIV (1638-1715) qui préféra installer de manière fixe un appartement des «Enfants de France». A Versailles, bien sûr. ■

PAULINE POUTREL

F. Raux/RMN-Grand Palais (musée de Cluny-musée national du Moyen Age)

DES FIGURINES POUR GUERROYER
Ces soldats miniatures en pierre permettaient aux jeunes princes d'apprendre à faire la guerre tout en s'amusant. Une fois la majorité atteinte, à 14 ans, ils étaient autorisés à rejoindre les champs de bataille.

L'INSPIRATION ITALIENNE

Parfois nommée «galerie Henri II», la salle de bal fut autrefois une simple loggia. François Ier décida de la transformer en salle de réception pour organiser des fêtes. Sur les murs, on peut admirer des peintures du Primatice, inspirées de figures gréco-romaines.

Marc Deville/AKG-images

FONTAINEBLEAU

Le foyer des arts

En 1528, François Ier transforme une bâtisse médiévale, près de Paris, pour y loger sa cour. Le château deviendra l'épicentre d'un renouveau esthétique sans précédent.

www.bridgemanimages.com

LE CHÂTEAU

Une splendeur... à des fins politiques

Pour éblouir Charles Quint, alors maître d'une grande partie de l'Europe, François Ier lança, en 1528, un gigantesque chantier à Fontainebleau.

Centaure, ours, crevette ! A la cour, chacun se souvient des tenues extraordinaires portées par François Ier à l'occasion des festivités du carnaval de l'an 1542. Le château de Fontainebleau est alors célèbre pour ses bals, mascarades et fêtes fastueuses, dont les costumes et la mise en scène sont imaginés par les plus grands artistes, comme Léonard de Vinci. Mais Fontainebleau est bien plus qu'une demeure consacrée au bon plaisir du roi. La somptuosité des lieux, fruit du talent d'artistes, italiens pour la plupart, conviés à grands frais par François Ier, est aussi là pour servir les ambitions politiques du monarque.

Ce décor de la galerie François Ier a été réalisé par Rosso Fiorentino. Symbole de la sagesse depuis l'Antiquité, l'éléphant y représente le monarque.

Tout commence en 1526, lorsqu'à son retour de captivité d'Espagne, le roi décide de quitter les bords de la Loire et son sublime château de Chambord pour fixer le cœur politique du royaume à Paris. Dans la région, il fait alors édifier ou restaurer plusieurs palais, dont le Louvre, le château de Madrid – aujourd'hui disparu – et Fontainebleau. Ici, il ne restait qu'une bâtisse médiévale en piteux état. En une vingtaine d'années, le monarque la transformera en une splendide demeure Renais-

Gérard Blot/agence photo de la RMN

sance. De la structure originelle, il ne conserve que le donjon, restauré, et il établit un nouveau plan qui s'articule autour de la galerie François Ier, futur joyau du palais. Le chantier est gigantesque : on bâtit, on agrandit, on ajoute des dépendances, on aménage des jardins avec pins méditerranéens et statues à l'antique...

Dans la bibliothèque : plus de 3 500 ouvrages, dont de précieux manuscrits grecs

Tout au long de son règne, le roi de France continue de modifier son château, à l'image de la chapelle, dont la construction, décidée en 1531, s'achève quinze ans plus tard. A l'intérieur, le roi confie les décorations à des artistes italiens qui donneront naissance au courant artistique que l'on nommera «l'école de Fontainebleau». Dans ces lieux magnifiquement décorés, François Ier accumule une très riche collection d'œuvres d'art qui lui viennent d'Italie ou des Flandres. Il y constitue aussi l'une des plus riches bibliothèques d'Europe, fournie de plus de 3 500 ouvrages, dont de précieux manuscrits grecs. C'est aussi dans ce château, son favori, que le roi passe la plus grande partie de son temps, entouré de plus d'un millier de personnes, serviteurs, famille, ambassadeurs étrangers et membres de la cour. Certains finissent d'ailleurs par s'établir dans la ville de Fontainebleau.

Seule œuvre de la galerie signée du Primatice, cette fresque représente Danaé, maîtresse de Zeus. La présence de Cupidon rappelle que, pour François Ier, «une cour sans femmes était comme un jardin sans fleurs».

Au château, fêtes, art et diplomatie s'entremêlent. Comme en décembre 1539, lorsque le roi reçoit l'empereur Charles Quint. Celui-ci a droit à tous les honneurs : banquets et tournois succèdent aux chasses dans la forêt qui regorge de cerfs et de sangliers. Tant de magnificence permet à François Ier de réaffirmer sa puissance face au souverain qui l'a défait quatorze ans plus tôt, à Pavie. L'empereur aura même droit à un privilège rarement accordé : une visite de la galerie François Ier. Un lieu qui faisait dire à Vasari, peintre et historien de l'art italien de l'époque, que Fontainebleau était presque «une nouvelle Rome»... Le monarque bâtisseur français a gagné son pari : il a prouvé que la gloire d'un souverain ne se trouvait pas que sur les champs de bataille, mais dans les fastes, les symboles et la pierre éternelle. ■

ANNE DAUBRÉE

L'ÉCOLE

Au cœur d'une révolution esthétique

Le mécénat de François Ier, qui a fait venir de grands artistes italiens, a permis la naissance d'un style novateur : l'école de Fontainebleau.

L'œuvre accomplie a largement dépassé les plus folles espérances du roi... En confiant la décoration de son château à des maîtres du maniérisme italien, héritiers de la Renaissance, François Ier s'attendait certes à voir surgir des décors somptueux et sophistiqués. Mais ce fut bien plus encore... Le talent conjugué de Rosso Fiorentino, Primatice et de bien d'autres artistes, passés ou non à la postérité, a donné naissance à un véritable courant artistique qui prendra le nom de son berceau : «l'école de Fontainebleau». «C'est un style en soi, qui tire sa source de foyers artistiques italiens», précise Oriane Beaufils, conservatrice du patrimoine au château de Fontainebleau.

En France, François Ier n'est certes pas le découvreur de l'art italien : dès 1494, au cours des campagnes d'Italie, l'aristocratie française fréquente les cours transalpines, tombe sous le charme du talent de ses peintres et sculpteurs. Elle se passionne pour le Rinascimento qui s'épanouit. Ce retour aux modèles antiques, accompagné d'une vision nouvelle du monde, contraste avec le style gothique, médiéval, essentiellement religieux, qui prédomine encore en France. Déjà, en 1495, Charles VIII, désireux d'importer ce style italien, fait venir de la péninsule plusieurs artistes, comme Guido Mazzoni, sculpteur, et une vingtaine d'artisans, afin qu'ils travaillent dans son château d'Amboise. Mais c'est un peu plus tard, au XVIe siècle, alors que l'ère du gothique est en train de s'éteindre, que «François Ier va accélérer cette italianisation. Il est le roi qui fait venir Léonard de Vinci en France, qui collectionne les œuvres des artistes italiens et, surtout, qui confie la décoration du château de Fontainebleau à des artistes dont l'empreinte va être déterminante», ajoute Oriane Beaufils.

www.lacollection.com

Gabrielle d'Estrées et une de ses sœurs (vers 1594). L'érotisme de la scène tranche avec l'austérité de l'art médiéval et religieux. Certains ont interprété la tenue du mamelon de la favorite d'Henri IV comme l'indice d'une grossesse.

UNE ARMÉE DE FRESQUISTES

Ainsi, durant une quarantaine d'années, Rosso Fiorentino et Primatice assurent successivement la direction de la décoration du palais, transformant salons, chambres, salles de bals... Le premier à se rendre en France, en 1530, est Giovanni Battista di Jacopo, surnommé «Rosso Fiorentino» (le Roux de Florence). A la tête d'une armée de fresquistes et de stucateurs, il impose son style puissamment expressif jusqu'à sa mort, dix ans plus tard. Peintre talentueux et érudit, pétri de culture florentine, très marqué par Michel-Ange, il réalise notamment le décor de la galerie François Ier qui relie les appartements du roi à la chapelle. D'une sophistication extrême, cette œuvre deviendra l'emblème de l'école de Fontainebleau pour son art inédit de la mise en scène qui combine stucs blancs, bois et fresques, et la force de ses peintures.

Sous un plafond de bois encaissé auquel répond le dessin du plancher, les murs sont ornés de nombreux hauts-reliefs en stuc. Déesses grecques, nains et centaures, héros graciles évoquant des statues de Donatello, ainsi que d'innombrables motifs ornementaux structurent l'espace et participent au récit, autant que les fresques qu'ils encadrent. Ces peintures représentent des personnages aux postures tendues à la Michel-Ange, peints de couleurs crues, qui composent des scènes d'une grande expressivité. Des récits •••

DEA/Dagli Orti/www.agefotostock.com

La poésie et les femmes sont mises au premier plan, comme sur ce *Parnasse* (milieu du XVI^e siècle), du nom du massif montagneux qui abritait les Muses dans la Grèce antique.

DEA/Dagli Orti/www.agefotostock.com

Petit déjeuner galant (détail, vers 1540). Gastronomie, réception, fêtes somptueuses... François Ier va initier la société de cour qui atteindra son apogée sous Louis XIV.

••• mythologiques recherchés éclipsent les thèmes religieux de l'art gothique. A l'image de la très symbolique fresque *L'Ignorance chassée*, où le roi atteint la porte lumineuse du temple de Jupiter, armé d'une épée et d'un livre, laissant derrière lui une foule de personnages torturés aux yeux bandés (les «ignorants»). Ainsi, la galerie, dont l'apologie des qualités du roi forme la trame, rassemble des scènes au sens parfois masqué, pour le plus grand plaisir des hommes de lettres de la cour qui rivalisent en interprétations.

LE CANON DE BEAUTÉ BELLIFONTAIN

Il manquait, pour composer le style de l'école de Fontainebleau, une touche subtile, l'harmonie et la sensualité des corps, contrepoint à l'expressivité violente de Fiorentino Rosso. Ce sera le rôle du pinceau de Francesco Primaticcio, dit Primatice, peintre originaire de Bologne. Il arrive au château deux ans après Rosso Fiorentino et travaille sous ses ordres jusqu'à la mort de celui-ci, avant d'occuper sa place les trente années suivantes. «Il est le créateur du canon de beauté bellifontain, d'une sensualité qui s'inscrit dans un idéal néoplatonicien où la beauté et le plaisir des corps constituent une étape vers une contemplation supérieure», explique Oriane Beaufils. Formé à Mantoue auprès de Jules Romain, Primatice a nourri son inspiration de l'œuvre des artistes les plus élégants, Raphaël et Parmesan. A Fontainebleau, il introduit le dessin de corps féminins voluptueux, allongés au point de s'affranchir de l'anatomie, dans un mouvement plus esthétique qu'expressif. Mais au-delà de ces deux grands maîtres, l'école de Fontainebleau est aussi l'œuvre d'une multitude d'artistes qui ont dessiné, décoré, réalisé des projets de tapisseries, mis en scène des fêtes...

Certains sont passés à la postérité, à l'image de Nicolo dell'Abate, venu de Modène en 1552, qui a apporté ses talents de coloriste et sa vision des paysages enchantés. Ou encore de Benvenuto Cellini, célèbre orfèvre. Nombre de ces artistes venaient d'Italie, mais certains étaient français, comme le prouvent les livres de comptes du roi. «L'école de Fontainebleau est aussi une école au sens premier du terme. De nombreux jeunes artistes, comme Léonard Thiry, apprennent des techniques comme la fresque, moins connue en France, sous la direction de ces maîtres italiens», explique la conservatrice.

Ces jeunes artistes vont devenir sculpteurs, peintres, graveurs... Grâce à eux, le style de l'école de Fontainebleau va connaître une vaste diffusion. Les motifs bellifontains voyagent à travers le royaume et au-delà de ses frontières, vers le nord, jusqu'en Flandre, et en Italie, à Rome, Venise ou encore à Vicence où le palais Thiene abrite une cheminée qui prend la forme d'un gigantesque masque de stuc blanc... Pendant ce temps, Fontainebleau commence à voir affluer des peintres flamands chassés par la Réforme, qui enrichissent la grâce du maniérisme de leur art du détail. Et, avec la mort de Primatice, en 1570, leur influence, jointe à celle des Français, grandit. Mais c'est vingt ans plus tard, avec l'avènement d'Henri IV, qui relance les projets de décoration du château, que naît la «seconde école de Fontainebleau». Ambroise Dubois, Toussaint Dubreuil et Martin Fréminet constituent les figures majeures de ce mouvement artistique qui ouvrira la voie à la grande peinture française du XVIIe siècle. ■ **A. D.**

Les fêtes royales s'exposent

A l'automne 2020, se tiendra à Fontainebleau une exposition sur les fêtes et cérémonies de la cour des Valois dans leurs diverses résidences royales. Avec des dessins de costumes de mascarade de Rosso et Primatice, ou encore une pièce de la tenture de la galerie François Ier, prêtée par le Kunsthistorisches Museum de Vienne.

LES ŒUVRES

Une profusion de talents singuliers

François Ier a réuni ici de nombreuses peintures et sculptures, composant une imposante collection que Catherine de Médicis va continuer d'enrichir.

Huile sur toile. H. : 1,09 m. L. : 0,89 m.

Portrait de François Ier

TIZIANO VECELLIO, DIT TITIEN

[1539]

Désireux de s'attirer les bonnes grâces du monarque, le poète Pierre l'Arétin a commandé ce tableau à Titien, célèbre pour ses portraits. A défaut de modèle vivant, l'artiste s'est inspiré d'une médaille gravée de Cellini, un chapeau noir à plume remplaçant la couronne de laurier, ce qui explique la présentation de profil.

Or, ébène et ivoire. H. : 23,3 cm. L. : 21,5 cm.

La Salière

BENVENUTO CELLINI

[entre 1539 et 1543]

C'est l'unique pièce d'orfèvrerie restante, parmi toutes celles réalisées par Benvenuto Cellini pour François Ier. En 1540, le roi avait fait venir à la cour le célèbre artiste florentin. *La Salière* représente Cybèle, déesse de la Terre, et Neptune, dieu de la Mer. Des boules d'ivoire encastrées sous le socle permettent de déplacer la salière sur la table.

Huile sur bois. H. : 77 cm. L. 53 cm.

La Joconde

LÉONARD DE VINCI

[entre 1503 et 1506]

L'œuvre a été acquise par François Ier en 1518. A l'origine, il s'agit du portrait de la femme d'un marchand italien, Francesco del Giocondo. En 1516, Léonard de Vinci l'emmène avec lui en gagnant la France à l'invitation du roi. Dans ses bagages figuraient aussi *La Vierge aux rochers* et *Saint Jean-Baptiste* qui rentreront dans les collections royales.

De gauche à droite : Histovery ; www.bridgemanart.com ; Aurimages.

Les récits mythologiques et la sensualité

Huile sur bois transférée sur toile.
H. : 2,68 m. H. : 1,61 m.

Saint Michel terrassant le démon

RAPHAËL

[1518]

L'œuvre a été réalisée expressément pour François Ier, grand maître de l'Ordre de Saint Michel. Il s'agit de l'un des cadeaux diplomatiques adressés au monarque français par le pape Léon X. Ce dernier a aussi offert *La Sainte Famille*, une œuvre signée du même artiste, à la reine Claude.

Huile sur bois. H. : 76 cm. L : 54 cm.

Lucrèce

JOOS VAN CLEVE

[entre 1520 et 1525]

François Ier ne s'intéressait pas seulement à l'Italie, mais aussi aux peintres du Nord. Il a acheté plusieurs tableaux à Joos Van Cleve, artiste anversois très renommé, qu'il a même invité à sa cour en 1532. Le peintre a également réalisé les portraits du roi et d'Eléonore d'Autriche qui font aussi partie de la collection royale.

Bronze. H. : 1,91 m. L. : 1,50 m.

Le Laocoon d'après l'antique

PRIMATICE

[vers 1540]

Dans les années 1540, le roi envoie Primatice à Rome prendre des moulages d'œuvres antiques et fait installer à Fontainebleau un atelier pour fondre les bronzes, dont celui du *Laocoon*. Une manière de contourner le refus de Léon X de lui donner la sculpture grecque originale. L'œuvre représente une scène de *L'Odyssée*.

éclipsent les thèmes religieux de l'art gothique

Huile sur bois. H : 1,85 m. L. : 1,37 m.

La Charité

ANDREA DEL SARTO

[1418]

En 1418, Andrea del Sarto, peintre florentin, vient d'arriver à la cour lorsqu'il réalise ce tableau représentant une femme allaitant un bébé. Il s'agit probablement d'une célébration de la naissance du dauphin, destinée à conforter les bonnes dispositions du roi à l'égard du peintre. Ce qui ne l'empêchera pas de repartir pour l'Italie où il a laissé sa femme.

Peinture sur parchemin. H. : 30 cm. L. : 19,5 cm.

Les Grandes Heures d'Anne de Bretagne

JEAN BOURDICHON

[entre 1503 et 1508]

Ce livre destiné à accompagner les prières fut réalisé pour la reine Anne. Il a ensuite été légué à sa fille Claude, épouse de François Ier. Ce chef-d'œuvre de l'enluminure, décoré par le peintre tourangeau Jean Bourdichon, a fini par quitter le domaine privé du roi et de sa famille pour intégrer la bibliothèque royale.

Papier pierre noire, sanguine. H. : 32,5 cm. L. : 22cm.

Portrait d'Anne de Pisseleu, duchesse d'Etampes

JEAN CLOUET

[vers 1530]

Ce portrait de la maîtresse de François Ier fait partie de la série de 130 dessins et portraits des membres de la famille royale et de son entourage réalisés par Jean Clouet, peintre à la cour. Ils servaient à la préparation des tableaux mais étaient déjà considérés comme des œuvres à part entière.

De gauche à droite : Leemage (x2) ; Gérard Blot/RMN ; AKG-images ; BNF ; Leemage.

LE CHOIX DE GEO HISTOIRE

CHÂTEAUX EN FÊTE

Expositions, reconstitutions, spectacles, conférences, jeux de piste, bals, concerts… Pour célébrer 1519, année faste de la Renaissance française, la région propose un florilège de manifestations culturelles dans le but d'éblouir le visiteur. Immersion dans le XVIe siècle garantie !

PAR CHARLOTTE CHAULIN ET DAVID PEYRAT

BOURGES
(CHER)

AU CŒUR DE L'ARCHITECTURE

Une expérience inattendue qui en bousculera plus d'un(e). Pour se confronter physiquement à la Renaissance, l'architecte Pauline Sauveur propose, avec ses étudiants en art, un parcours atypique à travers de gigantesques installations inspirées d'édifices de l'époque (tours, terrasses). On pourra ainsi pénétrer dans des formes géométriques, circulaires et carrées, imaginées par Vitruve, architecte de l'Antiquité redécouvert à la Renaissance, et par Albrecht Dürer, peintre du XVIe siècle et théoricien de la perspective linéaire.

Exposition «Corps en échos, de l'Homme de Vitruve au corps contemporain», du 3 avril au 5 mai 2019, à l'hôtel Lallemant, 5, rue L'Hôtel Lallemant, 18000 Bourges.

AU SERVICE DE L'ART

Le vitrail fait peau neuve à la Renaissance. Une application numérique instructive, téléchargeable sur téléphone et tablette dans la cathédrale de Saint-Etienne, montre son évolution à travers l'art de Jean Lécuyer, peintre verrier majeur, influencé par son séjour en Italie au début du XVIe siècle. A l'aide de schémas, on apprend, par exemple, la technique du verre plaqué, procédé qu'il utilisait pour superposer les couleurs sur les vitraux. Son travail méticuleux en met plein les yeux.

Exposition «Le vitrail à la Renaissance», du 1er juillet 2019 au 31 janvier 2020. Informations à l'Office du tourisme, 21, rue Victor Hugo, 18000 Bourges.

VIVE LES NOUVEAUX MONDES !

Comparer la découverte de nouveaux continents, au XVIe siècle, aux migrations actuelles ! Tel est le

RENAISSANCE EN CENTRE-VAL DE LOIRE

pari osé de deux artistes, l'un français l'autre néozélandais, qui mettent en parallèle le «petit âge glaciaire» du XVI[e] siècle avec le réchauffement climatique du XXI[e] siècle. Point commun entre ces deux époques : le déplacement des populations (pendant la Renaissance, l'Europe se dépeuplait pour cause de refroidissement) causé par les dérèglements météorologiques. L'apparition de nouveaux mondes est symbolisée par des bouteilles en plastique, fléau écologique contemporain.

Exposition «Bouteille à la mer/message in a bottle, changement climatique et nouveaux continents», du 4 avril au 24 novembre 2019, au Muséum d'histoire naturelle, 9, allée René Ménard, 18000 Bourges.

LES MACHINES DE LÉONARD SE RECYCLENT

Léonard de Vinci aurait apprécié cette exposition installée dans le premier hôtel particulier de la Renaissance française. Parmi les machineries reconstituées d'après les dessins du maître, d'élégantes ailes de moulins mues par un habile système de poulies. Originalité : les œuvres sont fabriquées avec du matériel de récupération. Bois, plastique, métaux... Une façon écologique et novatrice de redonner vie aux objets mécaniques de cet ingénieur hors pair. Et à sa force créatrice.

Exposition «Le musée des machines», du 1er juin au 31 octobre 2019, à l'hôtel Lallemant, 5, rue L'Hôtel Lallemant, 18000 Bourges.

AINAY-LE-VIEIL

(CHER)

LA SCIENCE EST AU JARDIN

La Loire, ce jardin de la France. Les allées du château accueillent un parterre de scientifiques et d'historiens venus expliquer l'esthétique des •••

●●● espaces verts, lieux de vie de la Renaissance. Reconnaissables à leurs plates-bandes symétriques, ces jardins à la française répondaient à des critères bien précis : présence obligée de terrasses, canaux, cascades, fontaines et statues à l'effigie de personnages mythologiques. «Un paysage maîtrisé», explique-t-on, qui avait pour but de rappeler la Rome antique. Les botanistes en herbe ne manqueront pas le cours sur l'introduction de nouvelles espèces végétales au XVI[e] siècle, telles que la renoncule ou la jacinte. De quoi avoir la main verte.

Colloque «Le jardin de la Renaissance entre arts et sciences», les 16 et 17 juillet 2019, au château, 7, rue du Château, 18200 Ainay-le-Vieil.

ORLÉANS
(LOIRET)

DANS UNE VILLE DU XVI[E] SIÈCLE

Une heureuse alternative au faste des châteaux. Cette visite guidée «populaire» dans l'Orléans d'autrefois plonge le visiteur dans une des cités les plus animées du royaume de France. Des guides-comédiens font revivre l'ambiance des quartiers misérables et des foires à bestiaux, tout en contraste avec les superbes hôtels particuliers de cette métropole. «Sous Louis XII, devenu roi de France en 1498, la ville n'en finissait pas de s'agrandir», apprend-on. Un voyage dépaysant dans le temps.

Spectacle de rue «Comme si j'y étais», du 30 mars au 29 juin 2019, départ de l'hôtel Groslot, place de l'Etape, 45000 Orléans.

DANS LE SECRET DES ARCHIVES

Qui n'a jamais rêvé de mettre à jour le passé enfoui de son village ? Orléans ouvre la porte de ses archives municipales, où sont endormis des centaines de documents du XVI[e] siècle très bien conservés. Une impressionnante mine d'informations historiques... Dans une ambiance studieuse, on découvre, entre autres, que la cité accueillait une université dès 1306, localisée dans divers endroits. Elle fut par la suite installée dans les «Grandes Ecoles de France», un vaste bâtiment à deux salles construit au XVI[e] siècle. L'édifice sera démoli en 1824,

Jacques Garcia

A Chambord, la somptueuse chambre de François I[er] reconstituée en 3D.

époque de grandes transformations urbaines. Plein d'autres secrets de ce type sont à découvrir.

Exposition «Archives en Renaissance», du 22 mai au 20 novembre 2019, aux archives municipales, 1, place de l'Etape, 45000 Orléans.

TALCY
(LOIR-ET-CHER)

HOMMAGE AUX MUSES

«Mignonne, allons voir si la rose...» Dans le domaine du château de Talcy, un parcours, riche en rimes et en prose, revient sur les amours de Cassandre, fille du premier propriétaire qui inspira au poète Pierre Ronsard (1524-1585) ces vers célèbres. On découvre ensuite, touché par tant de passion, les aventures de Diane, autre muse de ce lieu, qui obtint les faveurs d'Agrippa d'Aubigné (1552-1630), auteur de *L'Hécatombe à Diane* et des *Odes du Printemps*, en 1571. Après lecture de tous ces alexandrins, une réflexion s'impose : que seraient devenus ces artistes sans ces dames ?

Francis Adoue

Cassandre, la mignonne de Ronsard.

Parcours poétique «Le chant des muses», du 15 juin au 20 octobre 2019, au château, 18, rue du Château, 41370 Talcy.

CHAMBORD
(LOIR-ET-CHER)

GENÈSE D'UN CHÂTEAU

En 1519, en plein cœur des terres marécageuses de Sologne, un gigantesque monument sort de terre sous l'impulsion de François Ier. Chambord ! Ce joyau du patrimoine est le sujet unique de cette passionnante exposition. Les étapes de sa construction s'accompagnent de maquettes et de plans détaillés qui révèlent tout du subtil mariage entre architecture médiévale (son donjon) et éléments de la Renaissance italienne (ses lanternes). La dernière salle, présentant dix-huit projets futuristes d'un Chambord réinventé avec les techniques de construction de demain, est une belle ouverture d'esprit sur l'avenir du site.

À NE PAS MANQUER

À LA DÉCOUVERTE DE L'HUMANISME
CHAMBORD (LOIR-ET-CHER)

Ce mouvement intellectuel, artistique et scientifique a imprégné la Renaissance française. Une dizaine d'intellectuels, toutes disciplines confondues (philosophe, administrateur, médecin, juriste, astrophysicien, comédien) nous donnent les clefs pour mieux cerner ce courant de pensée. Né à Florence en 1462, l'humanisme prônait un mode de vie inspiré des textes anciens gréco-latins. Des débats pointus mais indispensables pour saisir l'époque.

Cycle de dix conférences «Humanismes», du 1er mars au 5 décembre 2019, au château, 41250 Chambord.

Exposition «Chambord 1519-2019, l'utopie à l'œuvre», du 26 mai au 1er septembre 2019, au château, 41250 Chambord.

DANS LA CHAMBRE DE FRANÇOIS IER

«Le roi vous convie dans ses appartements», nous dit-on avant d'entamer la visite. Tapis écarlates, rideaux à fleur de lys, lit aux boiseries finement sculptées... On reste stupéfait devant la richesse et la précision de reconstitution des salons et chambres lors du passage de François Ier, en 1545. D'autant plus que ce précieux mobilier était itinérant. La cour de France changeant régulièrement de lieu de résidence, le petit personnel devait en déplacer les lourds meubles royaux d'un bout à l'autre du royaume. L'expédition pour rejoindre Chambord est racontée dans ses moindres détails et anecdotes. Une belle aventure. Pour un monarque qui n'y demeura que 72 jours durant tout son règne.

Visite «Décor de la cour itinérante de François Ier», du 14 juin au 31 décembre 2019, au château, 41250 Chambord.

LA CAVALERIE À LA RESCOUSSE

«Depuis la Renaissance, les chevaux n'ont jamais quitté le château», dixit Jean d'Haussonville, directeur du domaine de Chambord. Le temps d'un week-end, propriétaires de destriers solognots et historiens nous éclairent sur la vie équestre à Chambord depuis le XVIe siècle. Ce colloque sera suivi de promenades menées •••

par 500 fringants cavaliers en costume d'époque. Sur leur monture, bien sûr.

Evénement «500 cavaliers pour les 500 ans de Chambord», les 29 et 30 juin 2019, au château, 41250 Chambord.

ÉLOGE DE LA NATURE

Dans le domaine, un arbre s'abat avec fracas. En arrière-plan, le château est le témoin principal de cette scène de bûcheronnage. Le cinéaste Laurent Charbonnier a souhaité réaliser un film documentaire sans fioriture sur la nature qui entoure le palais. Une réussite. Les séquences bucoliques où l'on épie la faune environnante, constituée, entre autres animaux, de rapaces, sont des moments d'une grande plénitude.

Chambord, le cycle éternel, *de Laurent Charbonnier, le 19 septembre, au cinéma Capciné, rue des Onze Arpents, 41000 Blois.*

VENDÔME
(LOIR-ET-CHER)

VINCI DANS LA BOÎTE

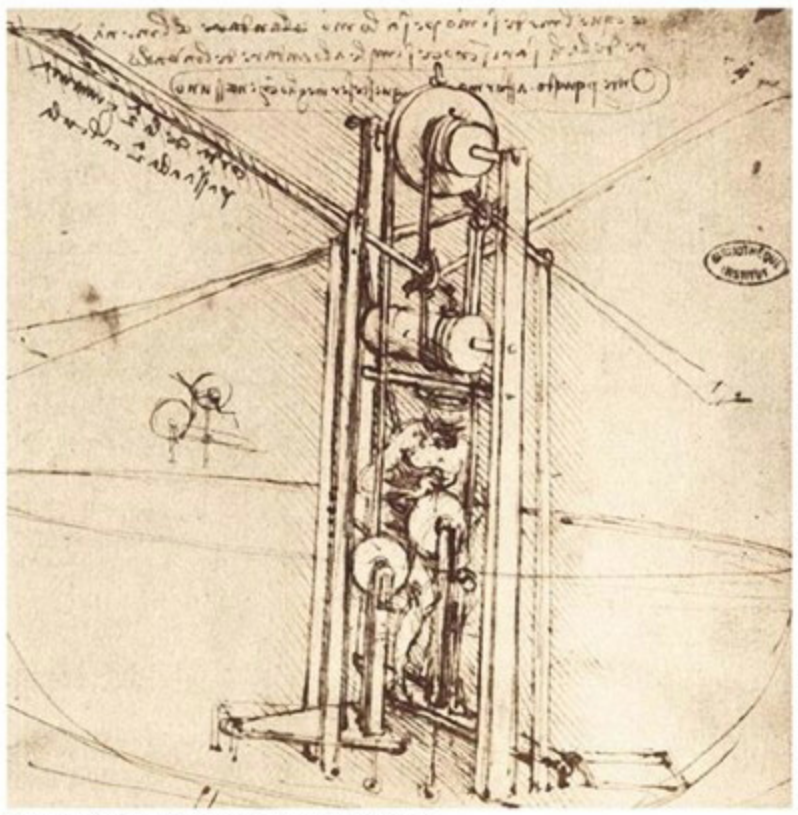
En 1515, un an avant de s'installer en France, l'ingénieur toscan met au point une chambre noire *(camera obscura)*, instrument optique permettant d'obtenir une projection de la lumière sur une surface plane. L'ancêtre du diaphragme et du miroir incliné dans les appareils photos reflex est né. Pour rendre hommage à cette invention cruciale du huitième art, la quinzième édition de ces «Promenades photographiques» rassemble plusieurs clichés pris au moyen de cet ancien procédé. Résultat : des portraits et paysages immortalisés dans un superbe clair-obscur.

Exposition «Promenades photographiques», du 15 juin au 1er septembre, 41100 Vendôme.

BLOIS
(LOIR-ET-CHER)

POUDRE DE PERLIMPINPIN

Abracadabra, connaître toutes les ficelles de l'illusionisme, tu pourras ! Les ateliers pratiques sont la réussite de cette exposition sur l'art de la magie et des sciences, fort apprécié par la noblesse de la Renaissance. Dans des espaces interactifs à l'amosphère envoûtante, les formules de physique/chimie écrites par Léonard de Vinci et les tours de passe-passe de Giuseppe Pinetti, magicien à la cour de



Machine volante, manuscrit B de Léonard de Vinci 1487-1489, Fac similé © Collection Bibliothèques d'Agglopolys

Un moulin imaginé par Léonard de Vinci.

Louis XVI, sont expérimentés devant un public conquis. De quoi ravir les enfants !

Exposition «Magie et sciences amusantes», du 6 avril au 22 septembre 2019 à la Maison de la magie Robert-Houdin, 1, place du Château, 41000 Blois.

LA VIE ROYALE

Du haut des toits de cette demeure royale, mille ans d'histoire nous contemplent. Ce spectacle flamboyant, projeté sur les quatre murs du château, retrace, à coups d'effets spéciaux, son destin mouvementé. Deux séquences épiques retiennent l'attention : le complot mené par le roi Henri III contre son rival, le duc de Guise, en 1588, puis la mort, un an plus tard, de la reine-mère Catherine de Médicis. Des moments dramatiques racontés par les voix solennelles de Robert Hossein, de Pierre Arditi et de Fabrice Lucchini.

Spectacle son et lumière «Ainsi Blois vous est conté», du 6 avril au 29 septembre 2019, au château, 6, place du Château, 41000 Blois.

DANS LE BERCEAU DES TÊTES COURONNÉES

Dès les premiers pas, l'impression de pénétrer dans une crèche se fait sentir. A droite, des portraits d'enfants. A gauche, des berceaux en bois... Cette exposition baigne dans le quotidien des enfants de couples royaux. Et pour cause : le château de Blois a vu grandir les deux filles de Louis XII et Anne de Bretagne, les sept enfants de François Ier

et Claude de France, et les dix descendants d'Henri II et Catherine de Médicis. Rien que ça. Le petit Henri III était-il sage ? Le jeune Henri IV avait-il droit à des jouets ? Que mangeait Louis XIII quand il était nourrisson ? Les réponses ne sont pas celles auxquelles on s'attend.

Exposition «Enfants de la Renaissance», du 18 mai au 1er septembre 2019, au château, 6, place du Château, 41000 Blois.

DE L'AUTRE CÔTÉ DES ALPES

La Renaissance italienne a influencé l'Europe du XVIe siècle dans beaucoup de domaines, notamment ceux des arts. Et particulièrement la France de François Ier... L'Italie sera le thème à l'honneur cette année pour fédérer les passionnés d'histoire. Débats, expositions et projections de films seront l'occasion d'appréhender le *Rinascimento* qui a forgé le destin de la Botte de l'Europe.

Conférences «Rendez-vous de l'histoire», du 9 au 13 octobre 2019, dans différents lieux, 41000 Blois.

Mathieu Rabeau / Agence photo de la RMN

A Blois, la figure émouvante d'une nourrice de jeune prince.

CHEVERNY
(LOIR-ET-CHER)

VENISE SUR LOIRE

Eclairé de milles bougies, un banquet apparaît dans le parc. Les convives ? Une centaine de comédiens masqués comme des Vénitiens sortis tout droit du XVIe siècle. Au milieu des capes et des robes somptueuses, le visiteur déambule en écoutant des airs chantés dans les *hospedali*, ces couvents de la Sérénissime. En guise de bouquet final, le ciel s'éclaire d'un feu d'artifice. Immersion réussie dans la Venise de la Renaissance ! On s'attend presque à croiser le Titien dans les allées.

Evènement. «Week-end vénitien», les 22 et 23 juin 2019, au château, avenue du Château, 41700 Cheverny.

ROMORANTIN
(LOIR-ET-CHER)

UN GÉNIE AU NATUREL

Un engin à quatre ailes inspiré d'une libellule, un deltaplane en forme de chauve-souris... Dans un petit musée du village que Léonard de Vinci devait transformer en nouvelle capitale du royaume de France (il était supposé y bâtir un gigantesque palais), les murs sont tapissés de maquettes •••

À NE PAS MANQUER

LA COUR S'AMUSE
CELLETTES (LOIR-ET-CHER)

Pour la noblesse du XVIe siècle, il était inconcevable de ne pas se divertir. Banquets, bals costumés, ballets, jeux de paume, parties de chasse, leçons de musique ou tournois de chevaliers : les loisirs étaient légion ! Le château de Beauregard ouvre deux nouvelles salles consacrées aux divertissements sous les règnes de François Ier et Henri II. Tout au long de cette exposition festive, le public partage – à l'aide de tableaux, costumes et restitutions 3D – la vie de ces hommes et femmes de cour, qui avaient compris très tôt le rôle politique et social de ces moments de plaisir. De la fête comme contribution au rayonnement de la monarchie...

Exposition. «Plaisirs et divertissements à la cour de France», du 20 juillet au 4 novembre 2019, au château de Beauregard, 12, chemin de la Fontaine, 41120 Cellettes.

Christophe Mouton

La nature du domaine de Chaumont-sur-Loire sous un autre éclairage.

géantes représentant les machines qu'il dessinait. L'exposition tente de cerner le côté visionnaire de l'ingénieur/technicien, pionnier dans le biomimétisme. Une démarche qui consiste à réfléchir sur de nouveaux projets technologiques en prenant la faune pour modèle. Ses appareils volants imitent les oiseaux, et ses palmes de plongée les membranes d'un poisson, attestant la réflexion avancée de l'artiste sur la mécanique à l'œuvre dans la nature. En fin de parcours, les prototypes, confrontés aux dernières recherches dans le domaine, apparaissent d'une grande modernité. Bluffant.

Exposition. «S'inspirer du vivant. Le biomimétisme de Léonard de Vinci à nos jours», du 1er juillet au 31 août 2019, à la Fabrique Normant, 2 avenue François Mitterrand, 41200 Romorantin-Lanthenay.

ST-AIGNAN-SUR-CHER
(LOIR-ET-CHER)

MYSTÈRE AUTOUR DU CODE DE VINCI

Et si, le temps d'une journée, on se mettait au service du maître italien pour une chasse au trésor dans les rues de la ville ? A chaque étape, le joueur doit résoudre des énigmes plus ou moins difficiles qui ont pour point de départ ses travaux sur le château de Romorantin, demeure utopique que François Ier lui avait commandé. Un conseil : il faut parfois faire preuve d'imagination – et savoir provoquer la chance – pour remporter la victoire finale. Idéal en famille.

Jeu de pistes «Le Codex Da Vinci», les 23 juin, 13 juillet et 25 août 2019, au jardin des Crots, rue de l'Eglise, 41110 Saint-Aignan-sur-Cher.

CHAUMONT-SUR-LOIRE
(LOIR-ET-CHER)

UNE ROMANCE TOUT EN NUANCES

Les pensées fleurissent dans ce parc qui accueille, tous les ans, les mains vertes les plus talentueuses. Pour les 500 ans de la Renaissance française, la nature apprivoisée de ce jardin – qui offre une fabuleuse perspective sur la Loire sauvage – est magnifiée, tous les soirs d'été, par de subtils éclairages. Avec leurs jeux de lumières sur les parterres de fleurs, des diodes luminescentes confèrent à ce cadre verdoyant un aspect romantique à souhait. «On y va pour oublier ses soucis, et on finit par se retrouver soi-même», dixit Chantal Colleu-Dumond, directrice du château.

Promenade «Jardins de lumière», du 1er juillet au 31 août 2019, de 22 heures à minuit, dans les jardins du domaine régional de Chaumont-sur-Loire, 41550 Chaumont-sur-Loire.

DANS L'INTIMITÉ D'UNE REINE

Elle avait acheté le château en 1550. Un domaine alors très rentable avec son péage sur la Loire et ses nombreuses terres agricoles... La chambre de Catherine de Médicis – où trône un lit sculpté de mascarons, guirlandes de lauriers et fruits – est le point d'orgue de cette exposition sur le quotidien de la reine, prise d'une folle passion pour l'observation des astres. C'est ici que l'astrologue italien Cosimo Ruggieri lui prédit la fin de la dynastie des Valois après sa mort. En 1589, le Bourbon Henri IV allait, en effet, devenir roi de France.

Exposition «La chambre de Catherine de Médicis», du 1er janvier au 31 décembre 2019, au château, 41550 Chaumont-sur-Loire.

VARIATION SUR LA «RÉGENTE NOIRE»

Qui était Catherine de Médicis, cette jeune bru de François Ier devenue reine mère ? Une force de caractère ou une conspiratrice ? Le débat auquel nous convie ce colloque sur l'un des personnages les plus complexes de la Renaissance promet d'être passionnant. La Florentine était-elle une personne cultivée qui avait supporté sans mot dire sa condition, notamment la bonne fortune de Diane de Poitiers, maîtresse de son royal époux Henri II ? Ou, au contraire, son goût mélodramatique pour les devins et les intrigues de cour ne justifierait-il pas sa réputation machiavélique ? Les récentes recherches sur la vie de la Médicis, qui lui sont plutôt favorables, sauront-elles vous convaincre ?

À NE PAS MANQUER

PLACE AUX BATAILLES !

CÉRÉ-LA-RONDE (INDRE-ET-LOIRE)

En garde ! Engoncés dans leurs armures rutilantes, des soldats organisent d'impressionnants combats d'épées au château de Montpoupon, fief du Grand Maître arbalétrier de François Ier, Aymar de Prie. Epuisés par leurs duels, les militaires racontent ensuite, au calme, l'arrivée de l'arquebuse, arme à feu lourde et encombrante, et l'évolution des armures, bien plus légères que celles du Moyen Age. Les armées de la Renaissance n'auront plus de secret pour vous.

Spectacle Vivant. «La Renaissance italienne, un renouveau pour Montpoupon», le 9 juin 2019, au château de Montpoupon, 37460 Céré-la-Ronde.

Colloque «Catherine de Médicis et son œuvre politique et culturelle», du 21 au 23 novembre 2019, dans la ferme du château, domaine régional de Chaumont sur Loire, 41150 Chaumont-sur-Loire.

CHENONCEAUX
(INDRE-ET-LOIRE)

LA CHIMIE DES MÉDICIS

Des pots pour conserver les sirops, des piluliers et des vases renfermant des solutions médicamenteuses trônent sur les étagères. Le château ouvre l'apothicairerie – ancêtre de la pharmacie – de Catherine de Médicis à l'endroit même de son emplacement au XVIe siècle, dans le bâtiment des Dômes. Reconstituée à l'identique, cette vitrine du savoir-faire médical de la Renaissance regorge de plantes médicinales. Passionnée par les sciences (elle était toujours accompagnée de son médecin, Augier Ferrier), la reine y avait fait venir, en 1555, le célèbre astrologue Nostradamus. Un lieu empreint de mysticisme.

Visite de l'apothicairerie de Catherine de Médicis. Ouverture à partir du 15 juin 2019, dans le château, 37150 Chenonceaux.

VALAIRE
(LOIR-ET-CHER)

LÉONARD DE VINCI EN 3D

A côté des dessins du maître, l'une de ses inventions attire l'œil : un homme volant affublé •••

d'étranges ailes. L'œuvre est projetée en hologramme, image en 3D. Son auteur ? Dominique Mulhem, l'un des premiers à avoir utilisé cette technique photo en relief dans les années 1970. Sans conteste la pièce maîtresse d'un événement qui ferait (presque) toucher du doigt les travaux de l'artiste sur le mouvement de l'homme et des machines.

Exposition «Léonard de Vinci précurseur de la vision tridimensionnelle», du 13 avril au 27 octobre 2019, au jardin des Métamorphozes, 10, rue de l'Octroi, 41120 Valaire.

FRANÇOIS, LÉONARD, CATHERINE ET LES AUTRES...

Léonard de Vinci se confie au public sur ses échecs et ses réussites. François Ier se vante de ses conquêtes féminines et militaires. Catherine de Médicis fait part de sa ferveur mystique. Cette pièce de théâtre participative sur les états d'âme des personnages principaux de la Renaissance française est drôle, mais aussi vraisemblable. Le show est à goûter en famille durant ces festivités.

Spectacle «La Renaissance s'amuse», le 23 juin 2019, à 15 heures, au jardin des Métamorphozes, 10, rue de l'Octroi, 41120 Valaire.

AMBOISE
(INDRE-ET-LOIRE)

LA TÊTE DANS LES ÉTOILES

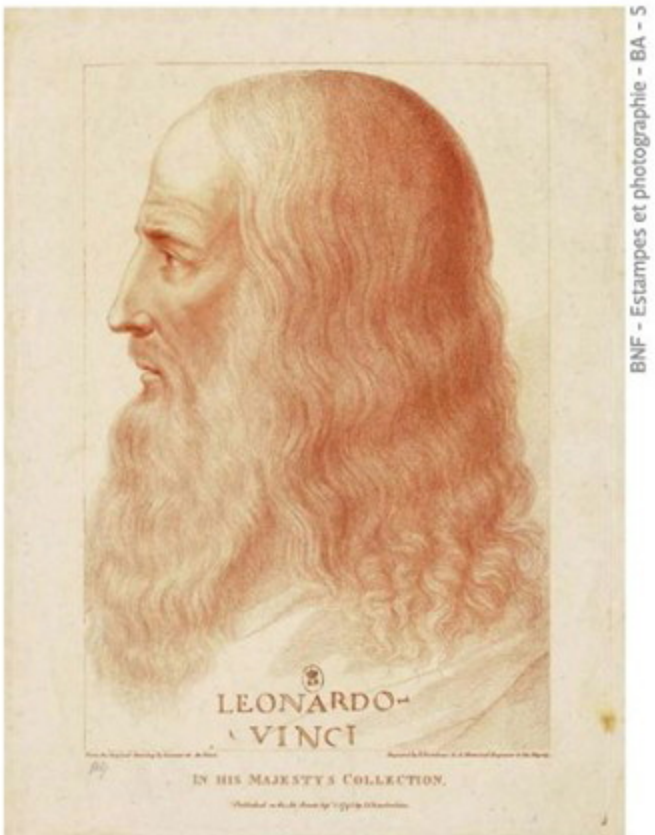
Chaleureux à la lumière du soleil levant, mystérieux au crépuscule, majestueux sous la voie lactée... Les châteaux de la Loire sont sublimés dans ces clichés des photographes passionnés par les couleurs célestes. Plusieurs rencontres avec ces artistes permettront d'analyser leurs images en s'attardant sur le patrimoine ligérien et en décryptant l'intérêt pour les sciences à l'époque de la Renaissance. Un régal visuel.

Exposition photographique «Viva Polaris !», du 30 mars au 30 septembre 2019, dans la tour Heurtault du château, Montée de l'Emir Abd el Kader, 37400 Amboise.

TOUT UN ART DE... LA PROPAGANDE

Le maître vit ses dernières secondes avec à ses côtés François Ier représenté sous les traits du Titien. L'émotion est palpable devant *La Mort de Léonard de Vinci*, du peintre François-Guillaume Ménageot, tableau commandé par Louis XVI, en 1781, pour vanter le passé glorieux de la monarchie française. Mais la scène est pure invention... Dans cette exposition très documentée, des ouvrages et des gravures – fournis par le département des Estampes et de la photographie de la Bibliothèque nationale de France – décryptent cette «imposture de l'histoire» en affinant la vraie nature de la relation entre l'artiste et le monarque français. Un lien bien plus distant que ce que l'on pourrait croire. Ce superbe parcours au sein du château nous fait revenir sur nos pas pour jeter un dernier coup d'œil à la toile «mensongère» de Ménageot. Et se dire qu'on aurait tant voulu y croire.

Exposition «1519, la mort de Léonard de Vinci : naissance d'un mythe», du 2 mai au 2 septembre 2019, au château, Montée de l'Emir Abd el Kader, 37400 Amboise.



BNF - Estampes et photographie - BA - 5

Le maître italien, protégé de François Ier.

VINCI À LA BOMBE

La mort de Léonard version street-art. Andrea Mattoni, alias Ravo, a créé, sur les murs de la tour cavalière des Minimes, cinq immenses œuvres contemporaines s'attardant chacune sur un détail du tableau du XVIIIe siècle intitulé *La Mort de Léonard de Vinci*, de François-Guillaume Ménageot. Cette rencontre entre art classique et art moderne donne un coup de jeune au maître italien et à son mécène François Ier, représentés tous deux à la bombe de peinture. Disruptif.

Exposition «Ravo», du 2 mai au 2 septembre 2019, dans la rampe de la tour des Minimes du château, Montée de l'Emir Abd el Kader, 37400 Amboise. •••

A. Berthet / Château d'Amboise

Cette fresque, qui représente un détail de *La Mort de Léonard de Vinci*, a été peinte par un artiste de rue.

À NE PAS MANQUER

LA TRADITION DE LA FÊTE

AMBOISE (INDRE-ET-LOIRE)

Honneur à François Ier ! Mêlant musique, chant et masques, les traités de danse de l'époque ont servi à recréer ces fêtes royales que l'on appelait alors Magnificences. Jeune, sportif et excellent danseur, le monarque avait pour habitude de demander à son entourage de participer aux loisirs de la cour. Au visiteur d'aujourd'hui d'entrer dans la danse. Une soirée inoubliable dans un salon d'apparat dont l'extravagance n'a d'égal que le raffinement.

Spectacle. «Magnificences à la cour de France», le 23 juillet 2019 à 21 heures, au château, Montée de l'Emir Abd El Kader, 37400 Amboise.

DOUCES MÉLODIES D'ITALIE

Le château d'Amboise se met à l'heure italienne. Il serait bien dommage de manquer ce festival qui sort ses plus belles partitions pour rendre hommage aux musiques florentine, milanaise, napolitaine et vénitienne du XVIe siècle. Il faudrait être de marbre pour ne pas succomber aux douces compositions du Romain Gregorio Allegri (1582-1652), auteur de *Miserere* (1638) et chantre de la musique sacrée. Sublime.

Festival «Avanti la Musica !», du 18 mai au 18 août 2019, au château, Montée de l'Emir Abd el Kader, 37400 Amboise.

LE GOÛT DES VIGNES

Une dégustation de vins locaux pour ravir les papilles des amateurs et soutenir le syndicat des vins d'Amboise. Le lancement de la route du Côt-Malbec est l'occasion alléchante aux œnologues de raconter l'histoire de ces nectars à l'époque de la Renaissance. On apprend ainsi que leur présence était obligatoire dans les banquets du XVIe siècle et qu'ils n'étaient servis dans des verres que depuis peu grâce à l'influence italienne dans la région de la Loire. D'autres anecdotes savoureuses accompagneront ces bons crus.

Dégustation «La Renaissance du Côt à Amboise», le 29 juin 2019, sur la place Michel Debré, 37400 Amboise.

L'ART DE L'ÉNIGME

Qui veut tuer Leonardo da Vinci ? Parcourir la ville, questionner des témoins et interroger des suspects

Christophe Bouquin

Toutes les lumières de la Renaissance à Amboise.

pour découvrir l'identité de celui qui complote contre le peintre. Le jeu est prenant. Si l'artiste n'a jamais fait l'objet d'une tentative de meurtre sur les bords de la Loire, cette enquête immersive permet d'approcher le fonctionnement d'un domaine à l'époque de la Renaissance. Ou comment apprendre tout en s'amusant.

Jeu de pistes «Cluedo Patrimoine : qui veut tuer Léonard de Vinci ?», le 30 juin 2019, de 14 h 30 à 18 h 30, départ de l'esplanade bord de Loire, Quai du Général de Gaulle, 37400 Amboise.

LUMIÈRE SUR CHARLES VIII

Voici un show familial haut en couleurs ! Des enfants jouent aux chevaliers sur le chantier de restauration du château. L'un d'eux se cogne contre une poutre et tombe à terre. Ses camarades s'amusent, le comparant au roi Charles VIII, mort ici-même plus de 400 ans auparavant. Dès lors, la moquerie des enfants devient réalité... A grands coups d'effets visuels et sonores et de scènes épiques incarnées par 250 figurants costumés, ce voyage dans le temps ressuscite les intrigues de la cour à l'aube de la Renaissance française. Epoque où Louise de Savoie veille sur son fils, le futur François Ier ! Sans conteste le plus beau spectacle nocturne de la région.

Son et lumière «La Prophétie d'Amboise», du 6 juillet au 24 août 2019, au château, Montée de l'Emir Abd El Kader, 37400 Amboise.

LA COMÉDIE D'UN MAGICIEN

La vie de l'artiste, depuis sa naissance jusqu'à sa mort au Clos Lucé. Cette troupe s'empare avec un humour potache, très *comedia dell'arte*, de l'existence hors-norme du génie. On sourit devant les malles du peintre, qui servent tour à tour, et selon les besoins, de table de travail que de comptoir de bar. Colérique, hésitant, rêveur... De Vinci y apparaît plus humain que jamais.

Spectacle «Lionardo», par la compagnie La Sensible, le 24 juillet 2019 à 17h, au château, Montée Abd el Kader, 37400 Amboise.

BAL MÉMORABLE

Savez-vous danser la Renaissance ? Le temps d'une soirée costumée dans la grande salle du logis, on apprend les pas du branle, de la pavane et de la volte, mais aussi de la fissaye, venue d'Italie, dont les figures acrobatiques obligeaient les dames à enfiler ceinture et caleçons. Le tout sous la conduite d'un maître à danser et accompagné d'instruments d'époque, dont le cistre (de la même famille •••

Tout savoir sur Léonard...

PROPHÉTIES
de Léonard de Vinci (éd. Folio)
Avec un grand mépris pour les superstitions et la crédulité des hommes, le maître livre ici ses pensées et sa vision très personnelle du monde. Un document rare.

LÉONARD DE VINCI
d'Alessandro Vezzosi (éd. La Martinière)

L'auteur s'attarde avec le plus grand sérieux, sur les acquis scientifiques et historiques de la vie de l'artiste, plutôt que sur les récits fantaisistes qui ont entouré son existence. Les décryptages précis de ses œuvres, accompagnés de somptueuses illustrations, finissent de convaincre.

LÉONARD DE VINCI
de Walter Isaacson (éd. Quanto)
L'auteur de la biographie de Steve Jobs, le fondateur d'Apple, s'attaque à la vie tumultueuse du Toscan. Dans un style digne d'un polar, il dépeint avec frénésie le bouillonnement intellectuel de l'artiste. Parfait pour l'été.

LÉONARD DE VINCI ANATOMISTE
de Martin Clayton et Ron Philo (éd. Actes Sud)
Le travail d'anatomiste de Léonard n'a été reconnu qu'au XIXe siècle. Les auteurs de cet ouvrage passionnant reproduisent et décrivent ses travaux dans ce domaine en les confrontant aux connaissances de notre temps. Intelligent.

que le luth, mais monté avec des cordes métalliques). Possibilité de louer un costume sur place.

Cérémonie «Grand Bal Renaissance», le 25 juillet 2019, au château, Montée Abd el Kader, 37400 Amboise.

CLOS LUCÉ
(INDRE-ET-LOIRE)

UN GRAND RETOUR EN CÈNE

Il faut prendre beaucoup de recul pour admirer la totalité de la tapisserie de la Cène. Un chef-d'œuvre signé Léonard de Vinci de près de dix mètres de long et cinq de large représentant, avec or et soierie, le dernier souper du Christ en compagnie des douze apôtres. En 1533, François Ier, qui avait commandé ce travail d'orfèvre à l'artiste italien, l'offrit au pape Clément VII, à Rome, à l'occasion du mariage de son fils Henri II et de Catherine de Médicis, nièce du pape. Depuis, l'*Ultima Cena* n'avait jamais quitté l'Italie. Immanquable donc !

Exposition «La Cène de Léonard de Vinci pour François Ier, un chef-d'œuvre d'or et de soie», du 6 juin au 8 septembre 2019, au château, 2, rue du Clos Lucé, 37400 Amboise.

Château du Clos Lucé / Léonard de Serres

Jordi Savall fera résonner son luth au rythme de la Renaissance.

CONCERTO POUR LEONARDO

La Renaissance italienne vu par un Espagnol. Le chef d'orchestre catalan Jordi Savall a carte blanche pour concevoir un voyage musical de Milan à Florence au XVIe siècle, lieux chers à Vinci. Le cœur des spectateurs chavire lorsque la guitare (instrument profane) et le luth (attribut des dieux antiques) côtoient les chants sacrés.

Concert «Festival européen de musique de Renaissance», du 27 au 29 septembre 2019, au parc Leonardo da Vinci, 2, rue du Clos Lucé, 37400 Amboise.

LOCHES
(INDRE-ET-LOIRE)

FARCES ET LÉGENDES

Dans un joyeux désordre chronologique, une troupe de théâtre révèle au public de farfelues «légendes léonardiennes» dans une mise en scène loufoque et colorée. On sourit volontiers devant les frasques d'Arlequin, Florinda, Pantalon et Capitan, personnages de la *commedia dell'arte*, qui ont appris la mort de leur ami, Léonard de Vinci. Le spectacle devient burlesque lorsqu'un geôlier vient à leur rencontre, prétextant détenir un codex avec les inventions du génie italien... La Renaissance en rire et en légèreté, c'est possible.

Spectacle «Les inventions secrètes de Léonard», du 16 juillet au 20 août 2019, sur la place de l'Hôtel de Ville, 37600 Loches.

CHANÇAY
(INDRE-ET-LOIRE)

LA RENAISSANCE... VUE DE CHINE

Un mariage des arts envoûtant. Une artiste de Pékin, Yang Zhao Hui, a eu l'idée de sublimer les coiffes et costumes éclatants du XVIe siècle par des soieries venues de Chine. Résultat : une explosion de dorures que n'auraient pas reniée les nobles dames de la cour. En bonus, une performance de danse traditionnelle zen dans le domaine du château.

Performance et exposition «Yang Zhao Hui, Les Dames de la Renaissance», du 1er juin au 27 octobre 2019, au château de Valmer, 37210 Chançay.

TOURS
(INDRE-ET-LOIRE)

IMMERSION SONORE

La compagnie Doulce Mémoire incarne depuis trente ans l'esprit de la Renaissance. Le temps d'une journée, cette quinzaine de musiciens fête son aventure musicale en dévoilant un large spectre de sonorités et d'instruments, choisis en fonction des caractères des danses de la Renaissance. Du son puissant des bombardes et des chalemies (les «haulz») aux harmonies subtiles des flûtes et des bassons (les «bas»), en passant par la sacqueboute, l'ancêtre du trombone, rien ne manque.

Concert «La Renaissance dans tous ses états !», le 19 juin 2019 à 20 heures au Grand Théâtre de Tours, 34, rue de la Scellerie, 37000 Tours.

Hervé Lenain / Hemis.fr

L'imposant château de Loches et son donjon, où Ludovic Sforza, mécène de Léonard de Vinci trouva la mort en 1508.

VILLANDRY
(INDRE-ET-LOIRE)

LES PÈRES DES CHÂTEAUX DE LA LOIRE

On connaît ceux qui ont logé dans les demeures royales de la région, mais beaucoup moins ceux qui en sont à l'origine, les secrétaires royaux. Cette exposition retrace le parcours de quatre bâtisseurs des plus remarquables palais du coin : Florimond Robertet à Bury, Gilles Berthelot à Azay-le-Rideau, Thomas Bohier à Chenonceau et Jean Le Breton à Villandry. La fulgurante ascension sociale de ce dernier, raconté à travers l'évolution architecturale de son projet, est digne d'un roman. A la sortie, on ne regarde plus les châteaux ligériens comme avant.

Exposition «Jean Breton, la Renaissance à Villandry», du 14 juin au 1er septembre 2019, au château, 3, rue Principale, 37510 Villandry. ●●●

À NE PAS MANQUER

LA CAPTIVITÉ D'UN PRINCE ARTISTE

LOCHES (INDRE ET LOIRE)

Visiter le donjon dans son état d'origine. Grâce à l'HistoPad, technologie 3D sur tablette, ce monument redevient la forteresse militaire qu'il fut du XIe au XVIe siècle. Dans les cachots, reconstitués avec grande précision, on imagine mieux les conditions de détention de l'infortuné Ludovic Sforza. Ce duc, mécène de Léonard de Vinci, y est mort en 1508, après avoir vu son ascension brisée à Milan par Louis XII, lors des guerres d'Italie. Une expérience qui fait froid dans le dos.

Exposition «Sforza : un mécène au cachot», du 6 avril au 22 septembre 2019, au logis et au donjon de la cité royale de Loches, 5, place Charles VII, 37600 Loches.

LANGEAIS
(INDRE-ET-LOIRE)

EH BIEN DANSEZ, MAINTENANT !

Une splendeur absolue. Deux salles du château servent d'écrin à cette magnifique évocation des danses de la Renaissance française. Tableaux et dessins enseignent les pas de la lente et majestueuse «basse danse» et de la vive et tournoyante «volte», où le cavalier faisait virevolter sa partenaire. Des instruments de musique, en grande partie hérités du Moyen Age, comme le luth, la cornemuse ou la vièle, trônent à côté de partitions de chants polyphoniques sacrées et profanes. De quoi se laisser emporter dans une joyeuse farandole.

Exposition «Dansez à la Renaissance», du 6 avril au 30 septembre 2019, au château, place Pierre de Brosse, 37130, Langeais.

UNION SACRÉE

Comment se déroulait un mariage royal au XVI[e] siècle ? La cérémonie du mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne reconstituée au château de Langeais dévoile tout de cet événement marquant de l'histoire de France, qui signe le rattachement du duché de Bretagne au royaume. L'union a été célébrée le 6 décembre 1491, à 7 heures du matin très exactement. A cette époque, les rites nuptiaux se déroulaient à l'aurore ou au crépuscule. Après la cérémonie, le seigneur des lieux effectuera, dans les jardins du domaine, des démonstrations de tir à l'arbalète. Une façon de s'amuser. Comme à l'époque.

Evénement «Vie de château - l'art des divertissements à la Renaissance», du 31 mai au 1[er] juin 2019, au château, place Pierre de Brosse, 37130, Langeais.

Fabien Merelle, courtesy de l'artiste

Cet homme-carroussel est une des inspirations des machines de Vinci.

Exposition «Hommage à Léonard et la Renaissance», du 1[er] avril au 3 novembre 2019, au château du Rivau, rue du Château, 37120 Léméré.

LÉMÉRÉ
(INDRE-ET-LOIRE)

CARTE BLANCHE POUR UN HÉRITAGE

C'est l'exposition la plus troublante de ces festivités. Des artistes d'aujourd'hui revisitent les œuvres de Léonard de Vinci. Au château du Rivau, qui mérite à lui seul le déplacement, leurs œuvres décalées illustrent les différents thèmes chers au Toscan (portrait féminin, machines extraordinaires, anatomie, codex...). Parmi elles, *La Joconde* devenue une *Ile Mona*. On y voit alors la célèbre Lisa perdue dans un paysage inquiétant.

AZAY-LE-RIDEAU
(INDRE-ET-LOIRE)

DÉAMBULATION NOCTURNE

A gauche, des illuminations de bosquets. A droite, un miroir d'eau. Le tout enveloppé d'une brume mystérieuse... A la tombée de la nuit, les jardins du château déposent le visiteur à l'époque où le château appartenait au trésorier de François I[er], Gilles Berthelot, entre 1518 et 1523. Une promenade bucolique nocturne dans une demeure splendide.

Son et lumière «Les nuits fantastiques» du 1[er] juillet au 31 août 2019, au château, rue Balzac, 37190 Azay-le-Rideau.

PARIS ET SES ALENTOURS À L'HEURE DES VALOIS

PARIS

QUAND LA GÉOMÉTRIE EST À L'ŒUVRE

Une œuvre peut en cacher une autre. L'auteur de bande dessinée François Boucq analyse les constructions géométriques dans les tableaux de Léonard de Vinci. Le visiteur découvre, au travers d'une série de calques, des constructions et des points de ligne cachés derrière *La Cène*, *La Joconde* ou *L'Homme de Vitruve*. Erudit et captivant.

Exposition «Boucq : Leonard décodé», du 11 mai au 6 octobre 2019, au musée de la Franc-Maçonnerie, 16, rue Cadet, 75009 Paris.

TOUT LEONARDO AU LOUVRE

Le musée parisien organise pour la rentrée une exposition censée réunir le plus grand nombre de tableaux du maître. On parle d'une quinzaine d'œuvres. Un corpus unique, en complément des cinq toiles présentes de façon permanente dans les collections du Louvre (*La Vierge aux rochers*, *La Belle Ferronnière*, *Sainte Anne*, *La Joconde* et *Saint Jean Baptiste*). La rétrospective à ne manquer sous aucun prétexte.

Exposition «Leonard de Vinci», du 24 octobre 2019 au 24 février 2020, au Louvre, hall Napoléon, rue de Rivoli, 75001 Paris.

ST-GERMAIN-EN-LAYE
(YVELINES)

LE MONARQUE OUBLIÉ

Laissé-pour-compte des festivités, Henri II s'installe de nouveau dans ce château qui l'a vu naître le 31 mars 1519. La mémoire n'a retenu de ce roi – éclipsé par son père François Ier, puis par son épouse Catherine de Médicis surnommée la «régente noire» – que ses deux passions : le jeu et Diane de Poitiers, de vingt ans son aînée. Saint-Germain-en-Laye réhabilite ce souverain mal aimé en présentant, parmi les objets évoquant sa vie et l'exercice du pouvoir, son armure. Henri II était un guerrier dont le règne fut marqué par l'alliance avec l'Ecosse, la prise de Boulogne-sur-Mer (1550) puis celle des évêchés de Metz, Toul et Verdun, et enfin par la reconquête de Calais (1558), occupé par les Anglais depuis deux siècles. Pas mal pour un roi jugé falot.

Exposition «Henri II à Saint-Germain-en-Laye : une cour royale à la Renaissance», du 31 mars au 14 juillet 2019, au musée d'Archéologie nationale, place Charles de Gaulle, 78100 St-Germain-en-Laye.

CHANTILLY
(OISE)

LE DOUBLE (ÉROTIQUE) DE MONA LISA

Son regard nous aimante dès l'arrivée dans la salle du Jeu de Paume, où elle est exposée de manière théâtrale. Il s'agit de *Monna Vanna*, mieux connue sous le nom de *La Joconde nue*. Cette esquisse de grande taille représentant une femme à la poitrine dénudée n'en finit plus d'interroger. Vinci en est-il l'auteur ? La réponse apportée récemment par les scientifiques sur l'origine de ce dessin énigmatique vaut aussi le déplacement.

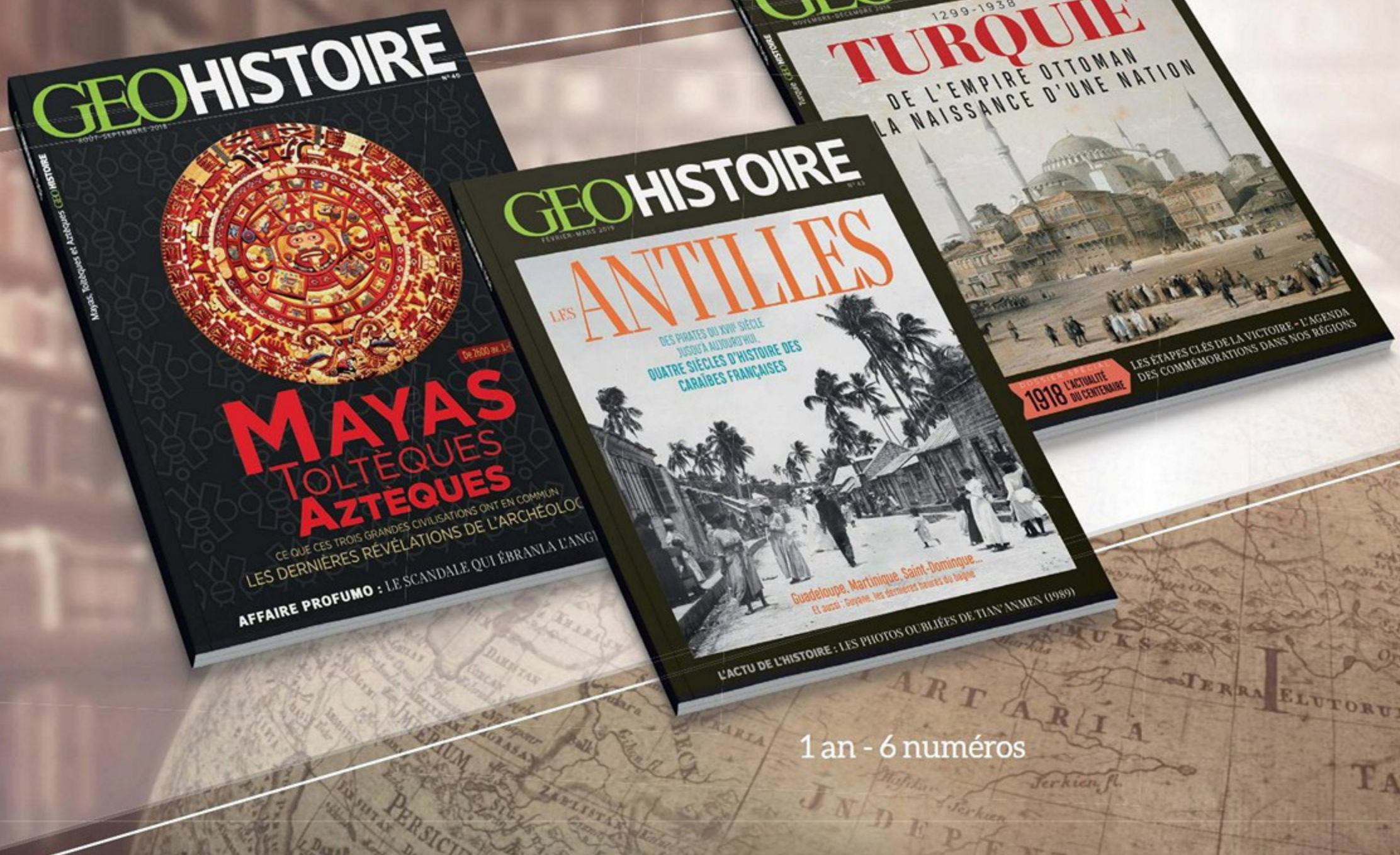
Exposition «La Joconde nue», du 1er juin au 6 octobre 2019, dans la salle du Jeu de Paume du domaine de Chantilly, 60500 Chantilly.

Gérard Blot / Agence photo de la RMN

Henri II, un roi combattant.

Près de
30%
de réduction !

DÉCOUVREZ TOUT



1 an - 6 numéros

TOUS LES DEUX MOIS, REVIVEZ LES GRANDS ÉVÉNEMENTS DE L'HISTOIRE !

Connaître le passé pour mieux comprendre le présent, GEO Histoire vous invite à revisiter l'histoire avec l'excellence journalistique de GEO.
Photos d'époque, récits inédits, documents d'archives exclusifs, entretiens avec de grands personnages... Plongez au cœur des sujets et **découvrez l'intensité de notre histoire.**

L'UNIVERS GEO !

+

1 an - 12 numéros

NOTRE MISSION : VOUS PERMETTRE DE VOIR LE MONDE AUTREMENT

Vous rêvez d'évasion ? Vous souhaitez mieux comprendre le monde et ses enjeux ? Découvrez chaque mois GEO, un magazine qui offre un nouveau regard sur la Terre et qui satisfait votre envie de découverte et d'ailleurs.

BON D'ABONNEMENT

À complèter et à retourner sous enveloppe affranchie à :
GEO HISTOIRE - Service abonnements - 62066 ARRAS Cedex 9

☑ **OUI, JE M'ABONNE À GEO HISTOIRE ET GEO**

1 JE CHOISIS MON OFFRE

■ **OFFRE LIBERTÉ**(1) (18 nos / an)
GEO HISTOIRE + GEO
7€/mois au lieu de ~~10€25~~*.

MEILLEURE OFFRE

Je bénéficie ainsi d'un tarif plus avantageux, et je règle mon abonnement tout en douceur grâce au prélèvement automatique. Je recevrai l'autorisation à remplir. J'ai bien noté que je pourrais résilier ce service à tout moment par simple lettre ou appel.

› **0€** aujourd'hui
› **Sans frais** supplémentaire
› Payez en **petites mensualités**

□ **OFFRE COMPTANT**(2) (1 an / 18 nos)
GEO HISTOIRE + GEO 90€ au lieu de ~~123€~~*.
Je règle mon abonnement ci-dessous.

□ Je préfère m'abonner à **GEO HISTOIRE SEUL**(2) (1 an / 6 nos)
pour **35€** au lieu de ~~45€~~*.

2 JE M'ABONNE

-5% supplémentaires en vous abonnant en ligne

En ligne sur prismashop.fr *+ simple + rapide* et *+ sécurisé*

ETAPE 1 RENDEZ-VOUS DIRECTEMENT SUR LE SITE WWW.PRISMASHOP.FR

ETAPE 2 CLIQUEZ SUR « CLÉ PRISMASHOP » — Clé Prismashop

ETAPE 3 SAISISSEZ LA CLÉ PRISMASHOP INDIQUÉE CI-DESSOUS

GHI45D

Me réabonner | Clé Prismashop
Commandez en reportant ci-dessous le code qui figure sur votre coupon ou magazine.
Clé Prismashop
Voir l'offre

Paiement sécurisé en ligne VISA PayPal

Par téléphone 0 826 963 964 Service 0,20 € / min + prix appel

Par SMS en envoyant GHI 45D au 32321 *(sms non surtaxé)* SMS+

Par chèque à l'ordre de GEO Histoire en complétant les informations ci-dessous :

Mes coordonnées (obligatoire**) : ☐ Mme ☐ M.
Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
Code postal : .....
Ville : .....

* Prix de vente au numéro. ** informations obligatoires, à défaut votre abonnement ne pourra être mise en place. (1) Offre Durée indéterminée : Je peux résilier cet abonnement à durée indéterminée à tout moment par appel ou par courrier au service clients (voir CGV du site prismashop.fr, les prélèvements seront aussitôt arrêtés. Le prix de l'abonnement est susceptible d'augmenter à date anniversaire. Vous en serez bien sur informé préalablement par écrit et aurez la possibilité de résilier cet abonnement à tout moment. (2) Offre Durée Déterminée : Engagement d'une durée ferme. Après enregistrement de mon abonnement, je serai prélevé en une fois du montant de l'abonnement annuel. Photos non contractuelles. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France métropolitaine. Délai de livraison du 1er numéro : 8 semaines environ après enregistrement du règlement, dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique par le Groupe Prisma Media à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et liberté du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données qui vous concernent, ainsi qu'un droit d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au Data Protection Officer du Groupe Prisma Média au 13 rue Henri Barbusse 92230 Gennevilliers ou par email à dpo@prismamedia.com. Dans le cadre de la gestion de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Media, vos données sont susceptibles d'être transférées hors de l'Union Européenne. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation en vigueur, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par la signature de Clauses Contractuelles types de la Commission Européenne.

CLÉ PRISMASHOP
GHI45D

En 1979, rejeté par son peuple, **le chah** dut fuir l'Iran qu'il avait dirigé d'une main de fer. Revenu d'exil, **l'ayatollah Khomeyni** s'emparait du pouvoir. Cet événement

IL Y A 40 ANS... LA RÉVOLUTION IRANIENNE

allait bouleverser les relations entre l'Occident et le Moyen-Orient. De la chute de l'Etat impérial à l'instauration de **la république islamique**, chronique d'une insurrection en turbans.

A. Abbas/Magnum Photos

Ce portrait de Ruhollah Khomeyni est accroché à une cartouchière appartenant à un pasdaran, un milicien au service du nouveau pouvoir, en 1980. Le dignitaire religieux est à l'origine de la théocratie chiite qu'il gouvernera jusqu'à sa mort, en 1989.

1

Bruce Davidson/Magnum Photos

AUTOMNE 1978

L'OPPOSITION SE RADICALISE, L'ARMÉE MATE LES INSURGÉS

Depuis le début de l'année, étudiants et religieux manifestent contre le chah, au pouvoir depuis 1953. En octobre, une grève générale paralyse le pays, et les pétroliers restent bloqués dans le port d'Abadan. L'Occident s'inquiète d'un éventuel coup d'Etat de l'armée, voire d'une prise de pouvoir par l'extrême gauche. Mais dans la rue, l'ayatollah Khomeyni, alors en exil, reste l'opposant le plus populaire.

A. Abbas/Magnum Photos

3

A. Abbas/Magnum Photos

A. Abbas/Magnum Photos

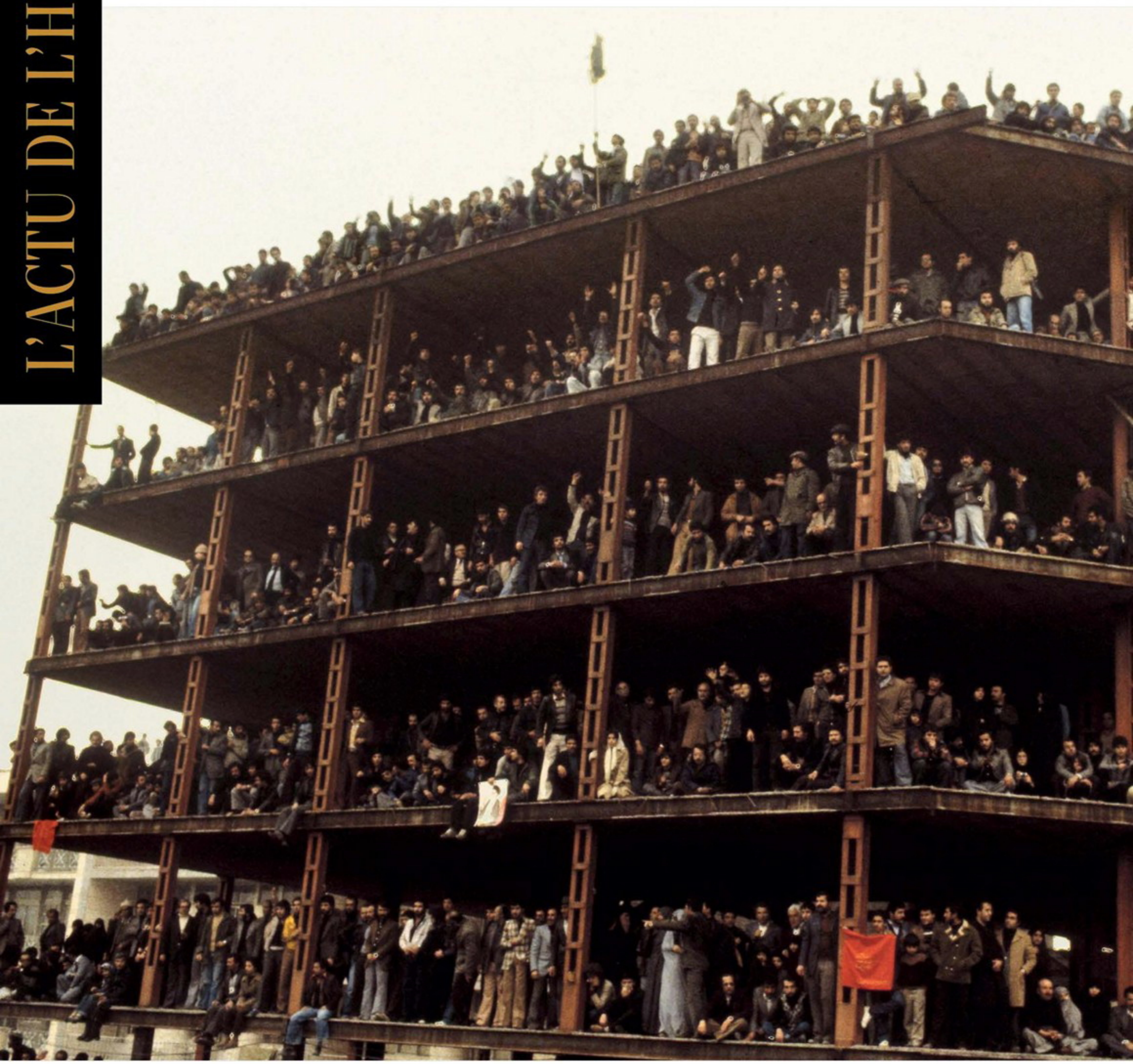
1. Le chah Mohammad Reza Pahlavi et son épouse Farah dans les années 1960.

2. Décembre 1978 : dans la rue, on brûle des portraits du chah.

3. Janvier 1979. Une Iranienne brandit un billet de banque représentant le chah, pour lui témoigner son allégeance.

4. Janvier 1979. Manifestation de soutien à Khomeyni, exilé en France.

L'ACTU DE L'HISTOIRE



A. Abbas/Magnum Photos

Gabriel Duval/AFP

JANVIER-FÉVRIER 1979

LE CHAH S'EN VA, L'AYATOLLAH ARRIVE

Le 16 janvier 1979, la presse iranienne exulte : «Le chah est parti !» Officiellement, il est en vacances pour «se soigner et prendre du recul». Il ne reviendra jamais : commence pour lui un humiliant exil au Maroc, aux Bahamas, au Panama, en Egypte, jusqu'à sa mort le 27 juillet 1980. A Téhéran, la liesse qui accompagne le retour de Khomeyni ne laisse guère de doute sur la suite des évènements : les mollahs vont confisquer la révolution.

1. Manifestation contre le chah à Téhéran. Son aura s'était effondrée depuis l'échec du «grand bond en avant», en 1974.

2. Retour d'exil de Khomeyni, le 1er février 1979, dans un avion affrété par la France.

3. Du 10 au 12 février, la population attaque casernes et postes de police.

A. Abbas/Magnum Photos

A. Abbas/Magnum Photos

L'Iran tire un trait sur son passé et sur l'occidentalisation : des intégristes chiites vident la cave d'un grand hôtel de Téhéran, en 1979.

PRINTEMPS 1979

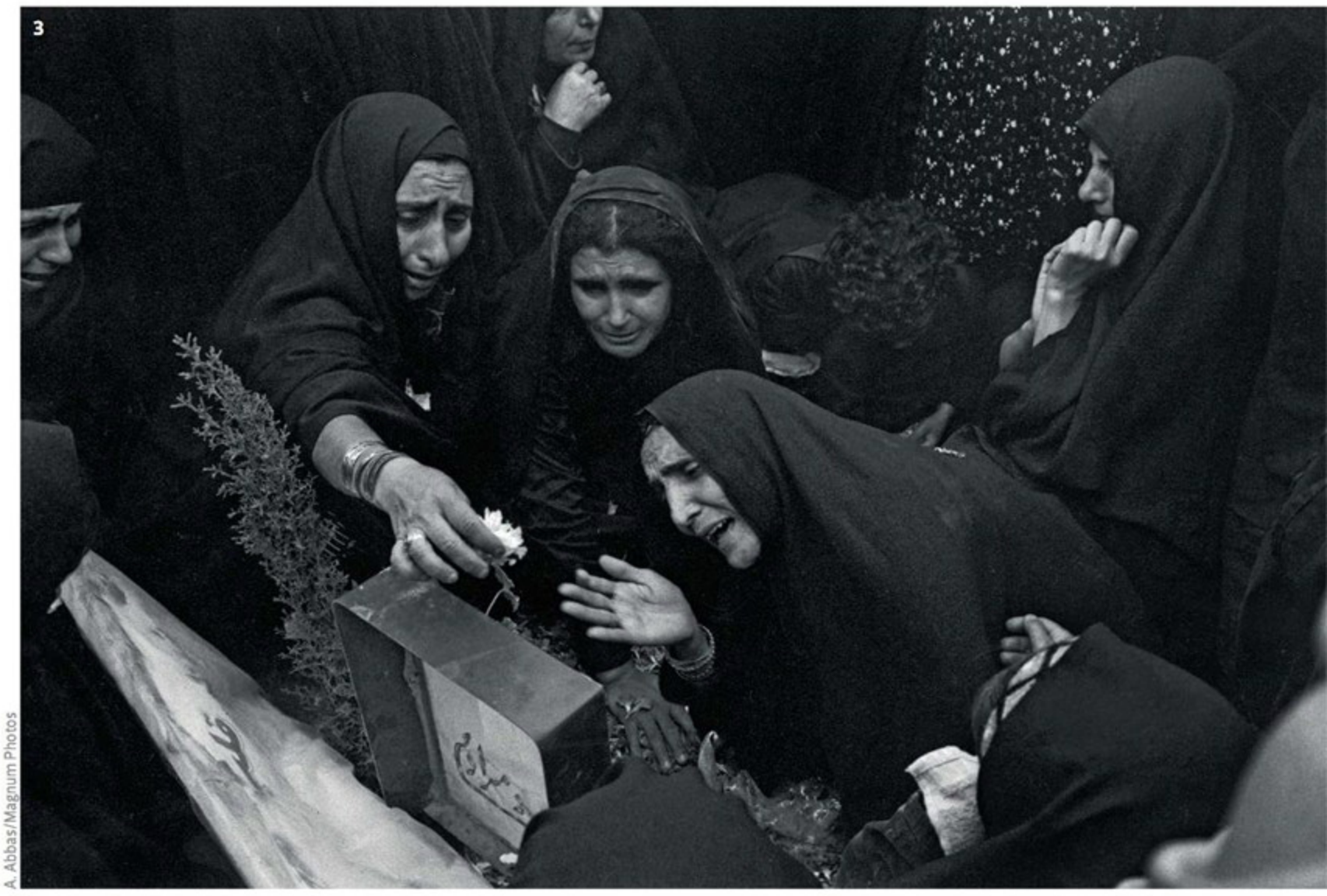
L'ISLAMISATION À MARCHE FORCÉE

Dès le 11 février 1979, Khomeyni fait annoncer à la radio la victoire de la révolution et nomme Mehdi Bazargan Premier ministre. L'Iran passe sous la coupe des théologiens : à partir de mai, les gardiens de la révolution prennent le pouvoir dans les gouvernements locaux et imposent l'islamisation. Port du voile obligatoire pour les femmes, interdiction des journaux et partis d'opposition... Trois cent mille Iraniens choisiront l'exil, et parmi les professeurs d'université, un sur deux.

Gilles Peress/Magnum Photos

1

FIN 1979 LE TEMPS DES PURGES ET DES RÈGLEMENTS DE COMPTES



A. Abbas/Magnum Photos

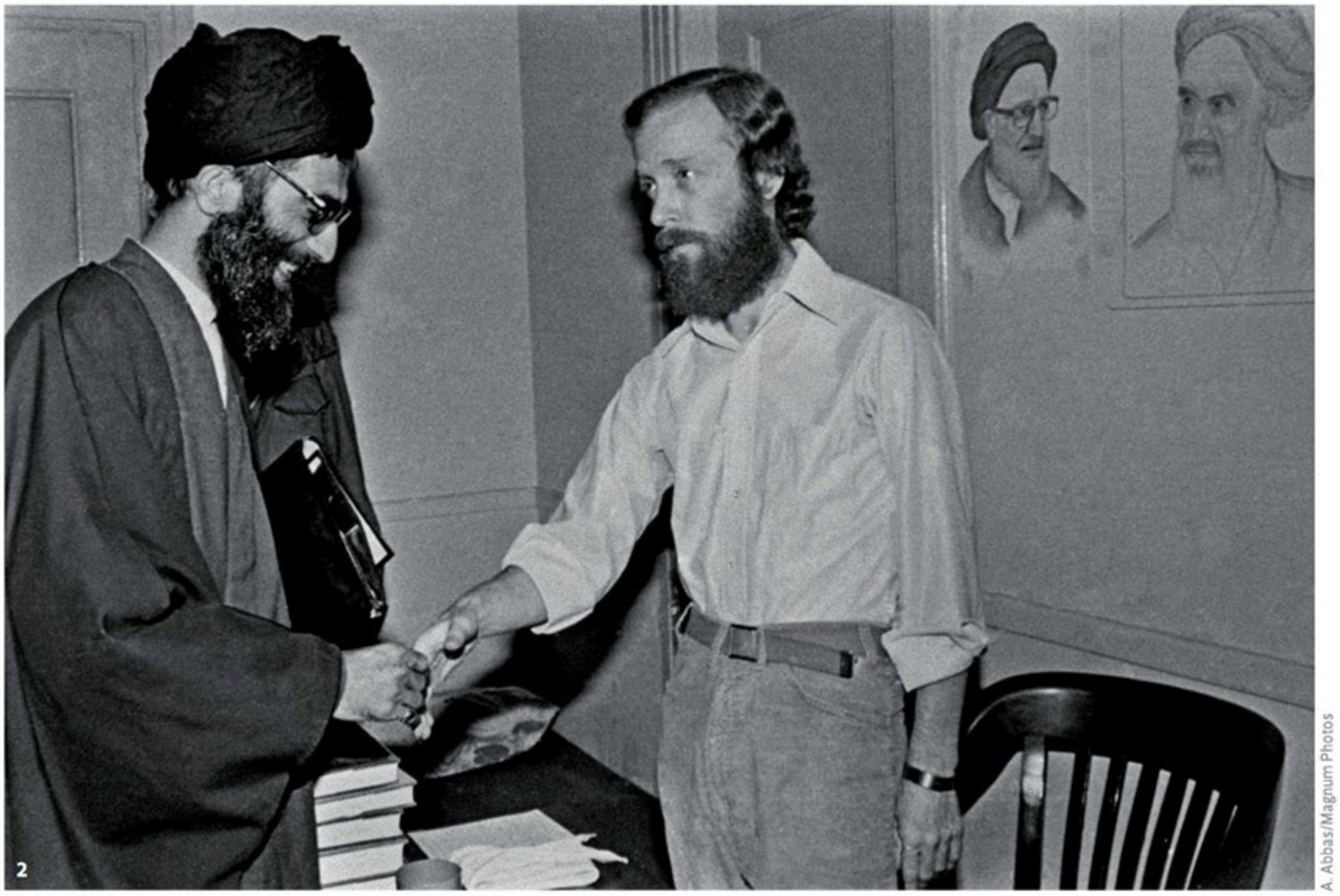
3

1. Deux anciens agents de la Savak (la police secrète du chah) attendent d'être jugés.

2. Ali Khamenei, (futur guide suprême) rend visite aux otages américains toujours retenus dans leur ambassade en 1980.

3. Des femmes pleurent les «martyrs de la révolution». Le souvenir des disparus cristallisera le sentiment national iranien.

4. La prière du vendredi dans les rues de Téhéran, en 1980.



2

A. Abbas/Magnum Photos

Au sein de l'appareil d'Etat, les éléments «non révolutionnaires» ou les anciens sympathisants du chah sont remplacés par des soutiens de la révolution islamique. Au sein de l'armée, on passe de 500 000 à 290 000 hommes en un an. Sentant que le régime se radicalise, le Premier ministre Bazargan démissionne en novembre, alors que des étudiants iraniens prennent d'assaut l'ambassade américaine à Téhéran.

4

A. Abbas/Magnum Photos

POURQUOI L'OCCIDENT A JOUÉ AVEC LE FEU

En apparence, c'est une réunion de plus entre grandes puissances. Mais en coulisses se joue ici l'avenir de l'Iran et de celui qui dirige le pays depuis 1953. Les 5, 6 et 7 janvier 1979, le président de la République Valéry Giscard d'Estaing, le président américain Jimmy Carter, le Premier ministre britannique James Callaghan et le chancelier allemand Helmut Schmidt sont à la Guadeloupe pour règler le sort du monarque. «Carter nous a annoncé sans ambages que les Etats-Unis avaient décidé de retirer leur soutien au régime du chah», raconte VGE dans ses mémoires (*Le Pouvoir et la Vie*, éd. Compagnie 12, 2006). Une version contestée par Carter. Dans ses propres souvenirs, l'Américain prétend que la décision est venue des trois autres qui ne voulaient plus de ce despote...

Une chose est sûre : c'est au cours de ces journées que Mohammad Reza Pahlavi perd définitivement son statut d'allié choyé. Si les atteintes répétées aux droits de l'homme ont rendu le dictateur de moins en moins fréquentable, il est surtout empêtré depuis septembre 1978 dans une crise de régime sans issue. Chaque jour ou presque, par dizaines de milliers, des opposants descendent dans les rues pour exiger son départ. Ces manifestations, qui tournent régulièrement à l'émeute, sont ponctuées d'affrontements meurtriers avec la police. Une révolution est en marche et les heures du «roi des rois» sont comptées. Raoul Delaye, l'ambassadeur de France à Téhéran, n'en doute pas. Dans l'un de ses télégrammes à Paris, il écrit : «Le chah ne parvient pas à se faire obéir de ses jardiniers.» Tout est dit ! Fin décembre 1978, VGE veut en avoir le cœur net. Il envoie son fidèle Michel Poniatowski sur place. A son retour, l'ex-ministre de l'Intérieur décrit un pays en plein chaos. Il glisse à VGE : «C'est foutu.»

Il est temps de remplacer le chah. Par qui ? Bien avant le sommet de la Guadeloupe, les Etats-Unis, qui officiellement soutiennent le dictateur, sont à la manœuvre. Ils ont identifié leur candidat : l'ayatollah Ruhollah Khomeyni. «Les Américains veulent à tout prix éviter que le parti communiste iranien prenne le pouvoir. Ce qui offrirait à l'URSS l'accès maritime sur l'océan Indien et une position privilégiée pour accéder au pétrole...», décrypte Yvonnick Denoël dans *Guerres secrètes au Moyen-Orient* (éd. Nouveau Monde, 2019). Washington vient de forger sa nouvelle doctrine : plutôt les islamistes que les communistes ! Le calcul est cynique. C'est du moins ce qu'estiment Pierre et Christian Pahlavi qui, dans le *Marécage des ayatollahs* (éd. Perrin, 2017), écrivent que les Etats-Unis souhaitent «encourager les mouvements islamistes de manière à générer un chaos régional susceptible de se propager dans les provinces musulmanes de l'Union soviétique et provoquer sa destruction».

Nous n'en sommes pas encore là. Pour l'heure, en cette fin d'année 1978, Khomeyni est à Neauphle-le-Château, dans les Yvelines, où il a trouvé refuge début octobre. Le jour de son installation, VGE est en voyage au Brésil. Alexandre de Marenches, patron des services secrets, l'alerte que «l'arrivée de cet encombrant visiteur n'est pas une bonne nouvelle». En quelques semaines, le religieux chiite devient l'idole des médias. Des reporters accourent du monde entier. Inconnu du grand public, le «Guide suprême» enchaîne les interviews : plus de 130 en 112 jours de présence en France ! Le magazine américain *Time* en fait son homme de l'année et nombre de journalistes jouent les thuriféraires. Parce qu'il fédère derrière lui les différentes oppositions au chah, bien peu jugent nécessaire d'enquêter sur ce personnage. Seul ou presque, Patrick Wajsman exprime de sérieuses réserves dans les colonnes du *Figaro*. «Le séjour court mais très sensible de l'imam Khomeyni et le rôle très favorable des médias français dans les échos aux idées du Guide furent déterminants dans la victoire de la révolution», estime ainsi Safoura Tork Ladani dans *L'Histoire des relations entre la France et l'Iran* (éd. L'Harmattan, 2018). Le monde politique hexagonal est, lui aussi, presque unanime.

Janvier 1979, à la Guadeloupe. Carter, Schmidt, Callaghan et Giscard d'Estaing conviennent de lâcher le chah et de soutenir l'accession au pouvoir de Khomeyni.

Si une poignée de gaullistes et de communistes sont très circonspects, les socialistes soutiennent ouvertement Khomeyni. Jusqu'à François Mitterrand qui a failli le rencontrer. Quant aux intellectuels les plus brillants du pays, ils sont comme envoûtés par ce religieux aux allures de vieux sage qui reçoit sous un pommier. Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir ou Roger Garaudy ne tarissent pas d'éloges. Le philosophe Michel Foucault est, lui, subjugué par «un saint homme exilé à Paris».

Le 16 janvier 1979, le chah quitte enfin l'Iran. Officiellement, pour soigner le cancer dont il souffre. En toute discrétion, Carter a déjà dépêché le général Robert Huyser à Téhéran. Il est chargé de convaincre l'état-major de l'armée, toute dévouée à la monarchie, de ne pas fomenter un coup d'Etat. Mission accomplie ! Les généraux iraniens acceptent de ne pas s'opposer à l'arrivée des islamistes au pouvoir. L'ayatollah Khomeyni peut rentrer triomphalement à Téhéran le 1er février 1979.

AFP

Après ce coup de maître, les puissances occidentales espèrent bien toucher les dividendes de leur attitude bienveillante. Au premier rang, les Etats-Unis. L'administration Carter, qui a reconnu le nouveau régime en moins de 48 heures, ne tarde pas à faire des offres commerciales. Elle fait savoir qu'elle est prête à poursuivre les ventes d'armes, de pièces détachées et d'autres biens de consommation...

La France n'est pas en reste. Alors que les mollahs rebaptisent l'artère qui dessert l'ambassade de France «avenue Neauphle-le-Château», Paris compte bien profiter de son aura. En jeu, la confirmation de juteux contrats signés du temps du chah : avec Airbus, pour 1 milliard de francs, et avec Thomson, pour 200 millions. Sans compter les promesses faites à la RAPT pour la construction du métro de Téhéran, à Spie-Batignolles pour une ligne de chemin de fer et à Peugeot pour une usine.

Les bonnes relations avec le nouveau pouvoir sont, toutefois, de courte durée, et les dividendes escomptés s'envolent rapidement. Fin octobre 1979, l'admission du chah dans un hôpital de New York déclenche la fureur des «étudiants» islamistes. L'ambassade américaine de Téhéran est prise d'assaut, et son personnel retenu en otage. Le contentieux se prolongera 444 jours. Au cours de ces mois-là, la France, qui condamne la répression révolutionnaire, n'est pas épargnée. Les banderoles qui proclamaient en français «Tous les Iraniens remercient la France d'avoir accueilli l'ayatollah Khomeyni» font place à des inscriptions «Mort à la France» tracées sur les murs. La guerre Iran-Irak, au cours de laquelle Paris livre des bombardiers Super-Etendard à Saddam Hussein, déclenche une réaction impitoyable de Téhéran : en 1983, un camion saute devant une caserne française au Liban, tuant 58 parachutistes. «Peu à peu, la France devient le petit Satan», résume Thierry Coville, chercheur à l'Institut de relations internationales et stratégiques (Iris). Un autre dossier va empoisonner les relations : l'arrêt du remboursement par la France d'un prêt de 1 milliard de dollars consenti par le chah. Les conséquences sont sanglantes. Entre 1985 et 1986, une vague d'attentats frappe Paris. «Plusieurs otages français sont enlevés au Liban à l'instigation de Téhéran», rappelle aussi Jean Guisnel dans son *Histoire secrète de la Ve République* (éd. La Découverte, 2006). La France finira, en 1991, par verser 7 milliards de francs à l'Iran. Quatre décennies après le sommet de la Guadeloupe et le séisme de la révolution, les Occidentaux, et notamment les Américains, n'ont jamais pu normaliser leurs relations avec la république des mollahs. ■

JEAN-JACQUES ALLEVI

EXPOSITION

HEUREUX QUI COMME HOMÈRE...

Le musée du Louvre-Lens remet en scène et en perpective *L'Iliade* et de *L'Odyssée*, les deux poèmes qui n'ont eu de cesse de fasciner – et de questionner – artistes et archéologues.

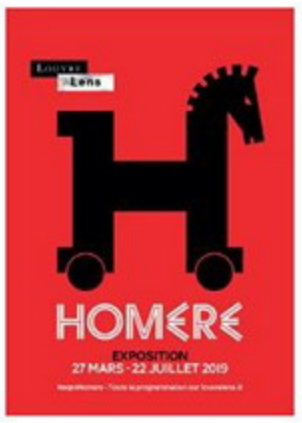
En entrant dans la première salle, le visiteur est accueilli par Zeus et Apollon. Et entre ces statues, un nom surgit, inscrit sur un mur : Homère. S'il n'est pas un dieu de l'Olympe, l'exposition met pourtant ce grand poète sur le même piédestal. Mais l'auteur de *L'Iliade* et de *L'Odyssée*, textes épiques composés respectivement de 15 337 et 12 109 vers, a-t-il vraiment existé ? Etait-ce un seul homme à l'ouvrage ou plusieurs ? La question reste en suspens.

Ces deux poèmes de tradition orale, avant tout destinés à être chantés, ont inspiré bon nombre d'artistes – des sculpteurs de l'Antiquité aux peintres du XX[e] siècle – comme le prouve cette exposition riche de 250 œuvres. Le parcours sur *L'Iliade* – le plus fourni – raconte à travers de superbes tableaux (Rubens, Watteau, Moreau...) les épisodes de la guerre de Troie (dont la datation est sujette à controverse) avec ses illustres héros : Achille, Hector, Agamemnon, Hélène... Une chronique détaillée, qui fascina, dès le XIX[e] siècle, les «homéromanes», ces passionnés d'Homère souhaitant retrouver les traces de ses récits. Ceux-ci ont droit à une section méritant à elle seule le déplacement. On y suit, avec émotion, les pérégrinations de Heinrich Schliemann (1822-1890), homme d'affaires suisse et pionnier de l'archéologie qui s'était mis en tête de retrouver les lieux de la guerre de Troie, comme l'avait fait, bien avant lui, le père de l'histoire grec, Hérodote (480-425 av. J.-C.). Bien qu'ayant échoué, ses travaux furent repris par l'helléniste et diplomate français Victor Bérard (1864-1931), qui mit au point une méthode pour tenter de reconstituer le périple d'Ulysse dans *L'Odyssée*. Le visiteur découvre, pêle-mêle, des cartes maritimes anciennes et modernes, ainsi que des photographies immortalisant les paysages rencontrés dans ce poème. Une expérience qui donne aux descriptions homériques une réalité géographique à défaut d'être historique. ■

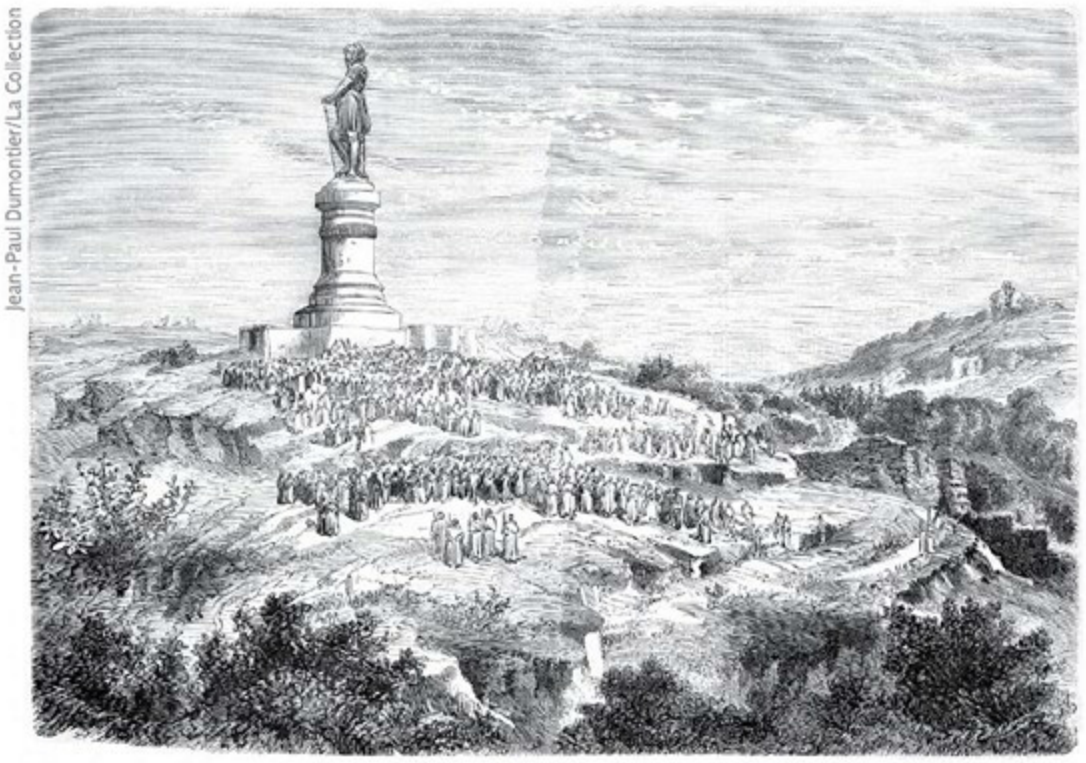
DAVID PEYRAT

«Homère», au musée du Louvre-Lens, jusqu'au 22 juillet 2019.

Franck Raux/agence photo de la RMV



Dans ce tableau intitulé *Homère*, de Jean-Baptiste Auguste Leloir (1809-1892), le poète est représenté en vieillard aveugle chantant ses épopées fabuleuses. Il capte tellement l'attention du public que celui-ci délaisse ses occupations pour l'écouter.



Jean-Paul Dumontier/La Collection

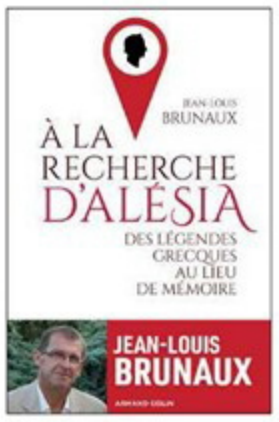
L'oppidum où eut lieu la bataille d'Alésia, à Alise-Sainte-Reine, s'est vu coiffé de la statue de Vercingétorix, d'Aimé Millet, dès 1865.

RÉCIT

UN «POMPÉI» GAULOIS

Un archéologue explore Alésia, l'un des sites les mieux conservés de la période gallo-romaine.

Depuis des générations, le même tableau de Lionel Royer (1899) illustre les manuels scolaires : Vercingétorix, fier mais vaincu, déposant son bouclier aux pieds de César... Tous les écoliers ont entendu le récit de la bataille d'Alésia, en 52 avant J.-C. Celui de la victoire des armées de César face aux Gaulois. Mais qui connaît vraiment l'histoire de cette place forte, perchée sur le mont Auxois, en Côte-d'Or ? C'est cette lacune que Jean-Louis Brunaux entreprend de combler. En s'appuyant sur les campagnes de fouilles – les premières ont été initiées en 1861 sous l'égide de Napoléon III –, l'archéologue, spécialiste de la civilisation gauloise, tisse sa chronique. Car, contrairement aux autres cités gallo-romaines dont les vestiges furent altérés par l'essor des cités médiévales, le plateau de l'Auxois fut abandonné aux environs du Ve siècle, et la ville nouvelle bâtie dans la vallée. Les vestiges de celle qui fut la capitale des Gaules sont demeurés intacts, permettant de remonter le temps jusqu'au premier âge de fer (vers 800 avant J.-C.).



Sculptures, céramiques et autres objets de la vie quotidienne sont si nombreux qu'à lui seul le musée d'Alise-Sainte-Reine ne peut tous les contenir. Quant aux plans de la cité antique, ils sont encore tels qu'ils étaient au moment de sa dernière occupation. Si bien que quand ils découvrirent ce site, quinze siècles après son abandon, les archéologues de l'époque y virent «une petite Pompéi gauloise». ■

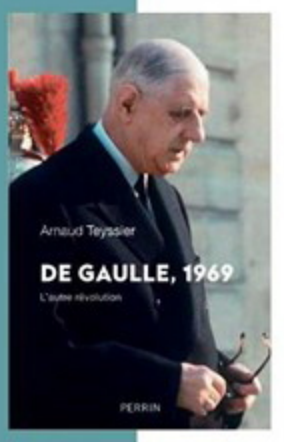
VALÉRIE KUBIAK

A la recherche d'Alésia – Des légendes grecques au lieu de mémoire, de Jean-Louis Brunaux, éd. Armand Colin, 21,90 €.

PORTRAIT

DE GAULLE : LES DERNIERS FEUX

Drapé dans son long manteau noir, une canne à la main, Charles de Gaulle traverse une plage irlandaise, son épouse Yvonne à ses côtés. En mai 1969, alors que les Français élisent leur nouveau président, le général a préféré quitter un pays qui vient de le rejeter. Le 27 avril, les électeurs ont dit «non» par 52,4 % de voix au référendum sur la régionalisation et la rénovation du Sénat qu'il avait voulues. Le lendemain, de Gaulle quittait l'Elysée pour Colombey, avant de partir se réfugier en Irlande : «En ce moment grave de ma vie, j'ai trouvé ici ce que je cherchais : être en face de moi-même.» L'image du fauve blessé, du vieil homme rongé par l'amertume, est restée dans les mémoires, tout comme les hésitations d'un homme qui, depuis le tumulte de mai 1968, n'avait su comprendre les défis de la modernité. Mais ce cliché est balayé aujourd'hui par Arnaud Teyssier, qui réhabilite l'action et la clairvoyance du «dernier» de Gaulle, moins dépassé que prophétique. Sous la plume du haut fonctionnaire et historien, on découvre un chef d'Etat parfaitement lucide sur les métamorphoses de la société française. Tyrannie du temps court, tentation du renoncement, peur de l'inconnu, primauté de l'individu sur la nation... Les intuitions formulées à l'hiver de sa vie éclairent sur les maux qui, cinquante ans plus tard, s'empareront des démocraties occidentales. ■



FRÉDÉRIC GRANIER

De Gaulle, 1969, d'Arnaud Teyssier, éd. Perrin, 22 €.

Archives personnelles de Werner Schneider

Des prisonniers allemands à la fonderie de Villerupt (Meurthe-et-Moselle), en 1947. W. Schneider est au premier rang, à gauche.

TÉMOIGNAGE

DES ALLEMANDS AU SERVICE DE LA FRANCE

Les mémoires d'un prisonnier lèvent le voile sur un épisode mal connu de l'immédiat après-guerre.

Malheur aux vaincus... Dès 1945, 750 000 prisonniers de guerre allemands (PGA) furent envoyés en France. Par le travail forcé, notamment dans les champs et les mines, ils durent rebâtir le pays que leur armée avait détruit. Aux côtés d'Autrichiens, de Hongrois, de Roumains et d'Italiens, ils étaient détenus notamment dans les camps à la frontière franco-allemande, dans des conditions rudes, loin des exigences établies par les conventions de Genève. Epuisement, famine... Le taux de mortalité explosa, provoquant à l'époque un émoi international. Il faudra attendre fin 1948 pour que l'ensemble des prisonniers soit libéré.

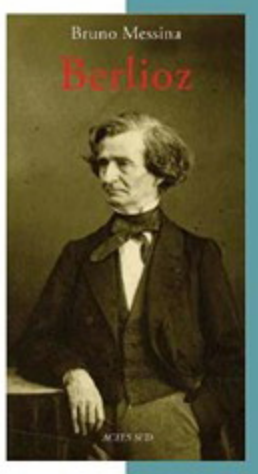
Aujourd'hui, Werner Schneider, 96 ans, se souvient. Ancien sous-officier de la Luftwaffe, il fut notamment affecté à l'ouest, dans les opérations de déminage en Normandie, sur les lieux du Débarquement. Dans un livre qui mêle récit personnel et analyse historique, il revient sur cet épisode sous la plume de sa fille Christine, qui est retournée sur les lieux de mémoire et a rencontré de nombreux témoins : «Si tous feront l'amère expérience de la défaite et connaîtront le processus de dénazification, tous ne furent pas des criminels de guerre. Le voile sur cette sombre page se lève petit à petit», raconte-t-elle. Elle a reçu dans sa démarche le soutien de Serge et Beate Klarsfeld, cette dernière signant la préface de ce précieux témoignage : «Ce livre donne également une consistance personnelle à une lacune historiographique qui est celle du sort des prisonniers de guerre allemands (PGA) en France.» Quant à Serge Klarsfeld, il a inauguré en 2018 une stèle au camp de Rivesaltes (Pyrénées-Orientales), déclarant : «Nous n'avons jamais cessé de lutter contre l'impunité des criminels nazis, mais nous n'avons jamais demandé ou accepté que l'on persécutât des Allemands parce qu'ils étaient allemands.» **F. G.**

Sale temps pour les Allemands, de Christine Schneider, éd. Lucien Souny, 18,50 €.

BIOGRAPHIE

PAS UNE FAUSSE NOTE SUR BERLIOZ

Il aurait pu être médecin... En 1821, le jeune Hector Berlioz (1803-1869) monte à Paris pour y faire des études médicales. Horrifié par la vue des cadavres disséqués, il décide de changer d'air en assistant, le soir du 26 novembre, à l'opéra *Iphigénie en Tauride*, de Christoph Willibald Gluck. C'est la révélation. «Il pleure, il tremble...» écrit Bruno Messina, auteur de ce livre publié à l'occasion du 150e anniversaire de sa mort. Berlioz ne vit alors plus que pour la musique, bien qu'il n'y connaisse rien. «Pour lui, elle est émancipée. Elle fait ce qu'elle veut», explique Bruno Messina qui nous plonge volontiers dans l'éducation sentimentale du jeune Hector et d'une jeune musicienne pour nous faire comprendre sa fascination pour les instruments. Sans conteste la partie la plus émouvante de l'ouvrage. Introduit dans la sphère musicale parisienne par le compositeur Jean-François Lesueur (1760-1837), Berlioz ne rencontre pas le succès en France. A ses heures perdues, il se fait écrivain et journaliste pour subvenir à ses besoins. «Injustice !» s'insurge l'auteur, qui raconte pourquoi ce génie musical ne fut pas apprécié à sa juste valeur dans son pays, alors qu'il était adulé en Autriche, en Russie et en Angleterre, notamment grâce à son opéra en cinq actes, *Les Troyens* (1864). Et si pour se faire pardonner, conclut-il, on «panthéonisait» le compositeur, enterré le 8 mars 1869 au cimetière de Montmartre, à Paris ? **D. P.**



Berlioz, de Bruno Messina, éd. Actes Sud, 18 €.

ENQUÊTE

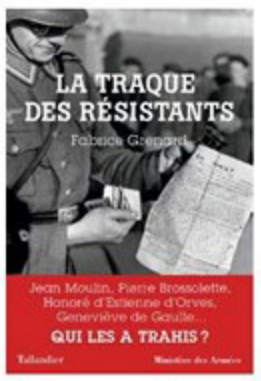
MAIS QUI DONC LES A TRAHIS ?

Grâce aux archives déclassifiées des services secrets français, l'historien Fabrice Grenard revient sur quelques épisodes tragiques de la Résistance. Un ouvrage érudit et troublant.

Derrière l'image du clandestin armé jusqu'aux dents, déterminé et intrépide, se cachait une autre réalité. Beaucoup plus cruelle. Comme le raconte le célèbre colonel Rémy, chef de la Confrérie Notre-Dame, il y avait derrière chaque porte un danger, et derrière chaque recrue, peu ou mal aguerrie, un traître potentiel. Au moindre retard d'un contact, il fallait prendre des mesures d'urgence, afin de sauver sa peau et le réseau. Car ceux qui étaient dénoncés, notamment par les agents doubles (les VM ou «hommes de confiance» infiltrés), se savaient promis à la torture et à la déportation.

Cet ouvrage reprend ainsi le cas de dix-sept résistants, victimes de trahison, dont les arrestations font encore polémique : Jean Moulin, dit «Rex», véritable martyr, Estienne d'Orves, fondateur du réseau Nemrod, Pierre Brossolette... Avec méthode, l'auteur synthétise les témoignages, décrypte les rapports, notamment ceux de l'administration allemande et de Vichy (où les services spéciaux jouèrent parfois un double jeu), afin de remettre en scène les héros comme les traîtres connus ou soupçonnés. Réseaux, mouvements, maquis, tous furent touchés, et parfois même des groupes entiers tombèrent dans des nasses, comme à Paris, en 1943. Certains «donnaient» par conviction politique ou ambition personnelle. Mais d'autres, pris dans l'engrenage de la Gestapo, ne pouvaient pas faire autrement que de livrer leurs compagnons... Une analyse éclairante et toujours nuancée sur cette terrifiante période. ■

JEAN-LUC COATALEM



La Traque des résistants, de Fabrice Grenard, éd. Tallandier/Ministère des armées, 21,90 €.

Photo Josse/Leemage

Jean Moulin, la figure historique de la Résistance, aura lui-même été victime d'une dénonciation en 1943.

DVD

QUAND LA MAFIA SICILIENNE AVAIT UN VISAGE

Ce documentaire dresse un portrait choc de Salvatore Riina, le patron de Cosa Nostra, qui fit régner la terreur sur l'Italie des années 1950 à 1990.

Salvatore Riina, dit Toto (1930-2017), n'a reculé devant rien pour se hisser au sommet de la mafia. Derrière une vie stable et rangée se cachait un homme violent qui n'a pas hésité à faire abattre ses acolytes pour prendre la tête de Cosa Nostra. Pour les besoins de cette enquête ahurissante, le réalisateur Mosco Levi Boucault s'est rendu à Palerme pour remettre la main sur des images d'archives, parfois insoutenables, et recueillir les témoignages de bandits repentis. Son film cerne ainsi au plus près l'ascension vertigineuse de ce gangster devenu, dans les années 1970, le *capo dei capi*, le chef absolu de la mafia sicilienne. Un «chef d'Etat» dans une Italie corrompue jusqu'à l'os. Il fallut attendre 1993 pour le voir capturé après l'assassinat, un an plus tôt, des juges antimafia Falcone et Borsellino. Condamné à perpétuité, il mourut d'un cancer en 2017. La vie tourmentée de ce mafieux inspira la littérature et le cinéma. Pour sa trilogie du *Parrain*, le réalisateur Francis Ford Coppola adapta, dès les années 1970, le roman éponyme de Mario Puzzo, dont le héros s'appelle Corleone. Le nom du village sicilien où est né, le 16 novembre 1930, le petit Toto Riina... **D. P.**

Corleone, Le Parrain des parrains, Arte éditions, 19,99 €.

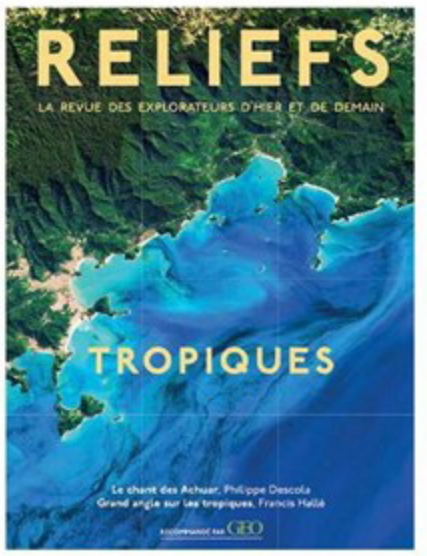
ERRATUM

Dans le n° 44 de *GEO Histoire* (avril-mai 2019) consacré à «Rome», une partie du crédit concernant les cartes des pages 54, 57, 69 et 71 a été coupée. Il fallait lire : *Atlas de l'Empire romain, construction et apogée : 300 av. J.-C.- 200 apr. J.-C.*, de Christophe Babel, cartographie Claire Levasseur © Editions Autrement. Avec toutes les excuses de la rédaction.

REVUE

RICHES TROPIQUES

Dédiée à l'aventure et à l'exploration, *Reliefs* invite écrivains, photographes, illustrateurs, historiens ou scientifiques à nous raconter les mondes d'hier et d'aujourd'hui dans un esprit de curiosité. La publication consacre le dossier de son troisième numéro aux tropiques : la diversité de la faune et de la flore amazoniennes, le climat humide, les mondes perdus dans des contrées méconnues...



Parmi les auteurs, on trouvera François-Michel Le Tourneau, géographe de terrain, qui démystifie la forêt amazonienne. Pour lui, ce n'est ni un enfer ni une corne d'abondance, et seule une connaissance approfondie du milieu, comme l'ont les Amérindiens, permet d'y survivre. De son côté, l'explorateur Evrard Wendenbaum raconte ses expéditions dans les dernières contrées vierges de toute intrusion humaine. Quant à Philippe Descola, héritier de Claude Levi-Strauss, il évoque ses trois années vécues avec les Achuar, une population jivaro installée de part et d'autre de la frontière entre le Pérou et l'Equateur.

Outre ce dossier, *Reliefs* donne la parole à Thomas Pesquet, spationaute français qui a réalisé son rêve : s'envoler dans l'espace pour six mois d'apesanteur. A lire aussi : un focus sur la grande épopée des épices et un récit sur les mille et une vies de l'explorateur britannique Richard Burton (1821-1890). Autour de ces textes gravitent diverses rubriques : décryptage de cartes anciennes, correspondances illustrées, pépites photographiques, poèmes, infographies, planches naturalistes détachables. Une revue qui tient aussi du beau livre ! ■

Tropiques, numéro 3 de la revue *Reliefs*, 19,90 €. En vente chez les marchands de journaux.

GUIDE

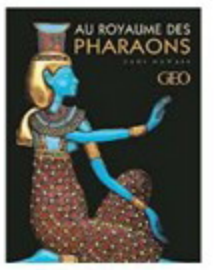
Préparer son voyage

Quelle île grecque mérite le détour ? Est-il judicieux d'aller au Mexique au mois d'août ? Quelles sont les plus belles randonnées en Slovénie ? Quelle faune rencontre-t-on dans l'ouest du Canada ? Réponses dans ce *GEO Book*, un guide très complet pour choisir son voyage en fonction de ses goûts, de ses activités et des conditions climatiques. Cent vingt destinations dans le monde y sont passées au crible. Chaque fiche «pays», superbement illustrée, offre aussi des infos pratiques et les conseils de *GEO*. Indispensable !

120 pays, 7 000 idées, GEO Book, éd. Prisma, 29,95 €. Disponible en librairie.

BEAU LIVRE

Splendeurs pharaoniques



Egyptologue de renom, Zahi Hawass nous ouvre les portes du royaume des pharaons. Son ouvrage propose une iconographie d'une rare beauté. Temples, sarcophages, papyrus, hiéroglyphes : tout y est. Il interroge l'Egypte ancienne sous ses divers aspects : les rites et les coutumes, les dieux, la préparation à la mort, si importante aux yeux des rois égyptiens comme en témoignent leurs tombes et complexes funéraires majestueux. Un livre complet dont la sortie coïncide avec l'exposition «Toutankhamon» qui se déroule à la Villette jusqu'au 15 septembre 2019.

Au Royaume des pharaons, de Zahi Hawass, éd. Prisma, 49,95 €. Disponible en librairie.

GEO

L'ABONNEMENT À GEO HISTOIRE

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

Service abonnement GEO, 62066 Arras Cedex 9. Téléphone :

0 808 809 063 Service gratuit + prix appel

Pour s'abonner sur Internet, connectez-vous sur geohi.club. Anciens numéros : geohi.club (cliquez sur «achetez un numéro en numérique») ou sur l'appli GEO le mag (iOS ou Android). *Abonnement 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 41,40 €. Abonnement 12 numéros GEO (1 an) + 6 numéros GEO Histoire (1 an) : 112, 20 €.*

RÉDACTION DE GEO HISTOIRE

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex. Standard : **01 73 05 45 45** (pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom).

Rédacteur en chef : Eric Meyer.
Secrétariat : Corinne Barougier (6061).
Rédacteur en chef adjoint : Jean-Luc Coatalem (6073).
Directrice artistique : Delphine Denis (4873)
Chefs de service : Clément Imbert (7472), Frédéric Granier (4576), David Peyrat (5859), Sandrine Trouvelot (4877).
Premier secrétaire de rédaction : François Chauvin (6162).
Service maquette : Thibaut Deschamps (4795), Béatrice Gaulier (5943), Christelle Martin (6059), Dominique Salfati (6084), chefs de studio, Patricia Lavaquerie (4740), première maquettiste.
Service photo : Claire Brault (5950) et Agnès Dessuant (6021), chefs de service, Fay Torres-Yap (E.-U.).
Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110).
geo.fr et réseaux sociaux : Claire Frayssinet, chef de service (5365), Thibault Cealic, responsable vidéo (50-27), Emeline Ferard (5306) et Léia Santacroce (4738), rédactrices, Elodie Montréer, cadreuse-monteuse (6536), Marianne Cousseran, social media manager (4594), Claire Brossillon, community manager (6079).

Ont contribué à la réalisation de ce numéro :
Jean-Jacques Allevi, Charlotte Chaulin, Anne Daubrée, Christèle Dedebant, Balthazar Gibiat, Marine Jeannin, Valérie Kubiak, Jean-Baptiste Michel, Ingrid Perbal, Pauline Poutrel, Jules Prévost, Francisque Oeschger. Secrétaire de rédaction : Sofija Galvan. Cartographe : Hugues Piolet.

Fabrication : Stéphane Roussiès (6340), Mélanie Moitié (4759).

Magazine édité par
PRISMA MEDIA
13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex.
Société en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH. Les principaux associés sont Média Communication S.A.S. et Gruner und Jahr Communication GmbH.

Directeur de la publication : Rolf Heinz.
Directrice exécutive Pôle Premium : Gwendoline Michaelis.
Directrice marketing et business développement : Dorothée Fluckiger.
Chef de groupe : Hélène Coin.
Directrice des événements et licences : Julie Le Floch-Dordain.
Directeur exécutif Prisma Media Solutions : Philipp Schmidt (5188).
Directrice exécutive adjointe PMS : Anouk Kool (4949).
Directeur délégué PMS Premium : Thierry Dauré (6449).
Brand solutions director : Arnaud Maillard (4981).
Automobile & luxe brand solutions director : Dominique Bellanger (4528).
Account director : Florence Pirault (4981).
Senior account managers : Evelyne Allain Tholy (6424), Sylvie Culerrier Breton (6422).
Trading managers : Tom Mesnil (4881), Virginie Viot (4529).
Directrice exécutive adjointe innovation : Virgine Lubot (6448).
Directrice déléguée créative room : Viviane Rouvier (5110).
Directeur délégué data room : Jérôme de Lempdes (4679).
Planning manager : Rachel Eyango (4639).
Assistante commerciale : Catherine Pintus (6461).
Directeur délégué Insight room : Charles Jouvin (5328).
Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (5338).
Directeur marketing client : Laurent Grolée (6025).
Directrice de la fabrication et de la vente au numéro : Sylvaine Cortada (5465).
Direction des ventes : Bruno Recurt (5676). Secrétariat : 5674.

Photogravure et impression : MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh, Allemagne. Provenance du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %. Eutrophisation : P_{tot} 0,005 kg/To de papier.
© Prisma Média 2019.
Dépôt légal : mai 2019. Diffusion Presstalis - ISSN : 1956-7855. Création : janvier 2012. Numéro de Commission paritaire : 0422 K 89010.

Ça M'INTÉRESSE

Les curieux ont tous leur magazine !

Tous les mois

Tous les 3 mois

Irrégulier

Toute la presse est sur prismaSHOP.fr

www.caminteresse.fr

Se poser des questions, Ça fait avancer.

LA RÉGION CENTRE-VAL DE LOIRE PRÉSENTE

+500 ÉVÈNEMENTS • SPECTACLES · CONCERTS · EXPOSITIONS · COLLOQUES

1519 – 2019

VIVA! LEONARDO LE VISIONNAIRE

ART DE VIVRE & GASTRONOMIE

SCIENCES & INNOVATION

PATRIMOINE & HISTOIRE

ARTS & CULTURE

VIVA

Leonardo Da Vinci !

2019

500 ANS DE RENAISSANCE(S) EN CENTRE-VAL DE LOIRE FRANCE

Renseignements et programmation : **vivadavinci2019.fr** #VivadaVinci2019

MÉCÉNAT ENEDIS L'ELECTRICITE EN RESEAU | SNCF | REGIONE TOSCANA | France.fr | Val de Loire entre Bailly-sur-Loire et Chaloyons inscrit par l'Unesco au patrimoine mondial en 2000 | LOUVRE

PARTENAIRES MÉDIAS France Bleu | 3 centre val de loire | l'écho républicain | la république du centre | le berry républicain | la Nouvelle République Vous Nous Ensemble | Le Parisien | BeauxArts Magazine

Région Centre-Val de Loire

www.goodby.fr